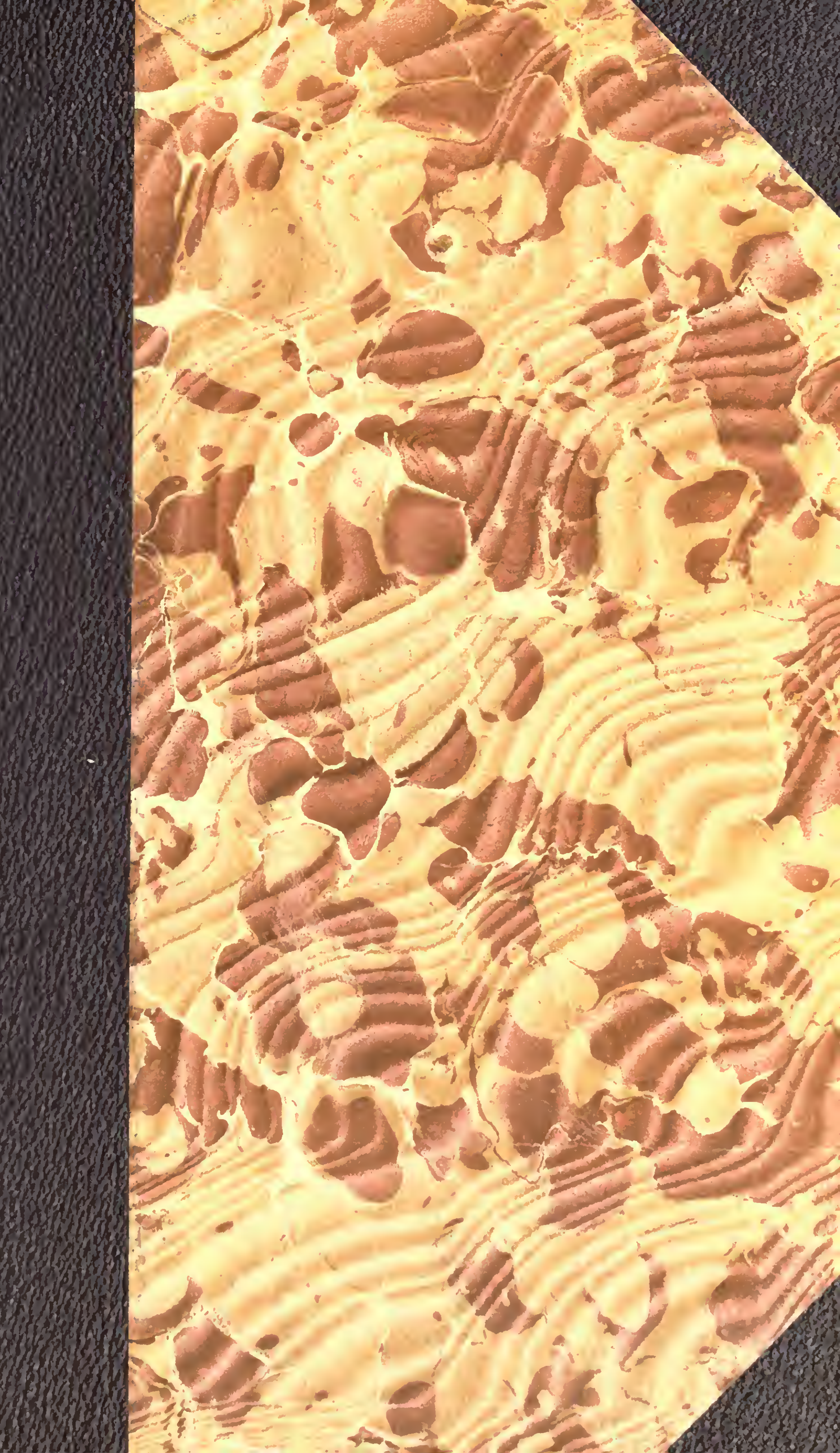


TOURNAI ARCHÉOLOGIQUE

EN 1895.

TOURNAI

ARCHÉOLOGIQUE

EN 1895





1895

H. & L. CASTERMAN

LIBRAIRES-ÉDITEURS

TOURNAI

INTRODUCTION.

Cette notice descriptive des monuments et des antiquités de Tournai n'a pas la prétention de remplacer les ouvrages nombreux qui ont été écrits sur cette ville, et en particulier le TOURNAI ANCIEN ET MODERNE de *F.-J. Bozière*, le TOURNAI ET TOURNAISIS de *L. Cloquet* et le TOURNAI GUIDE ILLUSTRÉ de *C. Bourla*.

Ces savants traités devront toujours être consultés par ceux qui voudront se faire une idée exacte de l'antique cité romaine, capitale des Francs au 5e siècle, siège d'un évêché illustre, sorte de ville libre, riche et puissante, au moyen âge, fameuse en tout temps dans l'histoire.

Notre opuscule ne fait que résumer ces ouvrages ainsi que les nombreux travaux qui ont été publiés sur l'histoire et l'archéologie, les arts et les industries de la Cité tournaisienne; il les complète toutefois par les découvertes récentes dues aux travaux des membres de la Société historique et littéraire, et il y ajoute certains détails omis par les auteurs anciens, trop chargés d'une riche moisson pour ramasser de modestes glanes.

Il n'a pas la prétention de tracer un tableau des

arts à Tournai dans les temps passés, mais veut être une sorte *d'instantané*, donnant la physionomie exacte de la ville, dans ce qu'elle conserve d'ancien, à l'époque actuelle, et pouvant, comme tel, servir de point de repère dans l'histoire de sa transformation et de celle de ses monuments.

C'est pourquoi l'ordre de cette description sera strictement topographique : elle procède par quartiers (ou paroisses), et dans chaque quartier, par rue.

Une seule exception est faite pour la cathédrale qui fait l'objet d'un § distinct. Exception d'ailleurs justifiée par l'importance toute particulière du monument.

Ce guide sera purement descriptif et si tel monument ou telle œuvre donne lieu à des controverses il se bornera à les indiquer, laissant aux érudits le soin de les trancher; il signalera tous les monuments, les œuvres d'art et les objets anciens même les plus modestes qu'on voit actuellement à Tournai et ne s'arrêtera guère à décrire ce qui a été autrefois ou ce qui devrait être. Il ne s'arrêtera pas non plus aux œuvres de ce siècle, qui n'appartiennent pas encore au domaine de l'archéologie.

Tournai est un centre habité depuis les temps les plus reculés, à preuve les armes en silex taillé et poli qui ont été trouvées dans le quartier Saint-Brice, rue Childéric, en 1887. Ce fut une cité romaine, honneur qu'elle partage avec Tongres seul en Belgique, et le chef-lieu de la province romaine de la Ménapie (la Flandre actuelle).

Dès le 3e siècle l'évangile y fut prêché et au 5e siècle elle eut un évêque.

Au milieu du 5e siècle, Chlodion, roi des Francs, l'enleva aux Romains. Mérovée, Childéric et Clovis y régnèrent successivement.

En 501, saint Eleuthère, invoqué aujourd'hui comme patron du diocèse, fut élu évêque de Tournai.

Jusqu'en 862, cette ville demeura à la France; puis, elle fut réclamée successivement par la Flandre et par le Hainaut jusqu'en 1187, époque où elle fit retour à la France, sous Philippe-Auguste.

Pendant tout cet intervalle de temps le véritable souverain de la cité avait été l'évêque. Celui-ci administrait à la fois le diocèse de Tournai et celui de Noyon qui avaient été réunis après la mort de saint Eleuthère. Ils furent de nouveau séparés en 1146.

Depuis 1187 jusqu'en 1513, Tournai appartint à la France, avec cette condition assez particulière qu'elle était souvent traitée en ville neutre ou libre.

De 1513 à 1518, Henri VIII d'Angleterre y régna et transforma une paroisse (Saint-Nicolas, dit le Château) en citadelle.

François Ier conquit la ville en 1518 et la céda en 1521 à Charles-Quint. Philippe II, Albert et Isabelle, Philippe IV, Charles II de la maison d'Espagne y régnèrent ensuite.

En 1667, Louis XIV la reprit; il construisit la citadelle et créa le parlement de Tournai.

En 1709, après un siège pénible, les alliés s'en emparèrent sous l'empereur Charles VI de la mai-

son d'Autriche. A ce dernier succéda Marie-Thérèse.

Après la bataille de Fontenoy, en 1745, Louis XV reconquit la vieille cité française, mais il dut l'abandonner en 1748. Marie-Thérèse et Joseph II y régnèrent; le mouvement imprimé par la révolution brabançonne de 1789 y fut suivi, et la fin du 18e siècle vit successivement l'occupation française, la restauration autrichienne et finalement la conquête française jusqu'en 1815. A cette époque et jusqu'en 1830, Tournai comme les autres villes des provinces méridionales des Pays-Bas appartint à la Hollande; la révolution belge y fut acclamée dès l'origine, et dès ce moment aussi la ville appartint au nouveau royaume de Belgique.

Tournai eut en tout temps une importance politique considérable; elle donna le jour à une foule d'hommes célèbres; elle fut le siège d'un évêché important et qu'illustrèrent des prélats fameux, le chef-lieu d'une province, petite mais renommée, le Tournaisis; la résidence d'un parlement. Son école d'art et ses industries artistiques furent florissantes dès l'époque romane, et à travers toutes les périodes de son histoire l'architecture y fut en grand honneur, car, au dire de Catulle, les tournaisiens eurent toujours des dispositions particulières pour cet art, le premier et le plus noble de tous!

Quatre époques semblent avoir laissé leur empreinte particulière dans l'histoire archéologique de la ville.

L'époque romaine représentée par ses nombreux cimetières — la période romane des 11e et 12e siècles, à laquelle appartiennent la cathédrale, les églises de Saint-Quentin, Saint-Piat, Saint-Brice, (Saint-Pierre),

les maisons romanes de la rue Barre Saint-Brice; de nombreuses cryptes et la seconde enceinte fortifiée — la période gothique qui fut féconde en monuments religieux civils et militaires de haute valeur, qui vit briller les arts et les grandes industries artistiques; — le 17e siècle enfin, où la cité fut riche par le commerce; où les ordres religieux en se multipliant donnèrent naissance à de nombreuses constructions; où la ville se transforma et se modernisa d'une manière complète, sous les archiducs Albert et Isabelle d'abord, et plus encore après la conquête française de 1667.

E.-J. SOIL.

TOURNAI ARCHÉOLOGIQUE

§ 1.

Quartier situé sur la rive gauche de l'Escaut,
ou LA CITÉ *proprement dite.*

PAROISSE NOTRE-DAME.

Place de l'Évêché.

Au centre se trouve l'entrée principale de la CATHÉDRALE, et sa façade occidentale. Ce monument est décrit au § 2.

L'un des côtés de la place est occupé par l'hôtel des Anciens prêtres, l'autre par l'Évêché.

L'HÔTEL DES ANCIENS PRÊTRES est établi au rez-de-chaussée, l'étage étant occupé par la bibliothèque publique, autrefois celle du chapitre de la cathédrale.

Le bâtiment actuel, de très grand style, a été construit en 1755, par les architectes Blayé et Van Daele. Il est en pierres de taille avec quelques panneaux réservés en briques. Au centre un fronton triangulaire œuvre de Lecreux, sculpteur tournaisien, présente une allégorie des sciences et des arts.

La façade intérieure de même que les appartements sont très simples. Quelques-uns (en particulier le

réfectoire), ont conservé leurs boiseries primitives du style Louis XV.

L'hospice des anciens prêtres fut fondé par l'évêque Walter de Marvis en 1240. Il était établi autrefois de l'autre côté de la rue du Four-Chapitre et fut transféré en cet endroit sur l'emplacement de la grange et de divers bâtiments communs du chapitre au 16e siècle seulement.

La bibliothèque communale, établie à l'étage, était autrefois celle du chapitre, qui fut confisquée à la révolution. On y avait alors accès par un escalier situé à l'entrée de la basse-nef du nord, celui qui conduit encore aujourd'hui aux orgues.

La salle principale offre un magnifique vaisseau tout lambrissé de boiseries Louis XV, avec galerie à mi-hauteur à laquelle donnent accès deux escaliers renfermés dans des tambours placés aux deux angles de la salle; elle mesure 40 mètres de longueur sur 9 de largeur.

La bibliothèque possède plus de 40.000 volumes, et de nombreux manuscrits. Les plus beaux, ceux qui sont ornés de miniatures, ont été transférés dans les vitrines du musée d'antiquités.

PALAIS ÉPISCOPAL.

Il se compose de quatre corps de bâtiments occupant les quatre côtés d'une cour carrée, et d'une aile qui se prolonge du côté de la *fausse porte*, parallèlement à la cathédrale. L'ensemble des constructions actuelles entièrement défigurées et n'offrant plus aucun style, appartient au 17e siècle, avec quelques parties plus anciennes dont il sera parlé ci-après.

La grand'porte d'entrée a été refaite en 1715. Le bâtiment à front de la place est dépourvu d'intérêt. Seuls les bureaux de l'évêché sont ornés de boiseries

de style Louis XV. (Pendule genre Boule, de l'époque Louis XIV.) A l'étage, au-dessus des bureaux est situé l'appartement de la reine, qui se compose de quelques chambres très modestes, de l'époque Louis XVI.

L'aile droite dans la cour, ainsi que l'aile qui fait face à l'entrée ont été reconstruites en 1731, lorsqu'on affecta une partie de l'évêché à usage de palais des états du Tournaisis (voir plus loin : *rue des Orfèvres*, Archives de la ville). L'étage (qui ne fait plus partie de l'évêché) est occupé par les salles des États, auxquelles l'évêque avait accès par un escalier en tourelle encore visible dans l'angle nord de la cour; le rez-de-chaussée est aménagé en remises. Quelques portes, de style Louis XV sont assez ornées.

Dans l'angle sud de la cour s'élève un bâtiment beaucoup plus ancien à plusieurs étages, dans lequel est installée la bibliothèque avec ses dépendances. On voit, du côté de la grand'place, ce pignon qui domine les maisons voisines. Il est tout à fait nul au point de vue architectonique.

La bibliothèque possède quelques beaux incunables et quelques manuscrits dont les plus précieux ont été déposés dans le trésor de la cathédrale.

Le quartier le plus intéressant de l'évêché est celui qui se trouve situé entre la cour et les jardins (du côté du beffroi), ainsi que l'aile de bâtiments qui s'étend le long de la cathédrale.

Cette dernière renferme les appartements particuliers de l'évêque, qui sont entièrement modernes, mais le pignon qui la termine, construit en pierre, et remanié au 17e siècle a du cachet. Les murs extérieurs de cette construction, du côté de la fausse porte, accusent une origine très ancienne et des remaniements à diverses époques.

Le vaste bâtiment qui fait le quatrième côté de la cour et qui est situé entre celle-ci et le jardin date d'une époque reculée, mais il a été complètement remanié au 18e siècle. Il comprend le sous-sol, l'appartement du roi, et l'étage, (ce dernier ne renferme que des chambres à l'usage particulier de l'évêque).

Les appartements du roi, c'est-à-dire la partie du palais qui est réservée au souverain quand il loge à Tournai, occupent tout le premier étage. On y accède par le grand escalier près de la porte d'entrée. Ils se composent d'une antichambre très spacieuse, ornée de boiseries Louis XV. Elle est décorée de portraits des évêques de Tournai depuis le 16e siècle.

Le salon vert et le salon rouge, qui se suivent, sont dans le même style, ornés de boiseries peintes et dorées, avec panneaux tendus d'étoffes anciennes. Ils ont conservé leur mobilier, de même époque.

Dans le salon vert on remarque un très beau tapis (de Tournai) époque empire, de la fabrique de Piat Lefebvre.

Sur les cheminées, candélabres de style Louis XVI en bronze et marbre, pendule empire, en bronze doré, etc.

Chambre à coucher décorée en bleu, avec boiseries de style Louis XV, et ses dépendances.

Revenant sur ses pas, on passe par l'antichambre dans la chapelle épiscopale qui occupe le dessus de la fausse porte.

La chapelle épiscopale, bâtie par l'évêque Etienne à la fin du 12e siècle (1198), est dédiée à saint Vincent. Elle appartient au style de la transition. Sa forme est carrée, ou à peu près, recouverte par des voûtes d'arête que supportent de gracieux faisceaux de colonnettes. Elle est éclairée sur deux de ses faces par une

fenêtre à triple lancette ornée de vitraux modernes.

Ce monument a été complètement restauré et rétabli dans son style ancien, après qu'on eût fait disparaître les modifications apportées au 17e siècle, et qu'on eut réparé les dégradations des iconoclastes du 16e siècle. La chapelle épiscopale sert de passage entre l'évêché et la cathédrale.

Dans l'angle des deux ailes de bâtiments dont il vient d'être parlé s'élève, du côté des jardins, une svelte tourelle en briques renfermant l'escalier.

Elle fut élevée par l'évêque Maximilien Vilain de Gand (1616 à 1641); sa partie supérieure est décorée de fenêtres de style renaissance en pierre blanche, et de cartouches avec une date et les armes de l'évêque. Une élégante toiture conique la surmonte. On jouit au sommet, d'une vue ravissante sur les environs de la ville et sur la cathédrale.

On peut descendre, par cette tourelle, dans les souterrains de l'évêché qui n'en sont pas la partie la moins intéressante, et qui sont situés sous l'aile de bâtiment occupée par les appartements du roi.

Les cuisines-caves et leurs multiples dépendances sont voûtées et précédées d'un vestibule également voûté qui s'étend sur toute la longueur du bâtiment. Une des salles, du côté qui aboutit à la place de l'Évêché, a sa voûte supportée par deux colonnes trapues avec chapiteaux à crochets de l'époque gothique, et par une troisième sans caractère propre.

Au-dessous s'étendent les caves proprement dites, voûtées en berceau. L'une d'elles, comme dans les cuisines-caves, a la voûte supportée par deux colonnes sans caractère bien déterminé.

Enfin, au-dessous de ces caves s'étend un troisième souterrain (LA CRYPTE) ayant tous les caractères d'une

construction du 11e ou du 12e siècle. Il se compose de deux longues voûtes en berceau, bien appareillées, reposant sur une épine de cinq colonnes trapues avec chapiteaux à feuillage lancéolé très sommairement taillé. Les arcs qui unissent les colonnes et reçoivent la charge des voûtes sont extrêmement surbaissés. L'escalier qui donnait accès à la crypte était primitivement du côté opposé à celui par lequel on descend actuellement. Il ne paraît pas improbable qu'un souterrain existe encore au-dessous de celui-ci.

Cette belle crypte n'est pas unique à Tournai. On en voit une toute semblable, sous la maison n° 41 de la rue des Chapeliers. Il est très intéressant de la comparer à celle de l'hôtel de ville, qui est de même époque, mais de construction très différente, à celles de l'hôpital Notre-Dame (aujourd'hui en partie détruite), de la maison n° 1 de la place des Acacias, etc.; cette dernière étant toutefois beaucoup moins importante.

La vue la plus pittoresque de l'Évêché est celle qu'on a des jardins, (ou mieux encore du Marché aux poteries, près du beffroi). Un des côtés du jardin est bordé par les anciennes écuries où on pouvait loger un grand nombre de chevaux. Derrière ces écuries, on remarque un mur épais en moellons, consolidé par de solides contreforts. Il soutient le sol beaucoup plus élevé des maisons de la grand'place et confirme la supposition d'après laquelle le mur de la première enceinte de Tournai passait en cet endroit, venant du beffroi et rejoignant les restes connus de cette enceinte dans la rue des Choraux, autrefois dite *du Chastelet*.

Rue des Orfèvres.

N° 1 à 5. Maisons du 17e siècle, de style français, pierres et briques.

N° 7 à 11. Maisons du 18e siècle, façade en pierres.

N° 15. C'est à la hauteur de cette maison que commence le mur de la première enceinte de Tournai, dont la présence est encore indiquée par un surélèvement du terrain dans les jardins des maisons de la rue des Choraux.

N° 19 à 27. Maisons du 17e siècle en briques et pierres, de style français.

A l'angle de la rue des Orfèvres et de la rue des Choraux se trouvait autrefois l'hôpital Saint-Eleuthère établi en 1360 par Simon du Portail, doyen du Chapitre de la cathédrale, (et non à la rue du curé Notre-Dame, n° 8, comme certains auteurs l'ont cru).

Archives de la Ville et de l'État.

Ce bâtiment, ancien palais des États élevé en 1734, ne se compose que d'un étage sur un rez-de-chaussée bas.

La façade offre un mélange de briques, pierre bleue et pierre blanche, toute la décoration étant réservée aux encadrements des fenêtres qui sont assez riches.

A l'intérieur, on remarque l'ancienne grande salle qui a gardé une partie de ses lambris dans lesquels on voyait autrefois des tapisseries conservées aujourd'hui au Palais de justice.

Les plafonds ont généralement comme motif décoratif les armoiries de la province du Tournaisis.

Les locaux où reposent les archives servirent de Palais de justice de 1800 à 1879 ; auparavant ils étaient affectés aux réunions du conseil des États du Tournaisis, à l'usage de qui ils furent érigés dans une des dépendances du palais épiscopal.

Tournai fut le chef-lieu d'une province distincte, le Tournaisis, qui ne fut supprimée que lors de la création des départements de Jemmapes.

Le territoire de cette province, de peu d'étendue,

varia souvent dans ses limites; les villages qui en faisaient partie ont été distribués entre les provinces de Hainaut et de Flandre, et le département du Nord.

Les Etats du Tournaisis furent érigés au 16e siècle, lors de la suppression du baillage. Ils comptaient trois classes de membres : les députés du clergé, de la noblesse et du tiers-état.

Les Archives communales de Tournai sont les plus riches du royaume (malgré les pertes et les dilapidations qu'elles ont souffertes), il en est peu d'aussi importantes dans tout le pays de langue française.

Parmi les principaux fonds, il faut citer : le chartrier qui renferme environ 1200 chartes, la plus ancienne date de 1121 ; des cartulaires très importants ; les comptes communaux qui sont complets à partir de 1396, et remontent (avec des lacunes), jusqu'en 1240.

Les registres des consaulx ou procès-verbaux des séances des magistrats communaux depuis 1385, un nombre considérable de chirographes, (plus de 500.000) comprenant des testaments, comptes de tutelles et comptes d'exécutions testamentaires à partir de 1265, et les actes des divers échevinages de Tournai dont le plus ancien date de 1219.

Tournai a conservé jusqu'ici, à titre de dépôt des Archives de l'État, les Archives de l'ancienne province du Tournaisis. Il est question de les lui enlever pour les verser dans le dépôt de Mons.

Rue des Choraux appelée autrefois du Chastelet parce qu'on croit que les évêques de Tournai y eurent leur premier palais épiscopal, enfermé dans une enceinte fortifiée dont une des tours existait encore au commencement de ce siècle dans un des jardins de cette rue (la tour l'évêque).

N° 37. Maison du 17e siècle, briques et pierres, de style français.

N° 35. Maison du 15e siècle, en partie reconstruite et modernisée. Le jardin est à la hauteur du premier étage, ce qui marque la présence en cet endroit de l'ancien mur de défense.

N° 31. Sur l'emplacement de cette maison se trouvait autrefois celle qu'on disait de saint Eleuthère, avec une tourelle pittoresque récemment détruite. On y voit encore un puits, dit de saint Eleuthère, dont l'eau était réputée guérir certaines maladies.

N° 23. Maison de diverses époques entièrement défigurée.

N° 21. Maison ayant fait partie de la même construction, escalier en tourelle, du 15e siècle (?) très dégradé.

Nos 19 et 21. Maisons de l'époque gothique entièrement remaniées ; avec deux caves superposées. Celle de l'étage supérieur contient les restes d'une cheminée en pierre. Dans le mur de clôture parallèle à la rue, et distant de 7 ou 8 mètres de celle-ci on voit des arcs aujourd'hui maçonnés qui peuvent avoir appartenu au mur d'enceinte de la ville.

Dans le jardin du n° 21 qui est plus élevé que le sol de la rue, bâtiment daté de 1670, de style renaissance flamande avec fenêtres à croisées.

C'est dans cette maison qu'habita Jacques Despars, médecin fameux, régent de l'Université de Paris et médecin de Charles VII.

Le N° 15 et les autres maisons jusqu'en bas de la rue ont le sol de leurs jardins plus élevés que celui de la rue. Nos 15 et 13, commencement du 18e siècle, pierres et briques.

Nos 11 et 9. Maisons de style Louis XV.

Nos 7 et 5. Maisons de style Louis XVI.

N° 18. Deux pignons à escaliers, en pierres et briques, du 17e siècle, renaissance flamande. Date 1613.

Rue du Four-Chapitre.

N° 1. Maison du 17e siècle, briques et pierres de style français.

N° 3. (École des Frères des Écoles chrétiennes), autrefois manufacture de tapis de Verdure-Berger, et auparavant Collège Saint-Paul, établissement d'instruction sous la direction de l'écolâtre du Chapitre de la cathédrale. Ce collège, fondé au 13e siècle par l'évêque Walter de Marvis, sous le nom de Collège des Bons-Enffans, fut établi d'abord dans la rue Quenneson à l'extrémité du Quai taille-pierre; au 16e siècle il fut transféré à la rue du Four-Chapitre et les locaux qu'il abandonna furent donnés aux Jésuites qui y ouvrirent leur première maison d'instruction. Par un singulier retour, lorsque les Jésuites furent supprimés en 1773, le Collège Saint-Paul fut transféré dans le noviciat de la rue du Quesnoy, délaissé par ces religieux. Le Collège Saint-Paul fut transformé plus tard en Collège communal et plus tard encore en Athénée royal, tel qu'il existe aujourd'hui.

Sous le bâtiment principal s'étendent de vastes souterrains divisés aujourd'hui en trois galeries longues de 25 mètres environ, couvertes de voutes en berceau. Il est probable qu'elles ne formèrent dans le principe qu'une seule grande salle dont les voûtes reposaient sur deux épines de colonnes, noyées aujourd'hui dans les murs de séparation. Il reste une de ces colonnes, à chapiteau lancéolé indiquant le 12e siècle. On y voit encore une grande cheminée gothique. La descente primitive était à l'extrémité de la cave, du côté opposé à la rue.

N° 7. Maison du 18e siècle à riche façade, en pierres.

N° 9. Maison gothique, de la fin du XVe siècle, en pierres blanches. Fenêtres carrées à croisées en pierre; galerie avec arcatures, à la naissance du toit. Dans la cave, restes d'une cheminée en pierres, à colonnettes dont le chapiteau est orné d'un masque grimaçant. La hotte en forme de trapèze.

N° 11. Maison du 16e siècle, très modernisée, avec porte gothique fort élégante ornée de plusieurs rangs d'arcades en retrait, supportées par des colonnettes avec chapiteaux à feuillage. Elle porte la date 1592.

L'intérieur a été transformé au 18e siècle. Dans le salon on remarque les poutres du plafond, dont les extrémités sont décorées d'armoiries. Les fenêtres de l'étage offrent des baies profondes dans l'embrasure desquelles un siège en maçonnerie a été ménagé de chaque côté.

Deux étages de caves s'étendent sous cette maison. La seconde à laquelle on descend par un escalier de 27 marches est couverte par une large voûte en berceau très bien appareillée.

N° 13. Maison du 15e siècle ou peut-être encore plus ancienne, modernisée. Plusieurs étages de caves.

N° 2. Porte du 18e siècle, en pierre, puis façade latérale de l'hôtel des anciens prêtres.

Rue du Curé Notre-Dame.

N° 8. Hôtel du 18e siècle, pierres et briques, où certains auteurs ont placé à tort l'hôpital S. Eleuthère.

N° 10. Maison du 17e siècle, pierres et briques (cure de Notre-Dame). Salon à boiseries Louis XV, garni de tapisseries (verdures).

N° 18. (Cercle Saint-Joseph). Hôtel du 18e siècle, briques et pierres.

La porte gothique qui se trouvait autrefois vers

l'angle de la rue a été transportée récemment dans la rue de l'Hôpital Notre-Dame. (Voir cette rue.)

N° 11. École Saint-Luc. Bâtiments de diverses époques, entièrement transformés.

Dans une dépendance moderne, (grande salle de dessin), on voit un des murs du cloître de la cathédrale qui s'étendait autrefois tout le long de la basse-nef, ayant pour limites l'escalier de la porte mantile d'une part, et la bibliothèque publique d'autre part.

Le mur encore existant qui paraît dater du 11e siècle est construit en moellons, et comprend cinq portes de dimensions et de formes variées, dont trois sont de style roman.

La première est surmontée d'un arc plein cintre qui repose sur quatre colonnettes octogones polies, avec chapiteaux à volutes. Elle a été malheureusement remplie par une maçonnerie en brique qui en cache tous les détails.

Les deux portes qui suivent paraissent dater du 13e siècle, elles sont dépourvues de tout ornement.

La quatrième est plein cintre, avec imposte supportée par deux corbeaux.

La cinquième est la plus riche. Dans un arc plein cintre décoré de plusieurs moulures qui reposent sur d'élégantes colonnettes, est inscrit un arc trilobé roman avec moulure en boudin. Les chapiteaux des colonnettes sont à crochets.

On trouve une autre trace du cloître dans le mur du bâtiment parallèle à la cathédrale où se voient encore plusieurs petits monuments funéraires en pierre sculptée, de la fin de la période gothique, malheureusement très détériorés.

Un musée épiscopal en voie de formation, est annexé à l'école Saint-Luc.

On y voit quelques monuments funéraires en pierre, sculptés en bas-relief, dont l'un particulièrement remarquable, provient de l'ancien couvent des Récollets. Il représente les funérailles d'un moine (Frère Jehan) et appartient au commencement du 15e siècle.

Autre monument funéraire de Watiers Anthonne et ses deux femmes, de la même époque.

Pierre tombale gravée à deux personnages, d'Alleaume de Bassevelde, du 15e siècle.

Cheminée du 15e siècle, en pierre, et pavement en carreaux vernissés du 15e siècle, provenant d'une maison de la rue des Campeaux.

Rue des Fossés ou plutôt du Fossé, parce que très primitivement elle semble avoir longé le mur du château de l'évêque.

Au no 19, on peut voir dans les jardins un reste des murs de la première ou de la seconde enceinte de la ville, et une TOUR très bien conservée de la même époque; (Pour voir la tour à l'extérieur, s'adresser rue de Courtrai, no 8.) Il paraît cependant qu'elle appartient plutôt à la seconde enceinte, sa construction ne révélant en rien une œuvre de l'époque romaine.

La forme de la tour est celle d'un demi-cercle se prolongeant sur un plan rectangulaire du côté du mur; son diamètre extérieur est de cinq mètres environ.

Au sommet de la tour sont pratiquées six ouvertures rectangulaires (aujourd'hui bouchées), chacune d'elles ayant sur les côtés, à la partie supérieure, deux corbeaux renversés, en pierre, qui semblent avoir servi à supporter un petit auvent.

A la base de la tour, une fenêtre étroite est garnie de chaque côté d'une sorte de jouée d'abat-son plus allongée que celles des fenêtres supérieures.

La tour est construite en pierres de moyen appareil bien travaillées. Elle repose sur un massif en moellons à l'intérieur duquel existe une salle voûtée (aujourd'hui transformée en cuisine).

La tour est dans l'axe de l'impasse de la rue du Cygne. Dans un bâtiment voisin donnant sur cette impasse, on voit quelques restes d'une vieille construction reposant sur de belles colonnes en pierre dont les chapiteaux indiquent le 12e siècle.

Les maisons nos 17, 15, etc., touchent par derrière à l'ancien mur de la ville.

N° 20. Dans le jardin de cette maison, on a trouvé récemment, sous terre, les restes de sculptures en pierre blanche du 16e siècle, qui doivent avoir appartenu à un monument funéraire.

Rue Dame-Odile.

N° 10. Maison du 18e siècle, auberge populaire « Au Chat gris. »

N° 22. Maison de style renaissance, très modernisée. Plus riche en sculptures que ne le sont d'ordinaire les maisons de cette époque à Tournai et d'un style peu commun. Elle est datée 1677.

Nos 24, 26, 28. Trois maisons à pignons, briques et pierres, du 17e siècle. L'une d'elles a conservé les bas-reliefs qui ornent le dessous des fenêtres : Saint Jacques, Notre-Dame, sainte Catherine.

N° 21. Petite maison à pignon, bois et briques.

Rue de l'Arbalète.

N° 9. Maison du 14e siècle, porte ogivale, fenêtres au sommet légèrement cintré. On a trouvé récemment dans une des salles, un pavement presque complet en petits carreaux de terre cuite vernissés de la même époque.

Rue du Bas-Quartier.

N° 1. Maison du 17e siècle, type français, en pierres avec un peu de briques, cartouches sculptés sous les fenêtres et un autre sous le cordon de la toiture.

N° 2 et suivants. Maisons de même type, plus ordinaire.

N° 9. Maison du 17e siècle, style renaissance flamande, très délabrée, mais dont les lignes sont encore bien accusées.

Rue des Chonq-Clotiers.

N° 5. Maison du 17e siècle, style français, briques et pierre.

Rue de l'Hôpital Notre-Dame.

Académie de Dessin (ancien Hôpital Notre-Dame).

Il ne reste de l'hôpital que les bâtiments datant du 18e siècle. Le plus important, à front de rue, a été élevé en 1758.

C'est un beau spécimen du style de cette époque, construit en briques, avec soubassement et encadrement des fenêtres en pierre. Un portique majestueux occupe toute la hauteur de la façade. Au centre on admire un bas-relief en pierre, représentant Notre-Dame avec l'enfant Jésus, sculpté par Lecreux.

Le bâtiment qui est au fond de la cour appartient à la même époque. Il est érigé sur des souterrains voûtés très curieux.

Le plus intéressant et le plus ancien des bâtiments de l'hôpital, qui datait du 12e ou du 13e siècle, et dont le pignon était à front de rue, a été démoli, il y a une couple d'années. Sous lui régnait une vaste crypte, dont les voûtes d'arête construites en moellons étaient supportées par trois rangées de onze colonnes chacune,

aux chapiteaux du style sévère caractérisant le 12e siècle (feuilles lancéolées adhérant à la corbeille). Elle a été partiellement démolie. Le reste a été morcelé entre plusieurs maisons voisines. Deux colonnes seulement ont pu être conservées pour le musée.

La ville a possédé plusieurs cryptes de ce genre, mais beaucoup moins importantes que celle-ci, qui ne pouvait être comparée qu'à la crypte de l'hôtel-de-ville. (Voir plus loin.)

N° 4. Hôtel des Volontaires-Pompiers.

N° 6. Hôtel du 18e siècle, style Louis XVI.

N° 8. Hôtel de la même époque. (M. P. Le Hon, notaire. Collection céramique, meubles anciens.)

N° 1 et suivants. Maisons du 17e siècle.

N° 9. Maison du 17e siècle, avec bas-reliefs en pierre blanche, sous les fenêtres. Ils représentent d'un côté l'histoire de l'Enfant prodigue (en cinq tableaux), et de l'autre trois sujets variés : Jésus et la Samaritaine, la Femme adultère, et le Jugement de Salomon.

N° 13. Couvent des Sœurs-Noires. Bâtiments du 18e siècle, et deux pignons plus anciens, l'un (celui de la chapelle), date du 17e siècle, style renaissance flamande, l'autre est gothique, tous deux sont totalement défigurés. On distingue dans le second une belle fenêtre à triple lancette, malheureusement bouchée.

N° 17. École communale. Deux pignons du 17e siècle complètement remaniés.

N° 19. Porte gothique, 15e siècle, en pierre, surmontée d'une élégante ogive en accolade, reposant sur des colonnettes avec chapiteaux à feuillage.

Un peu plus bas, dans l'ancien mur aujourd'hui démoli, on voyait une jolie fenêtre en pierre sculptée de style renaissance. Elle a été donnée au musée, où elle figure aujourd'hui.

Place aux Acacias (marché aux fruits).

On l'appelait autrefois *le Monchiel* et marché au charbon. Toute la partie qui s'étend le long de la cathédrale, entre l'escalier de la porte Mantile, et le bas de la rue des Chapeliers était occupée autrefois par le cimetière de la paroisse. [Le cimetière des chanoines était à droite de l'escalier de la porte Mantile dans le cloître, dont il est parlé à la rue du Curé Notre-Dame, et le cimetière des pestiférés était établi de l'autre côté du chœur regardant le Marché aux poteries].

On jouit de cet endroit d'une belle vue d'ensemble sur la cathédrale.

La maison n° 1 de cette place contient dans sa façade des détails d'architecture de diverses époques, qui disent sa haute antiquité.

Elle fut dans le principe une demeure de chanoine, puis avant le 12e siècle fut affectée à usage d'hôpital Notre Dame, avant le transfert de celui-ci au bas de la rue moderne de l'Hôpital Notre-Dame. Elle redevint alors habitation canoniale et fut habitée par divers dignitaires du chapitre, (entr'autres le chanoine Cottrel), chez lesquels descendirent plusieurs souverains de passage à Tournai, notamment Louis XI, Henri VIII d'Angleterre, Charles-Quint, les reines de France et de Hongrie.

La partie curieuse de la maison est le souterrain qui règne sous une partie des magasins, où l'on trouve une cave voûtée supportée par des colonnes du style et de l'époque de la crypte de l'hôpital Notre-Dame, avec voûtes d'arête construites en moellons, reposant sur un rang de colonnes, au centre, et sur des culs de lampe engagés dans les murs latéraux. Les chapiteaux ont la corbeille basse, ornée de feuillages lancéolés peu saillants, dans le genre de ceux de la crypte de l'hôtel

de ville. Ils appartiennent au style roman du 12e siècle.

N° 5. Porte et façade, en pierres, du 18e siècle.

Rue de la Lanterne.

Ce fut jusque dans ces dernières années la rue la plus malpropre et la plus pittoresque de la ville, par ses masures avec étalages de fripiers. Elles ont été récemment démolies.

Rue de la Cordonnerie.

Le côté des numéros pairs, qui de tout temps fut habité, a été complètement renouvelé depuis le commencement du siècle. Celui des numéros impairs, qui n'a été bâti qu'au 17e siècle, car il n'y eut jusque-là, de ce côté, qu'un mur de cimetière ou des bâtiments dépendant de la cathédrale, a conservé ses maisons anciennes qui datent de la fin du 17e siècle ou du commencement du 18e, maisons en pierres et briques du style français. Celle du coin, vers la rue des Chapeliers date de 1734, elle a une enseigne en pierre sculptée : « A la Pomme d'orange. »

Place Saint-Pierre.

Elle était occupée autrefois par l'église Saint-Pierre, érigée à une époque reculée, et qui fut dans le principe le centre d'une agglomération fortifiée, appelée le château Saint-Pierre; on voyait il y a peu d'années encore dans la ruelle du Grand-Noble, quelques vestiges de son mur d'enceinte. L'église primitive fut détruite sous l'évêque Fulcher en 954; on rebâtit au 11e ou au 12e siècle celle que nos pères ont encore connue, qui fut enlevée au culte en 1803 et démolie en 1821.

Rue du Pot d'Étain et *rue de la Triperie.*

La plupart de leurs maisons datent du commencement du 18e siècle. Elles sont sans mérite spécial.

L'une d'elles, n° 16, n'est pas dépourvue d'intérêt ayant conservé intacts son rez-de-chaussée et sa toiture saillante avec fenêtres de grenier aux montants sculptés.

Quai Notre-Dame.

Ce quai tel qu'il existe aujourd'hui, fut établi après la conquête de la ville par Louis XIV. Autrefois l'Escaut était beaucoup plus large qu'aujourd'hui et les maisons des rues parallèles joignaient immédiatement le fleuve, sans laisser de passage entr'elles et lui depuis le pont à pont jusqu'à la rue des Noirets, (petite ruelle qui débouche contre l'église des PP. Rédemptoristes), toutes les maisons furent bâties sur un plan uniforme, dit de style français, intéressant et rationel, qui devint le type des constructions tournaisiennes de l'époque, mais froid et monotone.

La construction est en pierres et briques, mais la pierre domine ; elle fournit les encadrements des fenêtres et les trumeaux bâtis par assises, ceux-ci très étroits, de telle sorte que les fenêtres sont largement ouvertes. Un cordon de pierres marque la séparation du rez-de-chaussée d'avec l'étage, un autre règne à la hauteur des appuis des fenêtres, un troisième orne le sommet de l'étage à la naissance du toit. Les trumeaux ou pilastres qui montent de fond en comble, coupent l'espace réservé entre les fenêtres du rez-de-chaussée et celles de l'étage, en compartiments carrés, à fond de briques, souvent ornés de cartouches en pierre blanche sculptée.

La toiture en ardoises a une saillie horizontale de

50 à 60 centimètres, supportée par des modillons ou consoles parfois sculptés. Les fenêtres du grenier sont ornées de montants sculptés et surmontées d'une toiture à plusieurs pans, appelée à « cappe de monne, » parce qu'elle imite le capuchon des moines.

Bon nombre de ces maisons existent encore sur le quai. L'une d'elles qui avait le mieux conservé son cachet, et qui faisait l'angle du quai et de la rue de l'Hôpital (l'ancienne tabagie des collets rouges, à l'hôpital), a été démolie il y a deux ans.

Quai du marché au Poisson.

Les maisons anciennes de ce quai sont semblables à celles du quai Notre-Dame et ont été bâties en même temps qu'elles. (N°s 11 à 23 et 25 à 33).

Le marché au poisson fut établi en cet endroit dès 1669, mais les installations qu'on y voit aujourd'hui ne datent que de 1850.

Rue des Puits-l'Eau, en face du pont à pont. Les maisons des angles ont été construites sous Louis XIV à l'époque de la création des quais. Elles ont le même style que toutes les autres, mais possèdent deux étages au lieu d'un seul.

N° 17. Maison de style empire (par B. Renard).

N° 23. Belle maison du 17e siècle, de style français, en pierres et briques, avec cartouches sous les fenêtres. Il est à remarquer que les assises de pierres qui forment l'encadrement des fenêtres ne sont pas toutes au même niveau, mais qu'elles sont alternativement en retraite et en saillie, avec un filet extérieur faisant saillie sur le tout. Semblable disposition se retrouve dans la maison n° 13 du réduit des Sions qui est datée 1675. Elle a été un peu trop réparée, mais offre

cet avantage sur beaucoup d'autres qu'elle a gardé son rez-de-chaussée intact, et même son ancienne porte.

Rue Gallait, ainsi appelée du nom du peintre éminent, Louis Gallait, qui naquit dans la maison portant le n° 22.

Presque toutes les maisons de ce côté de la rue appartiennent au 17e et 18e siècle, mais elles n'offrent plus aucun intérêt.

Nos 11 à 17. Maisons du 17e siècle, style français, actuellement en démolition.

Rue des Chapeliers.

N° 1. Maison du 18e siècle, dans le goût du 17e, briques et pierres avec enseigne en pierre sculptée : A la pomme d'orange 1731.

Nos 13 et 15. Maisons du 18e siècle, sans caractère.

Nos 25, 27, 33, 35. Maisons du 17e siècle, dans le style de la renaissance flamande, pierres et briques, dont l'imposte des fenêtres sous l'arc de décharge, est sculpté en éventail. Toitures saillantes sur consoles.

Nos 37, 39, 41. Maisons du 18e siècle, sans mérite.

N° 41. Sous cette maison s'étendent trois étages de caves. La première sert à la maison moderne, la seconde à laquelle on peut arriver directement de la rue par un escalier de 22 marches, constitue une CRYPTE superbe, ressemblant en tous points à celle de l'évêché, moins grande, mais plus soignée comme construction. Elle remonte à l'époque romane, 11e ou 12e siècle.

Deux voûtes en berceau, parfaitement appareillées, reposent sur une épine de quatre colonnes aux chapiteaux ornés de feuilles lancéolées, très peu saillantes. Les bases sont rondes, ornées de deux tores, la hau-

teur totale des colonnes est de 1 mètre 70 centimètres. Elles supportent un arc très surbaissé aux arêtes chanfreinées, sur lesquelles s'appuie la voûte, tandis que d'autre part, elle repose sur les murs latéraux.

La longueur totale de la crypte est de 10 mètres. Sa largeur de 8 mètres.

Sous cette cave, il en existe une troisième dont l'accès n'est pas possible actuellement.

Il semble que cette crypte qui remonte au 12e siècle doit avoir appartenu à l'ancienne monnaie du chapitre, seul bâtiment existant en cet endroit à l'époque qu'indique la construction.

Rue de la Tête-d'Or.

Nos 5 et 7. *Imprimerie H. et L. Casterman*, fondée en 1780 par Donat Casterman et continuée sans interruption par ses descendants. Les bureaux sont établis dans les anciens bâtiments de l'*hôtel du Singe d'Or*, qui existait dès le 16e siècle (complètement modernisé). Les ateliers sont situés à la rue Claquedent (voir cette rue).

Au-dessous s'étendent des caves à plusieurs étages avec couloirs et retraits dont la construction semble remonter à l'époque la plus reculée. Elles peuvent avoir fait partie du mur de la première enceinte qui coupait la rue de la Tête-d'Or à peu près en cet endroit.

N° 11. La grande boucherie, de construction moderne en a remplacé une plus ancienne. On dit que des souterrains s'étendent sous elle. S'il y en a, ils sont actuellement inaccessibles.

Un peu plus loin dans la rue, à la hauteur du n° 17, on a trouvé des poteries romaines qui doivent provenir de sépultures ayant été établies le long de la voie romaine qui partait du beffroi, traversait la citadelle et se dirigeait vers la pierre Brunehaut, Escautpont et Douai.

La présence de ces sépultures établit que la ville romaine ne s'étendait pas jusque-là.

Nos 6 et 8. Maisons du 18e siècle.

No 18. (Bureau de Bienfaisance). On peut y voir un salon du 18e siècle, orné de tapisseries, autrefois à l'ancienne halle des Doyens des métiers à la rue Saint-Martin (actuellement l'établissement des crèches).

Ces tapisseries qui représentent des sujets champêtres dans le goût de Teniers sont en excellent état de conservation. Elles datent du 18e siècle et semblent être de fabrication bruxelloise.

No 24. Hôtel du baron Lefebvre, propriétaire de l'ancienne manufacture de tapis de Tournai. Il date du commencement du siècle.

Vieux marché au Beurre.

No 3. Maison du 18e siècle, du style Louis XV.

No 5. Maison du 17e siècle en pierres et briques, de style français, avec trois cartouches sculptés, celui du centre formant une niche. Sur ceux des côtés, on lit : Patience — vinc tout.

Nos 11 à 19. Maisons du 18e siècle.

Nos 8 et 10. Maisons du 17e siècle, pierres et briques, de style français.

No 18. Maison du commencement du 17e siècle, briques et bois (type des maisons à pignons).

Rue de Paris.

No 3. Maison du 17e siècle en briques, pierres et bois, en partie défigurée.

No 5. Maison du 18e siècle, modernisée.

No 13. (A la Maison Verte). Maison du 17e siècle en pierres et briques, de style français, avec cartouches en pierre sculptée sous les fenêtres de l'étage. Fenêtres

du grenier avec toiture à cappe de monne. Toiture en saillie portée par des modillons sculptés. L'un des cartouches porte la date 1686.

Nos 15 à 23. Maisons du 17e siècle, en briques et pierres, trumeaux en forme de pilastres.

No 25. Élégante maison gothique en pierres et briques, de la fin du 15e siècle. Elle rappelle le type des constructions brugeoises : fenêtres à croisées sous de riches arcades, et pignon à escaliers. La façade de derrière est également intéressante, mais d'un style beaucoup plus simple.

Nos 27 et 31. Maisons du 18e siècle, sans style.

No 33. Maison à façade renaissance du 17e siècle, très riche et très élégante, mais complètement défigurée.

Nos 2 et 4. Maisons du 17e siècle, modernisées.

Nos 6 et 8. Maisons du 17e siècle, trumeaux à pilastres, pierres et briques, type français.

No 26. Jolie façade de la même époque.

Nos 28 à 36. Maisons du 17e siècle, briques et pierres, de style français.

Vieux marché aux Poteries.

No 1. Maison du 17e siècle, de style renaissance, modernisée.

Nos 4 et 6. Maisons du 17e siècle, entièrement transformées, toitures saillantes et fenêtres de grenier à montants sculptés.

Nos 8 à 14. Maisons de même date de style renaissance flamande modernisées. Les façades vers la cour sont mieux conservées.

C'est sur cette place qu'avaient lieu au moyen âge les exécutions capitales, auxquelles assistait l'official dans la tribune qui se trouve au-dessus de la porte (sud) de la cathédrale. On prétend que tout le sol du

marché aux Poteries est excavé, mais il n'y a pas d'entrée par laquelle on pourrait avoir accès aux souterrains s'ils existent.

Dans l'angle du transept et du chœur, vers la rue des Chapeliers se trouvait autrefois le cimetière des pestiférés, et là près le puits et le pressoir au verjus.

Du haut du Marché, on a une vue très pittoresque sur la cathédrale et les bâtiments de l'Evêché.

N° 22. Maison du 18e siècle, ayant pour enseigne une croix de fer forgé gothique.

N° 26. (Crèche). Maison du 17e siècle, style français, trumeaux à pilastres, pierres et briques. Elle a fait autrefois partie de la halle des Doyens des métiers qui se prolongeait plus haut vers la rue Saint-Martin sur l'emplacement de la rue du Parc et du pâté de maisons tenant à la salle des Concerts.

Le Beffroi.

Le beffroi de Tournai est le plus ancien et le plus beau des monuments de ce genre existant en Belgique.

Il fut commencé au 12e siècle; il était alors de forme carrée, avec les angles renforcés par des contreforts en forme de tourelle ronde et se terminait par une terrasse sans flèche. Sa hauteur dépassait alors de 10 mètres environ la première galerie. En 1294, pour le consolider, on construisit les tourelles octogones des angles, qui se terminent par des pyramides à crochets, puis on exhaussa la tour de toute la hauteur de la grande fenêtre supérieure, et on le surmonta d'une flèche en ardoises.

En 1344, on refit ces nouvelles tourelles d'angles appelées les *fiolles* et on surmonta chacune d'elles d'une statue de guerrier en pierre blanche entièrement polychromée.

En 1396, le beffroi fut l'objet d'une restauration

complète. Il fut de nouveau réparé en 1844 et 1874; on rendit à la flèche sa physionomie primitive et on remit sur les pyramides des contreforts des statues comme il y en avait eu autrefois. Elles sont de Dutrieux et Frison, sculpteurs tournaisiens.

On remarquera la variété des fenêtres qui éclairent trois des faces du beffroi et la pureté de leur style.

Le monument mesure une hauteur totale de 72 mètres. On arrive à la galerie supérieure par un escalier de 265 marches, établi dans la tourelle qui flanque l'une des faces du beffroi. On jouit du sommet d'un panorama magnifique et très étendu, mais on détaillera mieux la ville proprement dite, de la première galerie située à peu près à mi-hauteur de la tour.

L'intérieur du monument frappe par ses dimensions restreintes, les chambres superposées qui le composent, ne mesurent à l'intérieur que 5 mètres sur 3 m. 90. On a accès à chacune d'elles par l'escalier situé dans la tourelle dont il vient d'être parlé.

Au-dessus d'une cave voûtée en plein cintre, haute de 4 mètres, s'élève la salle du rez-de-chaussée, voûtée à nervures; (elle a été divisée en deux, dans sa hauteur, pour servir d'habitation au concierge), puis suivent cinq étages de salles ayant autrefois servi de prison, dont l'entrée est défendue par des doubles portes toutes bardées de fer; elles portaient les noms pittoresques de Solequin, la Cambrette, la Fosse, la Boursette, les Quatre vents, etc.

La salle n° 1 est surmontée d'une voûte à nervures, les salles nos 2, 3 et 4 sont couvertes par un plafond plat de madriers reposant sur des corbeaux, et recouvert par un épais dallage en pierres.

On remarque dans chacun des angles une colonnette octogone, en pierre, qui monte à travers les

divers étages, et au 5e, supporte une voûte en pierres.

Cette voûte, qui est évidemment postérieure à la construction primitive, avec laquelle elle n'est pas liée, paraît dater du 15e ou du 16e siècle. Elle est en pierres blanches sur nervures en pierre de Tournai. Le mur primitif est en hourdons.

Au-dessus de cette salle, occupant toute la hauteur de la grande fenêtre supérieure se trouve la charpente qui supporte les cloches.

La plus grande, appelée bancloque, fut fondue en 1392 par Robin de Croisilles; elle mesure 1 m. 65 de hauteur, et sa circonférence est de 6 m. 22.

La seconde fut fondue par le même en la même année. On la nomme le Timbre (c'est celle qui sonne le tocsin).

Plus haut encore et jusque dans le clocheton s'étagent les cloches du carillon récemment remis en état. La chambre du carillonneur est située tout au haut de la flèche.

Rue Garnier de création récente, ou du moins complètement transformée.

Sur l'emplacement du bureau de police se trouvait autrefois LA HALLE ou hôtel de ville qui s'étendait sur toute la largeur de la Place du parc, (qui n'existait pas alors) jusqu'à la hauteur de la rue des Primetiers.

Il n'y a que peu d'années qu'on a démoli la *Tour des six* qui s'élevait au centre du bâtiment principal des halles et qui fit autrefois partie de la seconde enceinte de Tournai.

L'ancien hôtel de ville avait été démoli lui-même en 1822, époque à laquelle tout ce quartier a été transformé.

On créa alors la *Place du Parc*, qui n'avait pas dans le principe les dimensions qu'elle a aujourd'hui.

Elle ne s'étendait que sur une moitié à peu près de sa longueur actuelle, l'autre était occupée par les jardins du parc. En 1837, on supprima une partie du jardin, on prolongea la place d'autant et on perça la rue d'Espinoy.

Le mur de la seconde enceinte longeait à peu près les maisons du côté des numéros pairs, à une trentaine de mètres environ au delà de celles-ci. On en voit encore des restes peu importants, au bout des jardins des nos 6 et 8.

La route romaine partant du beffroi et se dirigeant vers Douai après avoir traversé la citadelle suivait à peu près la même direction. On a trouvé, à l'entrée de la rue d'Espinoy, des restes importants de sépultures romaines qui étaient établies le long de cette voie.

A l'extrémité de la place on jouit d'une belle vue sur le parc et l'hôtel de ville.

HÔTEL DE VILLE.

Au centre du parc s'élève l'hôtel de ville avec ses dépendances, le musée d'histoire naturelle et la statue de Gallait.

Le palais communal est installé dans le bâtiment principal de l'ANCIENNE ABBAYE SAINT-MARTIN (Bénédictins).

Ce monastère florissant, qui pendant des siècles occupa cet endroit, fut fondé par saint Eloi, évêque de Tournai et de Noyon en 640. Ravagé par les Normands à la fin du 8e siècle, il fut rétabli en 962; ruiné en 1056 et relevé peu après, il embrassa en 1093 la règle de saint Benoît.

Fermée à la révolution, l'abbaye fut en grande partie démolie en 1804 sauf le quartier de l'abbé, qui sert aujourd'hui d'hôtel de ville.

Cette vaste construction de style classique fut élevée

au milieu du 18e siècle, sous l'abbé Delzenne, d'après les plans de Laurent de Wez. La façade postérieure appartient pour une partie à la même époque, l'autre qui renferme l'escalier, est moderne; la troisième, où l'on voit des restes du cloître, est du style gothique du 15e siècle. Cette dernière seule est intéressante. On y voit les neuf arcades d'un des côtés du cloître, et la première arcade d'un second côté. Elles ont été bouchées par un mur dans lequel on a ouvert des fenêtres modernes. Au-dessus de l'une d'elles se dresse un élégant pignon en pierre, avec fenêtre à meneaux flamboyants.

Intérieur. Le rez-de-chaussée est décoré de boiseries fort ordinaires dans le style Louis XV. L'aile droite est occupée par les bureaux dont certains sont installés dans *le cloître* dont il a été parlé plus haut.

Les voûtes, en briques, sont supportées par d'élégantes nervures prismatiques en pierre. Certaines reposent sur des culs de lampe à personnages où l'on reconnaît Abraham, Moïse et d'autres prophètes.

Les clefs de voûte portent des emblèmes religieux, des armoiries : de... au chevron de... accompagné de trois croix ancrées de... et les initiales I. F. qui appartiennent à Jean le Flameng, abbé de Saint-Martin à la fin du 15e siècle et dont la nomination en cette qualité donna lieu à des débats très vifs.

Dans l'aile gauche, tous les appartements sont de style Louis XV; on y voit une toute petite chapelle de même style, l'ancienne chapelle privée de l'abbé.

L'étage auquel conduit un grand escalier moderne renferme, au centre, le salon du roi et dans l'aile droite le salon de la reine, tous deux modernes, et dont le plan a été donné par B. Renard en 1830.

L'aile gauche comprend quatre salons de style Louis XV dont les boiseries sont assez fines. Le second sert de salle de réunion au Conseil communal. Il est orné de quelques beaux portraits : l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche, le roi Léopold I[er] par Houzé, Louis Crombez († 1895), bourgmestre, par L. Legendre, le chevalier de Rasse, maire, et le baron de Rasse, bourgmestre de Tournai. On y voit encore trois bons bustes en marbre : celui du maire de Rasse par Dutrieux, d'après Dumortier, celui du bourgmestre Dumon-Dumortier par Frison, et celui de M. Louis Delwart, échevin des travaux publics, par G. Charlier.

Le troisième salon est décoré d'un beau plafond peint sur toile, datant de l'époque de l'abbé Van Rode. Il est mal entretenu et paraît en voie de destruction totale.

Dans le quatrième salon, on a conservé pendant près de 50 ans, avant son transfert au musée, la collection Fauquez.

Le vestibule qui longe ces salons est orné de dessins originaux de l'architecte Decraene, que le défaut de place a empêché de faire figurer au musée.

La partie la plus curieuse de l'hôtel de ville est à coup sûr le sous-sol.

Dans l'aile droite, sous les bureaux, règne une longue CRYPTE que divise une épine de neuf colonnes sur lesquelles reposent des voûtes d'arête élevées, construites en moellons; elles s'appuient, du côté des murs, sur des pilastres isolés du plat des murs. Les chapiteaux sont à feuillage lancéolé et à palmettes indiquant le style roman du 12[e] siècle. Un escalier de 21 marches conduit dans un souterrain plus bas, situé sous la cour de l'hôtel de ville. Celui-ci long de 11 mètres et demi

et large de 5 mètres et demi est couvert par une voûte en berceau, parfaitement appareillée; les murs sont en moellons.

A l'extrémité de la crypte, des murs épais compris entre deux colonnes, composent un petit cachot qui n'a pour toute ouverture qu'une porte basse et une étroite meurtrière. Des graffitti sur les murs, témoignent que la prison a été parfois habitée.

Sous la demeure du concierge on retrouve une cave semblable à la crypte principale, mais dont la voûte a été enlevée. Les chapiteaux des colonnes sont à godrons, et leurs bases, encore visibles, indiquent la profondeur primitive du souterrain.

Un couloir voûté, auquel on descend par un escalier de 9 marches, conduit à l'entrée d'un troisième souterrain, plus bas que les deux premiers et situé sous l'aile gauche de l'hôtel de ville.

Un bel escalier, large et parfaitement établi, comptant 17 marches, donne accès à cette cave spacieuse recouverte par une voûte élevée, en berceau, construite en pierres parfaitement appareillées. La voûte de l'escalier, également en berceau, et qui suit la pente de l'escalier, est construite de la même façon. Au centre une cheminée d'aérage, construite avec le plus grand soin, donne dans la grande cave de l'étage supérieur.

A droite et à gauche du massif de l'escalier, on voit une arcade plein cintre de construction très soignée, bouchée à la profondeur d'un mètre environ, qui semble avoir été autrefois l'entrée de couloirs allant dans la direction de la crypte à colonnes de l'aile droite du bâtiment, et au-dessous de cette crypte.

Les dépendances de l'hôtel de ville, situées dans la cour, ont été complètement remaniées. Elles portent

les dates 1672 et 1701. Cette dernière renferme une salle à colonnes sans caractère (dite Salle des conférences). Des deux ailes qui avancent vers le parc, l'une renferme le Musée d'Histoire naturelle, bien installé et relativement important.

On y remarque la collection des singes, où figurent les spécimens les plus rares de l'espèce, celle des oiseaux et la collection très riche des fossiles des terrains de Tournai.

Statue de Louis Gallait, peintre d'histoire, tournaisien (1810 à 1887), par Guillaume Charlier (1891). Les bas-reliefs du piédestal rappellent : Gallait revenant vainqueur du concours pour le prix de Rome, l'artiste visitant Tournai et enfin ses funérailles.

Le Parc offre une belle succession de jardins variés et de types différents.

L'entrée principale de l'hôtel de ville donne dans la rue Saint-Martin sur laquelle ouvre une porte monumentale en pierre, construite au 18e siècle par l'abbaye, en même temps que les deux groupes de maisons adjacentes dont il sera parlé à la rue Saint-Martin.

Rue Saint-Martin.

Nos 9 et 11. Maisons du 17e siècle, de style français, en briques et pierres, avec cartouches sculptés sous les fenêtres des deux étages.

Nos 19 et 21. Maisons de style Louis XVI.

Nos 31 à 39. Maisons du 18e siècle, sans intérêt.

Nos 45 à 65. Maisons du commencement du 18e siècle, pierres et briques, à grandes fenêtres.

No 81. Maison du 17e siècle, en briques et pierres, de style français. Toitures saillantes.

Nos 85 à 89. Maisons du 17e siècle, en pierres et briques, modernisées.

N° 97. Elégante maison du 17e siècle, de style renaissance, en briques et pierres, à pignon ; fenêtres à croisées (modernisées).

N° 99. Maison de même style, transformée.

N° 103. Maison à pignon, briques et bois.

N° 105. Maison du 18e siècle, briques et pierres.

Nos 113 à 119. Maisons du 17e siècle, en briques et pierres, de style français, plus ou moins modernisées, et en partie restaurées.

N° 20. Ancien hôtel de Saint-Genois et plus tard de Rasse. Construction du 17e siècle avec façade monumentale et avant-cour dans le style Louis XVI.

N° 22. Ancienne chapelle Saint-Eloi, entièrement transformée, de telle façon qu'il ne reste de la construction primitive que les murailles extérieures. Elle remontait au 12e siècle et avait été remaniée à différentes époques et notamment au 17e siècle, date à laquelle appartiennent la façade et la lanterne qui éclairait le chœur et qu'on voit encore au-dessus de la toiture. La chapelle n'est pas à front de rue. Elle en est séparée par un passage dont la porte est aujourd'hui murée.

N° 24. Maison du 15e siècle, entièrement transformée.

N° 26. Hôtel de l'époque Louis XV, façade en pierres avec parties sculptées (ornements rocaille). Salon Louis XVI ; bel escalier. Caves du 15e siècle, voûtées, sur arcs doubleaux reposant sur des consoles moulurées et cheminée dont les montants sont ornés de têtes dans le style du 15e siècle. Il existe un second étage de caves, au-dessous de celles-ci, dont les voûtes sont soigneusement appareillées et paraissent beaucoup plus anciennes.

L'alignement de l'habitation primitive est en retrait sur celui de la maison actuelle.

N° 28. Ancien hôtel du marquis d'Ennetières, puis du comte de Béthune, et en dernier lieu de M. Crombez. (M. L. Duquesne, commissaire d'arrondissement.)

Le bâtiment à front de rue est de l'époque Louis XV, restauré et modernisé. Le bâtiment d'habitation qui se trouve au fond de la cour date du siècle dernier. La façade est de style empire. Les appartements appartiennent à différents styles : Grande salle à manger à boiseries Louis XV. Très belle pendule sur socle, en vernis Martin. Dans le premier salon, on remarque un argentier fait de panneaux sculptés provenant de la façade d'une maison de la rue de la Madeleine (« travaillez vivez en paix ceux de Douay avec les enfants de Tournay ») — deux tableaux de P. Witdoeck représentant des vues de la cathédrale ; scribane espagnol de l'époque renaissance.

Grand salon époque Louis XVI, autrefois garni de tapisseries anciennes, remplacées par six magnifiques panneaux à sujets pastoraux de Braquenié et Cie; meuble moderne dans le même style. Cheminée en marbre blanc avec médaillons en biscuit de Wegwood, pendule en bronze doré, époque empire. Peintures décoratives (à remarquer les quatre médaillons des portes) de Plateau (1820). Salon à tentures rouges, de même époque, décoré par le même. Etagère, bois marqueté et bronze doré, formée d'une moitié de chaise à porteurs. Cabinet de travail, tapisserie (verdure) d'Aubusson, meubles Louis XIII, etc.

N° 30. Maison du 17e siècle, de style français.

N° 40. Hôtel des artilleurs de la garde civique.

N°s 44 à 50 et 51 à 60. Elégantes maisons dans le style du 18e siècle, pierres et briques, construites par l'abbaye Saint-Martin.

N° 52. Porte principale de l'hôtel de ville (autrefois de l'abbaye Saint-Martin).

Entre les n°s 60 et 64 se trouvait autrefois l'*église abbatiale de Saint-Martin*, dont la première pierre fut posée en 1671 par Louis XIV.

C'était un monument considérable, dans le style en honneur à cette époque, et de proportions colossales. On voit, dans les Enclos Saint-Martin, et surtout dans le jardin de la maison n° 64, des restes de cette église, qui fut démolie en 1804.

N° 64. Ancien hôtel René de Rasse, du 18e siècle, modernisé. Il y avait autrefois un salon Louis XV garni de tapisseries (verdures). On y voit encore quelques boiseries de la même époque finement sculptées.

N°s 66 et 67. Maisons du 17e siècle, briques et pierres.

Rue des Primetiers.

N° 1. Maison du 17e siècle, briques et pierres, trumeaux en pilastres.

Au delà des boulevards s'étend l'ancien quartier *extra-muros* de la paroisse Notre-Dame. Il renferme le nouvel hôpital civil, superbe construction parfaitement aménagée ; le cimetière dit « mulette » ouvert à la fin du 18e siècle et la plaine des manœuvres pour l'armée.

Rue Cottrel n° 26 (M. Amédée Soil. Collection d'instruments de musique et tableaux modernes).



PAROISSE SAINT-QUENTIN.

Grand'Place.

La forme triangulaire de la grand'place paraît due à cette circonstance qu'elle a été établie près du point de jonction de deux routes romaines, la première venant de Cassel par la rue des Meaux actuelle, et la seconde de Boulogne et Werwicq, par la rue actuelle de Cologne. Ce point de jonction était vraisemblablement une borne qui se trouvait sur l'emplacement du beffroi.

La place n'était pas comprise dans le périmètre de la première enceinte, ou cité romaine. On a trouvé en 1821, dans son sol, des restes nombreux de sépultures romaines, en face de la halle aux draps (le musée), et plus loin, en face de Saint-Quentin et à l'entrée de la rue des Meaux.

En face de l'église Saint-Quentin, on voyait autrefois un puits monumental, en forme de dôme, porté par six colonnes et orné de statuettes. Il avait été érigé en 1552, et fut démoli en 1821. Les statues avaient été renouvelées en 1629. Une des colonnes est conservée au musée.

Au centre de la place s'élève la statue en bronze de la princesse d'Espinoy, (Christine de Lalaing), femme du gouverneur de Tournai qui prit part, dit-on, au

siège de 1581. Elle fut inaugurée en 1863, et elle est l'œuvre d'un sculpteur tournaisien, A. Dutrieux.

Eglise Saint-Quentin.

La première église située en cet endroit fut fondée par saint Éloi, d'après la tradition. Elle est citée dans un acte de 950 à l'occasion de sa démolition par l'évêque Fulcher.

La nouvelle église est mentionnée dès 1108. Elle date donc du commencement du 12e siècle.

La façade est romane, mais elle a été remaniée à l'époque gothique, et la restauration de 1845 en même temps qu'elle consacrait définitivement ce remaniement, lui a en outre donné un aspect trop moderne.

Un pignon aigu s'élève entre deux tourelles rondes ornées de colonnettes supportant des arcatures. La porte est plein cintre surmontée de deux fenêtres triples superposées, gothiques.

Devant la façade, il y avait autrefois un portail élevé en 1337 et démoli au siècle dernier.

Au centre de la croisée se trouve le clocher dont la flèche est cantonnée de quatre petits clochetons.

La nef, construite en grossiers moellons, est éclairée par deux étages de fenêtres sans ornements. Une galerie extérieure longe celles de l'étage supérieur (comme à Saint-Jacques). Les fenêtres basses ont été longtemps bouchées et viennent seulement d'être dégagées.

Deux chapelles circulaires sont établies dans les angles de la nef et du transept.

Le chœur est semblable à la nef dans sa partie supérieure, mais il est entouré de bas côtés gothiques datant du 15e siècle, et prolongé par trois chapelles absidales de la même époque.

L'église de Saint-Quentin n'est pas du style de la

transition, comme on l'a quelquefois dit, mais de style roman, pur à l'origine et remanié dans plusieurs de ses parties, au 15e siècle.

Le plan primitif de l'église était très original, avec sa nef étroite, la lanterne centrale, ses transepts à chevet plat et quatre chapelles correspondant aux angles de la croisée.

Intérieur.

La nef, qui est romane, est dépourvue de bas côtés. Elle est éclairée par deux étages de fenêtres à plein cintre, celles d'en bas étant inscrites dans un grand arc. Elle n'a jamais été voûtée et possède un plafond plat, récent, mais dont la forme est primitive.

Le jubé, qui soutient les orgues, est moderne, de style roman. Le tambour de la porte, en bois sculpté, de style renaissance, offre certains détails intéressants, notamment les colonnes.

La nef est décorée de tableaux, sans valeur artistique, représentant les uns la bataille de Lépante et le vœu de Don Juan, les autres rappelant la confrérie de la Sainte-Trinité pour la rédemption des captifs. (Ces derniers furent exécutés en 1775, par Delmotte et Lebouteux.)

Les chapelles circulaires, éclairées par trois fenêtres romanes et dont la voûte repose sur des colonnettes placées dans les angles, n'ont aucune décoration peinte ou sculptée. Celle du côté de l'épître est dédiée à Notre-Dame de Hal, dont la confrérie fut établie à Tournai en 1272.

Cette confrérie très puissante avait le privilège de marcher la première à la procession de Hal.

Dans la chapelle du côté de l'Évangile on voit deux grands chandeliers gothiques en laiton.

La lanterne repose sur quatre piliers d'une belle ordonnance. Deux de ceux-ci sont malheureusement masqués par deux vilains autels du 18e siècle, de bois peint en marbre, rompant l'harmonie sévère qui règne entre toutes les parties de l'église.

La chaire de vérité, qui vient de l'église Saint-Nicaise, et qui est de style moderne, mérite le même reproche.

Les piliers sont cantonnés de colonnettes annelées. Les arcs qui supportent les hauts murs reposent sur des consoles en encorbellement ; une série d'arcatures aveugles couronne les hauts murs.

La voûte, refaite au 15e siècle, cache un second rang d'arcatures semblables et diminue sensiblement la hauteur du dôme.

Les chevets plats du transept sont d'une conception fort originale et bien romane malgré les deux petites arcatures en ogive qui accompagnent la rose centrale.

Le transept pas plus que la nef, n'a de triforium, mais celui-ci existe au-dessus des arcs voisins de la croisée, et qui ouvrent sur les chapelles des angles. Il est roman et se compose de colonnettes comprises entre deux cordons moulurés et formant quatre compartiments rectangulaires. Dans certains d'entre eux on a inscrit un arc roman.

Chœur.

La partie supérieure avec fenêtres à plein cintre et galerie de circulation intérieure est romane. Cette galerie était extérieure dans le principe, dit-on; elle est devenue intérieure par le déplacement des vitrages.

La partie inférieure a été reprise en sous-œuvre au 15e siècle (1464) ; elle se compose de massives colonnes monocylindriques supportant des arcs ogivaux. Les

bas côtés datent de la même époque, ainsi que les voûtes du chœur et des transepts.

L'aspect sévère et massif des arcs du chœur et des bas côtés ferait facilement croire à une construction du gothique primaire si l'on n'en connaissait la date.

L'autel à portique en marbre blanc et noir est daté de 1629. Il est de proportions nobles et imposantes et ne nuit pas à l'aspect général de l'édifice. Il en est de même des clôtures du chœur qui sont également en marbre et datent de la même époque. Quatre statues en albâtre du 16e siècle surmontent les deux portes latérales. L'entrée du chœur était autrefois clôturée par un jubé qui fut démoli en 1739.

Contre les piliers du dôme on voit un tableau funéraire de la famille de Pollinchove de 1592, et un autre de la famille de Cambry de 1611.

L'aigle lutrin en bronze est une œuvre élégante du 17e siècle (1638).

Tous les vitraux de l'église sont modernes et proviennent de différentes usines.

Trois chapelles absidales s'étendent derrière le chœur. Elles n'ont rien d'intéressant ; la disposition des nervures des voûtes est plus originale que belle.

La chapelle du Saint-Sacrement, au centre, possède des peintures murales du 16e siècle, qui ont été restaurées (anges avec les symboles eucharistiques et évangélistes).

La statue de Notre-Dame, dans la fenêtre centrale, est un trompe l'œil d'un effet théâtral et faux.

Chapelle des âmes du purgatoire. On y voit un tableau funéraire en bois de la famille de Cambry, placé en 1768 en remplacement d'un autre, qui datait de 1576, et qui lui-même remplaçait le monument pri-

mitif de 1506, sculpté et peint par deux artistes tournaisiens de grand mérite : Martin Daret, sculpteur, et Roger de Hostelz, peintre.

Dans le bas côté du chœur, vers l'épître, plaque funéraire en cuivre de Jean Fournier et Marie de la Croix, 15e siècle.

Sacristie voûtée du 15e siècle. On y voit deux chandeliers d'acolyte, du 15e siècle, en cuivre, et un chrismatoire du 16e siècle, en forme d'édicule, ainsi qu'un ornement en velours rouge brodé d'or. Dans le jardin de la cure, monument funéraire sculpté, du 14e siècle, très dégradé.

N° 38. Maison du Porcelet, 17e siècle, briques et pierres avec pignon à escaliers au sommet duquel on voit un petit porc. Les fenêtres ont malheureusement perdu leurs meneaux en pierre, et toute la façade a été restaurée au moyen d'un vulgaire platrage, au lieu de respecter les lignes alternées de briques et de pierres. Le pignon de derrière, beaucoup plus simple, tout en brique, est percé de grandes fenêtres et porte la date 1671.

La maison n° 39, très défigurée, offre la même ordonnance que le n° 38.

N° 37. Hôtel du comte du Mortier, construit en 1755, mais restauré et très remanié. C'est cet hôtel qui fut autrefois la maison du porcelet où le bailli tenait ses plaids au 15e siècle.

A l'extrémité des jardins s'élève une tour importante de la seconde enceinte, appelée le Fort rouge, où fut établie pendant un certain temps la Monnaie royale. Le matériel des monnayeurs y demeura jusqu'en 1685, époque où il fut transféré à Lille.

La tour est percée de meurtrières et de fenêtres

carrées, au sommet. Elle a conservé sa toiture primitive, conique, en tuiles.

L'intérieur se divise en plusieurs étages voûtés. Les souterrains, à plusieurs étages aussi, et se prolongeant sous les terrains voisins, sont très importants. La tour domine le fossé (cité Kinsoen) parallèle à la Placette aux Oignons.

Dans une construction voisine de la tour, on voit un claveau de cheminée (encastré dans le mur), décoré d'une belle statue de Notre-Dame en pierre sculptée, et un petit canon du 15e siècle.

Le comte du Mortier possède une collection de tableaux gothiques, argenteries et porcelaines de Tournai.

N° 32. Estaminet du Bassin d'Or, ainsi nommé à cause d'un plat ancien en cuivre, qui lui sert d'enseigne. Construction élégante du 17e siècle, en briques et pierres formant des pilastres. Elle est datée, au pignon de derrière, 1691. Les plafonds des salles sont à poutres apparentes avec semelles fort simples.

N° 28. Maison où logea en 1792, Mme Adelaïde d'Orléans.

N° 24. Maison à l'angle de la rue des Orfèvres et de la grand'place, vers la rue de Cologne, sur l'emplacement de laquelle s'élevait autrefois la maison à la bretèque, où les magistrats communaux faisaient publier leurs ordonnances.

N° 19. Maison du 17e siècle, de style renaissance, avec grandes fenêtres cintrées (3 étages).

N° 17. Maison du 17e siècle, pierres et briques, trumeaux à pilastres.

N° 16. Petite maison style empire.

A l'extrémité de la place, au bas de la rue Saint-Martin, s'élève le Beffroi. (Voir Marché aux poteries.)

N° 75. Maison au-dessous de laquelle règnent des caves très importantes, autrefois habitées.

(M. A. Delobe, collection de paléontologie et minéralogie).

N° 71. Maison du 18e siècle avec motifs sculptés, de style Louis XV, au fronton et sous les fenêtres, en partie cachés par les enseignes.

N° 64. (Le Carillon), autrefois LE BAILLAGE de Tournai-Tournaisis. Dans la façade, très dégradée, on retrouve des traces de l'architecture primitive, qui date du 16e siècle.

Cette solide construction, toute en pierres de taille a conservé des fenêtres anciennes dans le mur du côté du Réduit des Sions.

Au pignon de derrière, deux consoles en pierre sculptée représentant des têtes humaines, datent du 15e siècle.

Dans le sous-sol règnent trois étages de caves. Le premier s'étend sous toute la longueur de l'édifice. Il est voûté en berceau, et construit en moellons. Le second se compose d'un étroit couloir donnant accès à trois réduits voûtés en berceau, qui ne reçoivent ni air ni lumière de l'extérieur, et n'ont d'autre ouverture que la porte et une étroite meurtrière ouvrant sur le couloir. C'étaient les prisons de l'ancien baillage. Le troisième étage est en partie comblé, on ne voit plus trace de l'escalier qui y conduisait.

N° 63. (Société des Orphéonistes). Sa façade offrait autrefois la même disposition que le n° 64. Deux étages de caves.

N° 58. Société civile et militaire dite « du cabinet littéraire. »

N° 57 ÉCOLE DE MUSIQUE. Façade renouvelée en

1885, d'une maison érigée en 1612, dans le style de la renaissance par Isaac Hideux. Elle est toute en pierres, avec fenêtres à croisées, et a été primitivement surmontée d'un pignon en pierre avec volutes. Il avait disparu déjà à la fin du siècle dernier, et n'a pas été rétabli lors de la reconstruction de 1885.

N° 56. MUSÉE DE TABLEAUX ET D'ANTIQUITÉS (autrefois HALLE AUX DRAPS, puis grand'garde pour la garnison et école de dessin).

La plus ancienne maison élevée en cet endroit portait le nom de maison à la treille (?). Elle appartenait à la commune de Tournai qui, en 1228, fit accord avec le chapitre de la cathédrale pour y établir une halle aux draps, c'est-à-dire aux toiles, aux laines et autres marchandises. C'était une simple construction en bois. Elle fut renversée par la tempête en 1606 et la ville résolut de la rebâtir dans des proportions plus considérables. Le plan fut dressé par Quentin Rate, architecte qui en fut en même temps l'entrepreneur, et les travaux furent commencés en 1610.

La façade, toute en pierres de taille, est du style de la renaissance classique à deux ordres de colonnes superposées, entre lesquelles ouvrent des fenêtres à croisées de pierre. L'entrée en retraite, forme une sorte de porche clôturé par cinq arcades; celle du centre à arc surbaissé et celles des côtés en ogive, particularité curieuse pour l'époque; au-dessus de l'arcade centrale, une élégante bretèque ou balcon en pierre, fait saillie sur la façade.

Derrière le bâtiment principal s'étend une vaste cour (aujourd'hui couverte), bordée sur les quatre côtés par une galerie ouverte et voûtée, reposant sur des colonnes monocylindriques, et surmontée d'une seconde

galerie fermée. Cette partie de l'édifice ne fut commencée qu'en 1616 et fut érigée par Gérard Spilbault de Gand.

Les marchands occupaient les deux étages de galeries. On avait accès à celui d'en haut par un escalier qui fut établi derrière le bâtiment principal, en même temps qu'on élevait les galeries.

La halle perdit sa destination commerciale à la fin du siècle dernier et fut alors utilisée comme de corps de garde pour la garnison, et comme école de dessin.

On entreprit sa restauration en 1881 et au moment même où on y mettait la main, le bâtiment s'effondra. Lorsqu'il fut rétabli, il reçut une nouvelle destination : les locaux de l'étage ont été affectés aux MUSÉES, inaugurés le 14 septembre 1890, tandis que la cour vitrée offre une vaste salle utilisée pour des fêtes de tous genres et en particulier pour les concerts de la nouvelle *Société de musique*, fondée en 1889 et qui en peu d'années a acquis une grande renommée.

La grande salle de l'étage du bâtiment principal est occupée par le musée des tableaux. On y remarque, parmi les œuvres de peintres tournaisiens, environ vingt œuvres de Gallait et en particulier « Les derniers honneurs rendus aux comtes d'Egmont et de Hornes, » tableau plus connu sous le nom de « Les têtes coupées. » C'est un des tout meilleurs chefs-d'œuvre du maître.

Dans les galeries sont installées les collections numismatiques, d'une importance exceptionnelle, les poteries romaines, bronzes romains et de la renaissance, ivoires, manuscrits, intailles, porcelaines de Tournai, broderies, tapisseries, meubles, souvenirs patriotiques, etc.

Au rez-de-chaussée se trouvent la salle de réception, ornée de portraits, et le cabinet du conservateur, décoré de gravures et renfermant la collection d'Estampes

Les maisons n°s 54 et 50 offrent deux façades du 17e siècle. La première dans le style de la fin de ce siècle appartient au type français, la seconde, au contraire, rappelle le style de la renaissance flamande. Cette dernière est en briques et pierre bleue et blanche. Le pignon de derrière qui porte la date 1659 est peut-être encore plus intéressant dans sa rude simplicité. Il offre quatre étages de baies surmontant les arcades jumelles du rez-de-chaussée. Celles du premier étage sont grandes et larges, celles des étages supérieurs étroites, et terminées en plein cintre. Dans le mur latéral donnant sur le réduit des Dominicains, on voit deux belles fenêtres superposées, encadrées par des pilastres à bossage, en pierre de taille.

Rue des Meaux.

N° 4. Belle maison de style Louis XVI, élégante et bien conservée. Les fenêtres ont gardé leurs petits bois.

N° 10. (Café des brasseurs). Autrefois la grange de l'abbaye Saint-Martin. Elégante façade du style de la renaissance construite en pierres et briques. Elle est datée 1633. Le pignon est garni d'enroulements. Les fenêtres divisées autrefois par des meneaux en pierre ont été modernisées et quelques motifs décoratifs ont été ajoutés à la façade lors d'une restauration déjà ancienne.

Le pignon donnant sur le jardin est beaucoup plus simple. Les fenêtres sont à croisées de pierre et de nombreux cordons de pierre divisent horizontalement la façade.

N° 12. Hôtel de l'impératrice. 18e siècle.

N° 26. Hôtel du 18e siècle à façade monumentale du style Louis XV.

N° 28. Modeste maison en briques, 16e siècle.

Vers l'extrémité de la rue, au n° 22 ou 24, passait autrefois la seconde enceinte de la ville dans laquelle était percée en cet endroit la porte des Meaux, et qui continuait en se dirigeant sur le Fort rouge, au bas de la rue Perdue.

N° 19. Maison du 17e siècle, très simple.

Presque toutes les autres, du même rang, appartiennent au 18e siècle.

N° 3. Maison du 18e siècle à fenêtres couronnées par un arc de forme contournée, dont on voit un meilleur spécimen à la rue de Cologne n° 38.

La rue des Meaux doit son origine à la route romaine allant de Tournai vers Cassel.

Rue de Cologne.

Nos 2 à 12. Groupe de maisons semblables, façades pierres et briques, du 17e siècle, les étroits trumeaux entre les fenêtres, décorés de pilastres à bossages.

Le n° 6 a conservé sa toiture en saillie, supportée par des modillons sculptés.

Nos 18 et 26. Maisons de même époque, plus simples.

Nos 32, 34, 36. Maisons du 18e siècle.

N° 38. Importante construction du 18e siècle à trois étages avec toit à la Mansard. Façade en pierre. Les fenêtres sont surmontées d'arcs en double accolade de forme originale. Un pavillon isolé, formant bâtiment de derrière, de la même époque, renferme un salon avec sa garniture ancienne, boiserie et murs couverts d'une tenture violette. Il est établi sur des substructions qui paraissent notablement plus anciennes.

N° 40. Même façade que le n° 38.

De ce côté de la rue, en retrait de 15 ou 20 mètres sur les façades, se trouvait le mur de la première enceinte (romaine) de Tournai.

Le sol de la rue elle-même était à l'origine la voie romaine de Tournai vers Wervicq, Cassel et Boulogne, qui continuait par la rue Piquet, la rue Saint-Jacques et celle de la Madeleine.

Au bas de la rue, vers les n°s 9 ou 11, passait autrefois le mur de la deuxième enceinte qui rejoignait celui de la première enceinte à la hauteur, ou à peu près, du Vieux marché au poisson. La porte Ferain ouvrait dans l'axe de la rue.

Plusieurs maisons du côté des n^{os} impairs ont conservé jusqu'en ces derniers temps, des jardins plus élevés que le sol de la rue, établis sur l'ancien rempart.

N° 19. Derrière une déplorable façade moderne, on trouve une importante demeure bâtie en 1709. Un vaste escalier à balustres, le limon décoré de rinceaux, porte la date 1710. Les plafonds sont supportés par des poutres dont la semelle sculptée offre un cartouche avec des lettres entrelacées. Plusieurs cheminées ont gardé leurs boiseries à moulures, au centre desquelles est fixé un petit tableau.

Rue de la Tête-d'Argent.

N° 5. Maison du 17e siècle, style de la renaissance flamande, de belle ordonnance, briques et pierres avec cartouches, dont l'un porte la date 1672. Elle est entièrement défigurée.

Vieux marché au poisson.

Cette rue occupe l'emplacement d'un fossé comblé de la première enceinte. Le mur romain suivait à peu près l'alignement des maisons.

Les maisons du bas de la rue, le n° 2, et surtout les n°s 1 et 3, faisant l'angle de la rue de Courtrai, sont de bons spécimens du type dit français du 17e siècle, à

pilastres de pierre entre les fenêtres ; celles-ci ont gardé leurs petits bois. Les n°s 15, 31 et 33 sont de même époque mais d'un type un peu différent.

Au bas du marché, en travers de la rue de Courtrai, se trouvait autrefois la porte des Verriers.

La maison n° 8, de la rue de Courtrai, qui fait face au Marché au poisson possède de vastes souterrains, en partie obstrués, qui remontent dans la direction du marché.

C'est dans le jardin de cette maison qu'on peut mieux voir la tour de la première (?) enceinte dont il est parlé à la rue des Fossés n° 19.

Rue du Cygne.

N°s 13 à 23 et 31 à 37. Maisons du 18e siècle modernisées.

N° 29. Jolie maison de style Louis XVI, la porte est ancienne. Deux salons sont encore garnis de leurs boiseries anciennes sculptées.

N° 30. Hôtel de la petite nef, déjà connu en 1403.

A l'extrémité de la rue, vers le quai, n°s 2 à 11, maisons du 17e siècle, de style français, briques et pierres, à trumeaux étroits. Les trumeaux des n°s 12 et 14 sont en forme de pilastre, où alternent les briques et les pierres. Toit à la Mansard.

N°s 18 à 28. Maisons du 18° siècle sans intérêt.

Impasse de la rue du Cygne.

Au fond se trouve l'ancienne tour de défense dont il est parlé rue des Fossés n° 19. Dans une dépendance de la même maison, on voit encore quelques arcs supportés par des colonnes en pierre du 12e siècle, ayant appartenu à une construction dont l'origine n'est pas connue.

PAROISSE SAINT-JACQUES.

Quai des Salines.

Au centre d'un square se dresse la statue en marbre blanc de Barthélemy du Mortier (1797 à 1879), grand patriote, homme d'Etat, archéologue et botaniste, sculptée par Fraikin et érigée en 1883.

N° 7. (A la tête de flandre) maison du 17e siècle.

N° 13. Porte monumentale, en pierre, de l'époque Louis XVI.

N° 19. Maison de l'époque Louis XV, pierres et briques.

N° 23. Maison de l'époque Louis XVI.

Pour le reste du quai voir : Paroisse de la Madeleine.

Rue du Bourdon Saint-Jacques.

Du côté des nos impairs, quelques maisons du 17e siècle, en briques et pierres.

N° 16, hôtel du 18e siècle.

Rue Saint-Jacques.

N° 17. Maison de l'époque Louis XV à fronton sculpté.

N° 33. (M. H. Mayer, beaux spécimens de porcelaines de Tournai.)

N° 11. Ancien hôtel du baron de Joigny. Porte monumentale de style Louis XV.

N° 2. Maison de l'époque empire enseignée « A la foire de Leipzig. »

N° 8. Ancien hôtel Hoverlant du Carnois, construit en 1788? Salons de style Louis XVI.

N° 18. Ancienne auberge du Lion blanc, façade pierres et briques, de style renaissance flamande du 17e siècle, pignon à escaliers.

N° 22. Maison du 17e siècle (renaissance), en pierres et briques (complètement modernisée), datée par ses ancres 1672.

Rue des Sœurs-Noires.

Nos 2 à 10. Maisons du 18e siècle, le n° 4 du commencement du siècle, le n° 6, époque Louis XV.

Nos 26 et 28. Maisons de style renaissance du 17e siècle (modernisées). Elles ont fait partie de l'ancien couvent des Sœurs noires. (Voir rue Claquedent.)

N° 30. Maison de style empire.

N° 48. Petite maison à pignon, briques et bois, datée 1599.

Nos 31 à 35. Maisons du 17e siècle, briques et pierres, de style renaissance flamande, avec croisées en pierre ; façades encore bien complètes, sauf la toiture qui a été modernisée. A l'intérieur, plafonds à poutres apparentes qui reposent sur des corbeaux en pierre.

Rue Claquedent, (c'est-à-dire misérable, ou bien encore caque dame, femme de mauvaise vie).

N° 7. Imprimerie de MM. Casterman. (Voir rue de la Tête d'Or.)

Elle est établie en partie dans les anciens bâtiments

du couvent des Sœurs noires, dont le corps de logis principal était à front de la rue des Sœurs-Noires, n°s 26 et 28.

Les Sœurs noires dites aussi d'*arcte vie* ou de *haulte vie* étaient dès 1240 établies dans la paroisse Sainte-Catherine. Elles vinrent se fixer en cet endroit (qui était l'ancien refuge de l'abbaye de Cysoing) en 1672. Plus tard, les Frères Barbets (congrégation enseignante), occupèrent les mêmes bâtiments, ainsi qu'une partie des terrains appartenant aujourd'hui aux Jésuites.

De l'ancien couvent il reste trois ailes, l'une à front de la rue des Sœurs-Noires, la seconde, parallèle à la première et perpendiculaire à la rue Claquedent, et la troisième réunissant les deux premières.

Le bâtiment dont on voit le pignon dans la rue Claquedent porte la date de 1671. Les corridors sont voûtés, sur arcs doubleaux surbaissés.

La façade est très simple, les fenêtres sont inscrites sous des arcades en briques; les fenêtres des greniers sont en maçonnerie et à pignon.

Au n° 9 se trouve encastré dans le mur le claveau central d'une cheminée gothique en pierre, aux armes de France (?), supportées par deux anges.

Terrasse Saint-Jacques.

N° 3. (M. Adolphe Piret. Collections géologiques et paléontologiques).

N° 5. Maison du 15e siècle, très défigurée.

N° 6. Hôtel de l'époque Louis XV, modernisé.

ÉGLISE SAINT-JACQUES.

Cette église, complètement isolée, a été l'objet d'une restauration complète, et c'est merveille de constater comment la masse disgracieuse et misérable qu'on

voyait encore il y a une vingtaine d'années, s'est transformée en un édifice à la plus élégante silhouette.

Bâtie en moellons irréguliers et en pierres de taille, l'église a la forme d'une croix latine, précédée d'une tour, entourée elle-même par un portail et des dépendances qui prolongent les nefs.

La tour est romane (12e siècle), ornée de trois rangs d'arcatures, dont le dernier, ainsi que la flèche ont été refaits en 1849.

Le porche a été reconstruit sur un plan nouveau lors de la restauration, l'ancien ayant été trop complètement dénaturé pour qu'il fut possible de lui restituer sa forme primitive.

Les nefs et les transepts appartiennent au style gothique primaire, ces derniers ont les chevets plats, percé d'un triplet surmonté d'un oculus.

Le chœur est du gothique tertiaire. Il a été élevé en 1368 ; les deux tourelles d'escalier qui flanquent le pignon sont modernes dans leur partie supérieure. Le chevet est polygonal ; sous la fenêtre du centre, jolie niche, œuvre de Lotart Moriel (1378).

La partie la plus intéressante des façades latérales est la claire-voie avec galerie de circulation extérieure (comme à Saint-Quentin et Saint-Nicolas) qui longe toute la nef principale.

L'église mesure 50 mètres de longueur, sur 19 de largeur aux nefs et 27 aux transepts.

L'intérieur frappe par son aspect grandiose, mais il manque d'unité. Il a été rétabli à son niveau primitif, qui avait été exhaussé, dans la suite des siècles, de 1 mètre 15 centimètres.

La nef, du 13e siècle, compte quatre travées reposant sur des colonnes monocylindriques, dont les cha-

pitaux sont octogones. Leur corbeille est ornée de crochets, du côté de l'épître, et de feuillages plats du côté de l'évangile. Les bases sont rondes avec deux tores séparés par un creux profond.

Les murs au-dessus des arches sont d'une construction très hardie car on y a entaillé une galerie de circulation intérieure, formant triforium sous les fenêtres et un clair étage à fenêtres très rapprochées les unes des autres.

Les arcatures de la galerie, à ogives obtuses, reposent alternativement sur des colonnettes isolées et sur des colonnettes accouplées et reliées par un étroit trumeau. Leurs chapiteaux sont encore romans.

Au fond de l'église, adossées à la tour, dont on voit la triple arcade du premier étage, se trouvent les orgues, contenues dans un buffet très élégant, datant du 17e siècle.

Elles ont été établies en cet endroit en 1666.

Les basses nefs sont éclairées par des fenêtres ogivales fort simples, qui ont été refaites. Elles sont couvertes de voûtes en quart de cercle lambrissées; les arcs plein cintre qui rattachent les colonnes de la nef aux murs des basses nefs et font office de contreforts, sont de construction moderne; ils ont été ajoutés lors de la restauration.

A travers l'église, à la croisée, le grand arc supporte une galerie à deux rangs d'arcades superposées. Cette galerie court le long des quatre côtés de la croisée, elle est d'un effet décoratif très remarquable.

L'arc triomphal du chœur, taillé dans l'ancien mur de clôture de la croisée, a entamé cette galerie ; au-dessus on voit la triple fenêtre de l'ancien pignon, devenue aveugle par la construction de la toiture du nouveau chœur, plus élevée que l'ancienne.

Une voûte lambrissée, en berceau, moderne, couvre tout le vaisseau jusqu'à l'extrémité de la croisée.

Les transepts sont également couverts d'une semblable voûte. Ils sont dépourvus de toute décoration architecturale. Leurs fenêtres sont garnies de vitraux modernes, deux autels gothiques modernes, dédiés à saint Joseph et à saint Jacques, œuvres de MM. Bressers et Blanchard, de Gand, ont été placés contre les gros piliers de la croisée du côté du chœur.

On remarque dans le transept, du côté de l'évangile, une arcade plein cintre, décorée de peintures murales, dont l'usage ne s'explique pas bien.

On y voit encore un monument funéraire de la famille de Cambry, en marbre et albâtre, du 16e siècle, avec un bas-relief représentant la résurrection.

Le chœur, bâti en 1365, est très élégant. Les fenêtres élevées, séparées par de très minces contreforts, sont une merveille de construction. La voûte, en pierres, est moins ancienne.

De belles arcatures gothiques, sculptées par Jacques de Brabant en 1372, garnissent le bas des murs. On y a retrouvé des vestiges de peinture murale sans valeur artistique.

Les vitraux sont tous modernes.

L'autel, moderne, est l'œuvre de MM. Helbig et Blanchard. Le tabernacle est de M. Bourdon.

L'aigle lutrin, en bronze, couvert d'un enduit verdâtre, date de 1411.

On peut voir encore dans le chœur, près du premier pilier, côté de l'épître, un reste du pavement primitif en petit carreaux de terre cuite vernissée.

Ce pilier et celui d'en face, qui tous deux supportent l'arc de la croisée, sont de construction grossière et

massive. C'est un reste du chœur primitif; une partie de ces piliers formait contrefort, et était alors située hors de l'église. Ils obstruent l'entrée des chapelles latérales dont il va être question. C'est la partie défectueuse de la construction.

Dans le pilier du côté de l'évangile existe encore l'escalier qui conduisait au jubé.

Le plus ancien jubé connu datait de 1424.

On en fit un nouveau en 1620, qui lui-même fut démoli en 1704.

En même temps que le chœur, on construisit au 14e siècle les deux chapelles qui sont à ses côtés.

Celle du côté de l'épître ou du Saint-Sacrement, était autrefois consacrée à saint Nicolas.

Elle a été fondée en 1404 par Colard (Nicolas) d'Avesnes. Le compte détaillé de sa construction a été communiqué à la Société historique et littéraire de Tournai, par M. A. de la Grange. (*Bulletins*, tome 23, page 174).

On remarque dans cette chapelle, le monument funéraire de Jacques d'Avesnes, Catherine de Crespelaines et Colard d'Avesnes († 1404.) Il est en pierre sculptée et polychromée. Au centre figure Notre-Dame entre les défunts présentés par leurs patrons, tous sous des dais ogivaux richement décorés.

Près de ce monument s'en trouve un autre du 16e siècle, fort détérioré.

Les peintures des voûtes, qui représentent des anges musiciens, ont été faites par Pierart de le Vingne et Henry le Pointre, peu après 1404. Elles ont été restaurés par M. J. Helbig.

L'autel de style gothique et les vitraux sont modernes.

La chapelle du côté de l'évangile, qu'obstrue en partie

un buffet d'orgues moderne, est dédiée à Notre-Dame de la Gésine. Son mobilier est moderne.

Contre le gros pilier on voit un curieux bas-relief funéraire en pierre sculptée et polychromée. Notre-Dame et l'Enfant Jésus, les défunts et leurs patrons forment un groupe très réaliste qui semble poser devant l'objectif d'un photographe.

Derrière cette chapelle est l'ancienne sacristie à voûtes sur nervures. On y voit un devant d'armoire, gothique, en chêne, tout à fait insignifiant.

La seconde sacristie, derrière l'autel du Saint-Sacrement, date du 16e siècle.

On y conserve le modeste trésor de l'église.

Croix reliquaire, en argent, garnie de pierres précieuses et de filigranes, de style gothique tertiaire.

Neuf calices, dont un date de 1536.

Burettes et leur plateau en argent, 1614.

Chrismatoire en argent, en forme de châsse, supporté par quatre sphinx. 17e siècle.

Deux encensoirs en argent. (1630?)

Bras reliquaire en argent garni de pierres précieuses avec relique de sainte Apolline). 1666. — On y voit un beau poinçon d'orfèvre tournaisien.

Deux autres bras reliquaires, également en argent, (dont l'un est encore de sainte Apolline, 1637), sur socle carré en argent, orné de têtes d'anges.

Reliquaire en forme de ciboire, boîte cylindrique en ivoire, sur pied en cuivre doré. 16e siècle.

Ostensoir à pied en argent de style Louis XIV.

Porte paix (reliquaire) en argent, même époque.

Orfrois de chape, à rinceaux d'or et d'argent, 16e siècle.

Trois aubes et un rochet garnis de dentelles.

Ornement blanc avec bandes brodées.

Garniture brodée du dais de procession, exécutée en 1764 par Bauveau, brodeur.

La partie antérieure de l'église se compose de la tour, du porche, des entrées latérales et de deux dépendances, dont l'une sert de baptistère et l'autre de magasin.

La chapelle des fonts est fermée par une clôture en bois du 17e siècle. La cuve baptismale est en pierre, ronde sur socle cylindrique et décorée de feuillages. Elle date du 15e siècle.

Aux murs intérieurs du porche, on a accroché les monuments funéraires enlevés de l'église. Il n'y a à remarquer que ceux du Président au parlement de Polinchove, et celui d'Antoine-Louis Seguier, premier avocat général au parlement de Paris, membre de l'Académie française, mort en exil.

On passe sous la tour pour entrer dans l'église, et on remarque deux grands arcs plein cintre sur les faces principales et deux plus petits sur les faces latérales.

Ces derniers sont surmontés de fenêtres romanes, évasées à l'intérieur.

Dans un des angles, une tourelle en pierres renferme l'escalier à vis qui conduit aux étages.

Lors de la restauration de l'église on a mis au jour un grand nombre de dalles en pierre gravées, très remarquables, à en juger par les dessins qu'en donne M. Cloquet dans sa monographie de Saint-Jacques. Deux seulement ont été conservées à l'église et ont été placées dans le pavement de la nef, sous la dernière arcade, (à droite et à gauche) vers le transept, il est regrettable que les autres ne se voient plus à l'église.

Deux petites lames en cuivre, du 16e siècle, ainsi que les autres dalles en pierre ont disparu.

Lors de l'établissement d'un calorifère, un certain nombre de sépultures très anciennes ont été ouvertes. Les poteries qu'on y a trouvées, et qui appartiennent au haut moyen âge indiquent que sur l'emplacement de l'église actuelle se trouvait déjà une église beaucoup plus ancienne.

Rue des Carmes. (Ancienne rue Royale.)

Nos 1 à 7. Groupe de maisons du 17e siècle du style français (2e moitié) en pierres et briques.

Nos 4 et 6. Maisons du commencement du 17e siècle dans le style de la renaissance (complètement défigurées).

No 8. Ecole normale de l'État, ancien MONT DE PIÉTÉ, érigé en 1618 sur les plans de Wenceslas Coeberger, auquel sont dus la plupart des monts de piété du pays.

Le vaste bâtiment est à trois étages, construit en pierres et briques dans le style de la renaissance, très simple, et surmonté d'une solide corniche en pierre. Il porte au pignon la date 1622.

Une tourelle en briques, couronnée par un fort élégant campanile en ardoises et en plomb renferme l'escalier qui conduit aux divers étages.

L'intérieur est divisé en un certain nombre de salles dans le sens de la largeur ; elles sont voûtées ; les retombées des voûtes reposent sur les murs de séparation et sur des colonnes très simples, en pierre (2 ou 3 de front au centre de chaque salle).

Les étages supérieurs offrent la même disposition, mais les arcs et les colonnes en pierre sont remplacés par des poutres et des supports en bois agencés avec un art qui témoigne d'une grande habileté de construction.

La porte d'entrée, en pierre, d'aspect monumental appartient au style français du 18e siècle.

En face de l'école normale se trouvent ses dépendances, installées dans l'ANCIEN COUVENT DES CARMES, qui fut utilisé comme prison, à partir de la suppression de la communauté et jusque vers 1872.

Les Carmes, établis à Tournai dès 1621 se fixèrent dans la rue qui a pris leur nom quelques années plus tard et y élevèrent un monastère d'une certaine importance.

A front de rue, il n'y a à remarquer qu'un mur élevé divisé en trois panneaux par des contreforts. Dans celui du centre ouvrait autrefois la porte de l'église, (actuellement murée).

Des constructions monastiques il reste un vaste bâtiment aux salles voûtées sur des arcs doubleaux très surbaissés. Un corridor étroit, également voûté, longe tout ce bâtiment.

A l'étage, règnent d'étroites fenêtres qui ont éclairé autrefois les cellules des religieux.

La façade est très simple, en briques, avec quelques pierres de taille.

Sous tout le bâtiment règnent de vastes caves voûtées et soutenues par des piliers ou colonnes octogones en pierres.

A l'extrémité de ces souterrains, du côté de l'église, et sous une dépendance de celle-ci on voit encore la *cave aux morts* du couvent, où reposent les anciens moines. Chacun d'eux occupe un étroit caveau pris dans l'épaisseur du mur comme aux catacombes de Rome, mais dans le sens de la longueur.

Tout autour du souterrain règnent trois étages de sépultures superposées. Elles étaient fermées par un petit

mur en briques platré à l'extérieur, et sur lequel on traçait au pinceau le nom, l'âge et les années de profession du défunt. Toutes ces inscriptions ont malheureusement été mutilées lors de la violation des tombes.

La partie la plus intéressante du couvent est l'église dont les dimensions sont encore assez bien indiquées.

Elle devait mesurer environ 45 mètres de longueur sur 24 de largeur au transept. Le plan est celui d'un long rectangle, terminé du côté du chœur par un demi cercle. Deux chapelles latérales, affectant la même forme étaient accolées aux deux côtés de la nef, vers le chœur, dans le même axe que la nef et formaient une sorte de transept. Une de ces chapelles existe encore et a servi d'oratoire à l'époque où le couvent devint prison. Le pourtour de l'église est encore parfaitement indiqué par les bases en pierre des pilastres de style classique qui garnissaient les murs du temple.

N° 17. Maison à pignon de style renaissance, autrefois garni d'escaliers, belle façade en pierres et briques, ornée de nombreux cordons en pierre.

N° 27. Maison du 17e siècle, le dessus de la porte orné d'une petite niche. Pignon à escaliers.

N° 37. Petite maison à pignon, briques et bois du 17e siècle.

N° 45. Maison du 17e siècle, dont l'étage diffère sensiblement du rez-de-chaussée comme système de décoration. (Autre maison du même type, rue Blandinoise, n° 56.)

N° 47. Porte et fenêtre d'une maison du 16e siècle, l'encadrement de la porte en pierre, à moulures gothiques prismatiques.

N°s 49 et 51. Même type que le n° 45, très défiguré.

N° 10. *Couvent des Ursulines*, communauté fixée à Tournai depuis 1667, et qui a eu le privilège peut-être unique en cette ville, de traverser l'époque de la Révolution sans se voir dissoute. Elle occupe l'ancien hôtel des comtes d'Hoogstraeten, considérablement agrandi. Ce bâtiment date de 1640 et appartient au style de la renaissance flamande, pierres et briques, mais il a été complètement modernisé. On y remarque une belle galerie voûtée, au rez-de-chaussée, rappelant celles de la Halle aux Draps, moins les colonnes. Toutes les salles sont voûtées ; on y voit encore plusieurs cheminées anciennes formées de deux consoles en pierre à enroulements, avec hotte carrée, saillante, supportée par des traverses de bois reposant sur les consoles, sans linteau de pierre.

La chapelle est moderne. On y garde une statuette de saint Michel en ivoire dans une élégante petite chapelle en bois sculpté du 17e siècle et quatre chandeliers en argent style renaissance flamande, datant de 1703 aux armes des Cordouan.

N° 16. Partie de bâtiment du 17e siècle de même style que le précédent.

Rue Blandinoise.

N° 9. Ferme dont la cour est très pittoresque par ses dépendances et un puits couronné d'une toiture à flèche octogone en ardoises. Il paraît qu'elle faisait autrefois partie du couvent des Carmes, dont elle était peut-être la brasserie.

Nos 40 à 48. Quatre maisons à pignon, briques et bois, datées 1654.

N° 56. Maison du commencement du 17e siècle, en briques et pierres de style de la renaissance flamande. L'étage est bien décoré, les fenêtres grandes et mou-

lurées, tandis que le rez-de-chaussée tout à fait simple, a des fenêtres relativement petites et sans ornement.

On voit une construction de même type, rue des Carmes, n° 45.

Rue des Bouchers Saint-Jacques.

N° 20. Maison datée 1699, pierres et briques de style français et qui a gardé sous les fenêtres de l'étage des cartouches en pierre sculptée. L'un d'eux représente un berger et son troupeau, l'autre un boucher apprêtant un bœuf.

N° 2. Ancien hôtel d'Alcantara, de style Louis XVI (faisant actuellement partie des bâtiments de la Banque centrale tournaisienne). Une chambre à coucher est décorée de lambris et de panneaux sculptés d'un style très riche, elle a conservé les colonnes qui formaient l'alcove du lit. Les boiseries de plusieurs appartements, tous de même style, sont fort belles.

Placette aux oignons.

N° 7. Petite boucherie existant en cet endroit depuis le 14e siècle, mais réédifiée au 17e siècle.

Sur les quatre côtés d'une cour carrée sont établis les pittoresques étals des bouchers, en bois, sous charpentes.

N° 11. Maison du 18e siècle en pierres et briques, dont la partie de gauche avec la porte est seule ancienne; elle a été remaniée. Les appuis des fenêtres de l'étage ont été abaissés et les boiseries ont été modernisées.

N° 28. *Fossé Kinsoen.* Un escalier de 10 à 50 marches donne accès à un ancien fossé de la seconde enceinte de la ville qui fut affecté au tir des archers (gilde Saint-Sébastien) après la construction de la troisième enceinte, au 13e siècle.

On y a bâti au commencement du siècle une rangée de maisons ouvrières.

Le fossé était dominé par la tour dite le fort rouge, qu'on aperçoit au-dessus de la maison n° 30 et dont il est parlé à la description de l'hôtel du comte du Mortier, à la Grand'place.

Rue Perdue.

N° 3. Waux-Hall (l'ancien jeu de paume, plus tard local de diverses sociétés). La façade actuelle est du style Louis XVI.

N° 5. Maison de l'époque de l'empire.

N° 4. Porte de l'hôtel du comte du Mortier, qui donne accès au Fort rouge.

N° 14. Maison du 17e siècle modernisée. La grand'-porte fermait autrefois un passage conduisant à l'église Saint-Quentin.

La façade vers le jardin est intéressante par un escalier extérieur, avec large balcon reposant sur des consoles en bois, très pittoresque ; un petit pavillon sans étage porte dans sa façade cinq cartouches avec armoiries, monogrammes IHS et MA, et la date 1691.

Il renferme des cheminées en marbre, du même temps, composées de colonnes torses engagées, qui supportent des consoles sans moulures et un linteau plat, très simple, et avec fort peu de relief.

Dans le sol de la rue Perdue, et spécialement sous le théâtre et sous les maisons qui lui font face, on a découvert en 1853 un important *cimetière gallo-romain et franc*, dans lequel les tombes à incinération et celles à simple inhumation se rencontrent en nombre à peu près égal. Un dessin très exact de ces tombes et la plupart des objets qui y ont été recueillis se trouvent au musée d'antiquités.

N° 10. (Café de l'Univers). Caves curieuses superposées, situées à des hauteurs différentes. L'une d'elles s'étend sur une longueur de huit mètres environ sous le Marché à la paille. La voûte en berceau est supporté par de puissants arcs en pierres, très surbaissés.

Dans une autre de ces caves, existe un vaste puits comblé.

PAROISSE SAINTE-MARIE-MADELEINE.

Rue des Augustins.

On y trouve le COLLÈGE DES JÉSUITES, qui après avoir eu des maisons florissantes à Tournai de 1554 à 1773, vinrent de nouveau s'y fixer en 1839. Cependant les grands bâtiments qu'on voit aujourd'hui ne furent commencés qu'en 1844. Ils occupent la place d'un ancien collège ecclésiastique, les Barbets, et plus anciennement du couvent des Carmélites, qui se fixèrent à Tournai en 1614 et furent dispersées à l'époque de la révolution française.

Dans le sol de l'église des Jésuites furent trouvées en 1849 des poteries romaines.

Plus bas, l'HOSPICE DE MONTIFAUT, construit en 1653. Le bâtiment à front de rue, en briques et pierres, ne marque pas de cachet, mais une autre construction, entre cour et jardin, qui paraît remonter aux premières années du 17e siècle, de style renaissance flamande, a beaucoup plus de caractère et ferait un monument très remarquable, si elle était restaurée. Les meneaux en pierre des fenêtres ont été malheureusement supprimés.

Trois maisons, nos 19 à 23, de même style et de même époque, sont dans le même cas.

No 24. (M. E. Desmazières. Collections de cartes,

vues et plans concernant Tournai et les communes de son arrondissement judiciaire. Impressions et manuscrits tournaisiens.)

Plus bas, en pénétrant par la grand'porte (n° 27) on trouve dans l'ancien clos des Augustins, un haut pignon en pierres percé d'une ouverture ogivale (aujourd'hui bouchée); sur la face latérale du même bâtiment on voit six arcs ogivaux, qui paraissent dater du 16e siècle, et ont sans doute appartenu au cloître des Augustins.

Une haute tourelle en briques, malheureusement privée de sa toiture, flanque l'un des côtés du pignon.

Rue Frinoise.

Tout en bas de la rue des Augustins, faisant le coin de cette rue avec la rue Frinoise (c'est-à-dire Froyennoise, route de Froyennes) se trouvait le COUVENT DES AUGUSTINS, fondé en 1293 et démoli entre 1803 et 1813.

Il n'en reste plus d'autres vestiges que les bâtiments dont il est parlé ci-dessus, visibles dans la rue des Augustins et un mur en moellons, renforcé par des contreforts, avec deux portes gothiques, donnant dans la rue Frinoise; ce mur est un reste de la façade latérale de l'église, dont le chevet faisait l'angle de la rue des Augustins. La façade occidentale donnait sur une cour intérieure à laquelle on avait accès par les deux portes encore existantes. Cette façade, à en juger par certains débris qui ont été recueillis, devait être de style gothique tertiaire; au centre ouvrait une porte divisée en deux par une colonnette en pierre. Deux tourelles rondes, en pierres bien appareillées, flanquaient les angles de la façade.

A l'extrémité de cette rue, au fond de l'impasse, se trouvent les jardins de L'ABBAYE DES PRÉS, important monastère entièrement détruit aujourd'hui.

Il avait été établi en cet endroit vers 1566 par les religieuses de l'ordre de Saint-Augustin (cisterciennes), lorsque leur première abbaye dite des Prés porcins ou prés à nonains, sise entre l'Escaut et la drève de maire actuelle, hors des fortifications de la ville, fut détruite par les guerres. Ces religieuses étaient fixées à Tournai depuis 1230.

On conservait dans leur église des tapisseries que leur avait données M. de Boufflers, dont l'une existe peut-être encore, et serait conservée au musée de Lille.

Au fond du jardin on voit une petite chapelle datée 1679 et construite dans le style en usage à cette époque. Un oculus ovale décore la façade. La chapelle est couverte par une voûte en bardeaux.

En face et de l'autre côté de la rue Frinoise, derrière un mur monumental moderne, s'élève l'ancienne caserne d'artillerie, construite en 1681, aujourd'hui affectée au logement des agents de police.

Une petite rue, partant de cette caserne et aboutissant à la rue de la Madeleine (ruelle Tranchant) est bordée par quatre maisons, autrefois dépendant de la caserne; la silhouette de leur façade postérieure, sur le Boulevard, sans le moindre mérite artistique d'ailleurs, est originale. Au centre de la façade, on voit sculptées sur pierre, les armes de France, entourées des colliers de saint Michel et du Saint-Esprit (17e siècle).

Boulevard Léopold.

On y trouve le jardin d'arboriculture, et du milieu de la promenade on jouit d'une belle vue sur le mont de la Trinité.

N° 55. (M. Charles Vasseur; riche collection d'antiquités, moyen âge et renaissance, spécialement des bois sculptés).

Rue de la Madeleine.

Cette rue, dont la forme onduleuse est très « esthétique » et qui était autrefois l'une des plus belles et des plus fréquentées de la ville, a vu maints cortèges et fêtes publiques. C'est par là en effet que la plupart des souverains ont fait leur entrée à Tournai, et en particulier Louis XV après la bataille de Fontenoy.

A l'extrémité de la rue commence la drève de Maire, superbe allée plantée d'arbres, créée à la fin du siècle dernier et qui longe la grand'route de Tournai à Courtrai.

N°s 81 et 79. Maisons du 17e siècle (fort dégradées) briques et pierres avec cartouches sculptés. L'un d'eux représente deux béliers luttant.

Entre les n°s 59 et 57 s'ouvre une porte qui donnait autrefois accès au Béguinage. Fondé en 1241, exproprié au commencement de ce siècle, il n'en reste, au milieu des constructions modernes d'une cité ouvrière, que deux rangées de maisons anciennes (17e siècle) fort délabrées, occupées aujourd'hui par les pensionnaires des hospices.

En face de l'entrée du béguinage, demeurait à la fin du siècle dernier Lefebvre-Caters, orfèvre et fondeur réputé dont les argenteries, les bronzes et les marbres garnis de bronze bien connus des collectionneurs, ont joui d'une très grande vogue.

N° 17. Maison du 18e siècle avec trois cartouches sculptés dont un représente la Madeleine.

Eglise de la Madeleine (*voir plus bas*).

La maison n° 27 (17e siècle) a une porte avec chambranle sculpté. A l'intérieur on voit encore une porte gothique surmontée d'un arc en accolade. (La niche est moderne).

N° 21. Maison à pignon en escalier.

N° 19. Maison du 15e siècle entièrement modernisée, d'où provient la cheminée en pierre gothique de la collection de M. E. Soil.

N° 20. (M. G. Carbonnelle. Collection ornithologique.)

Rue du Floc à Brebis.

A l'angle de la rue de la Madeleine (n° 2) et du Floc (marché) à Brebis, une maison du 17e siècle (très défigurée) avec pignon à escaliers, d'une élégante silhouette, style de la renaissance, en briques et pierre.

Sur le même rang, quelques vieilles maisons sans intérêt sauf le n° 13, de style renaissance (modernisé).

Quai des Salines.

La partie la plus proche des Boulevards appartient à la paroisse de la Madeleine, l'autre, vers la rue du Cygne, à la paroisse Saint-Jacques.

A l'extrémité se dresse le PONT DES TROUS, qui, faisant partie de la 3e enceinte de la ville, défendait l'entrée de l'Escaut. Son nom, pont des Trous, signifie pont des écluses, à raison des écluses qui autrefois se trouvaient à une centaine de mètres en aval du fleuve.

Ce pont fut témoin du siège de 1340 où Flamands et Anglais coalisés firent des prodiges de valeur pour pénétrer dans la ville par cette porte d'eau. Mais ils furent repoussés avec perte, et c'est à cette occasion que les dames de Tournai offrirent à Notre-Dame un cierge immense enroulé sur un treuil (la songnie), qui

mesurait en longueur, le parcours de la procession.

Le pont se compose de deux tours reliées par une galerie de défense que supportent trois arcs ogivaux, établis dans le lit du fleuve.

Ces deux tours sont d'anciennes portes de ville; celle de la rive droite était la porte de la thieulerie (c'est-à-dire fabrique de tuiles), celle de la rive gauche était la porte du bourdiel (du bord de l'eau). Les arcs de ces portes qui traversaient les tours de part en part, sont encore visibles du côté de l'extérieur; celui de la porte du bourdiel est en outre visible du côté de la ville. Leurs sommets dépassent de peu de chose le niveau actuel du quai, tant le sol a été exhaussé.

A l'intérieur de la tour de la rive gauche, on voit une belle salle voûtée à nervures, (elle sert de morgue); dans la tour de la rive droite existe encore une cheminée fort simple en pierre, de l'époque gothique.

Les deux tours datent du 13e siècle; elles ne sont ni semblables, ni exactement parallèles entr'elles, et elles ont été construites à des époques différentes. La galerie qui les relie a été établie entre 1281 et 1302.

La restauration du pont des trous est décidée; elle a été confiée à M. Arthur Verhaegen, archéologue à Gand, qui se propose de lui restituer les toitures qu'il avait dans le principe.

Près du pont s'élevaient les bâtiments de l'ancienne MANUFACTURE DE PORCELAINE (au n° 31), dont il ne reste plus que l'habitation du directeur, érigée en 1763.

François Peterinck, né à Lille en 1719, fonda à Tournai en 1751, la première fabrique de porcelaine qui fut établie en Belgique. Elle était située sur le quai des Salines, dans des bâtiments trouvés bientôt trop petits, et qui furent remplacées par d'importantes

constructions (à leur tour démolies en grande partie vers 1889).

La manufacture produisit en abondance des porcelaines (pâte tendre) et des faïences ainsi que des groupes en biscuit, dont la réputation fut européenne.

A la mort de Peterinck, elle passa aux mains de son gendre, de Bettignies, puis à celles de Boch, frères, qui cessèrent de fabriquer vers 1889. L'usine fut vendue en 1890.

N° 24. Maison de l'époque Louis XV, pierres et briques.

N° 27. Maison à plusieurs demeures, du 17e siècle, de style français.

EGLISE SAINTE-MARIE-MADELEINE.

Fondée en 1241 par l'évêque Walter de Marvis, en même temps que fut créée la paroisse, cette église, complètement isolée, est de pur style gothique, mais elle n'a pas été construite en une fois ; le plan général de l'œuvre, le chœur, les transepts, les nefs sont du 13e siècle, la façade est du 14e, la partie supérieure de la grande nef, du 15e siècle.

C'est un monument remarquable par la pureté de ses lignes, d'une simplicité exquise, d'un caractère sobre et imposant. Certains détails de la construction ainsi que les chevets plats du chœur et des transepts ont amené des auteurs à se demander si elle n'a pas été élevée sous l'inspiration des églises de l'Angleterre, mais cette idée ne paraît pas devoir être suivie.

L'extérieur est d'une simplicité excessive et, il faut l'ajouter, dans un état de délabrement déplorable. Deux tours, dont une seule a été achevée, décorent la façade, percée d'une grande fenêtre (à meneaux modernes) surmontée d'une rose sans meneaux ; la

porte est ornée de plusieurs moulures reposant sur d'élégants chapiteaux à feuillage.

L'église mesure, dans la nef, 36 mètres 50 centimètres de longueur sur 21 mètres et demi de largeur.

Le chœur est long de 13 mètres et demi et large de 9 mètres 50 centimètres.

Toutes les formes sont carrées, le plan figure deux rectangles juxtaposés, les chevets du chœur et des transepts sont plats.

La nef compte quatre travées, plus celle qui est sous les tours. Elle est séparée des basses nefs par des arcs gothiques reposant sur des colonnes isolées avec chapiteaux à crochets. Les basses nefs sont éclairées par des fenêtres gothiques.

Toutes trois sont couvertes par des voûtes en bardeaux de restauration récente.

Au clair étage qui paraît avoir été remanié au 15e siècle, on voit des fenêtres en anse de panier, dans lesquelles une restauration moderne a inscrit deux petits arcs gothiques.

Les transepts qui ne dépassent pas la largeur des nefs, ont les chevets plats, avec fenêtre à triple lancette, surmontée d'un oculus. Le côté qui fait face aux basses nefs est percé d'une fenêtre géminée au pied de laquelle est établi l'autel.

Les transepts sont voûtés en bardeaux ; la lanterne, à l'intersection de la nef est encore couverte d'un plafond plat, en bois peint, tel qu'il existait sur toute l'église avant sa restauration. Les piliers du transept sont formés de quatre colonnes engagées.

Le chœur, sans bas côtés, a le chevet plat, dans lequel ouvre une fenêtre à trois lancettes inscrite sous un arc plein cintre ; de chaque côté se trouvent deux fenêtres géminées, sous un même arc ; les vitraux

sont modernes. Certains détails d'architecture témoignent de *repentirs* dans la construction et font supposer que l'architecte a songé un moment à couvrir le chœur d'une voûte en pierres.

Dans le mur, du côté de l'épître, on voit une élégante piscine, à arc trilobé.

Le chœur est actuellement couvert par un berceau lambrissé de forme assez particulière. Il est neuf et a remplacé le plafond plat qui existait encore il y a dix ou quinze ans.

Le jubé qui se trouvait autrefois à l'entrée du chœur a été transporté en 1657 dans le bas de l'église, où il sert de tribune des orgues. Il date du 16e siècle et est en bois sculpté et polychromé. Le sculpteur y a retracé des scènes de la vie de sainte Marie-Madeleine. Des statuettes de saint Jean-Baptiste, sainte Marthe et saint Lazare sont placées entre les panneaux sculptés. Le côté du jubé qui regarde le calvaire, est orné de peintures représentant six saints sous des arcades et des écussons.

La chaire de vérité, en bois, date de 1581.

Sur les colonnes de la nef, à la naissance des arcs, on voit dix statues, plus grandes que nature, dont les huit premières datent du 17e siècle. Les deux dernières, aux piliers de la croisée, représentent l'Annonciation et datent du 15e siècle. Au-dessous de ces deux dernières existe un support de cierge en fer forgé, gothique.

Les murs du chœur étaient autrefois couverts d'un lambris en chêne, de l'époque Louis XVI (1779-1782) et les basses nefs en possédaient un qui fut exécuté en 1652 par Hugues Cordier, escrinier.

Ils ont été enlevés lors de la restauration, mais on en a conservé des fragments, disséminés dans l'église.

Sous la tour (côté de l'épître) on voit un calvaire qui n'est autre que l'ancienne boiserie du maître autel, œuvre de Lecreux, sculpteur tournaisien du 18e siècle ; au centre se trouve un bon tableau d'Houzé, peintre tournaisien, représentant le Christ en croix.

Contre le mur de la façade, tableau de Manisfeld (peintre tournaisien) représentant l'Apparition de Notre-Seigneur à la Madeleine.

Sous l'autre tour sont les fonts baptismaux. On a accroché aux murs quelques restes de l'ancien lambris de l'église, entre autres un grand médaillon en bois sculpté, de Lecreux, représentant la Madeleine.

L'église renferme quelques intéressants monuments funéraires.

Dans la basse nef (côté de l'épître) en face du calvaire, grande dalle gothique, gravée, représentant deux prêtres revêtus des ornements sacerdotaux, décédés en 1394 et 1402.

Un peu plus loin une autre dalle en relief avec les effigies de Jean Despienne, seigneur de la Barre, et de Marguerite Liébart, sa femme. Elle date du milieu du 16e siècle.

Dans la basse nef (côté de l'évangile) tout contre la chapelle des fonts, une pierre ornée d'un médaillon rond, d'un mètre de diamètre, au centre duquel se trouve une armoirie avec casque et supports, rappelle par son faire le style de la renaissance italienne du 15e siècle.

Un peu plus loin, dalle gothique gravée, du 14e siècle, représentant un prêtre. (Elle a été cassée en deux morceaux.)

Tout auprès, dans le mur, petit monument funéraire de Me Jacques Jambon, médecin (1621), en pierre sculptée. Au centre la scène de la Mise au

tombeau, et aux extrémités, les défunts agenouillés.

Au chevet du transept, beau monument funéraire des de Clermais, érigé en 1400 et restauré en 1601 après qu'il eut été mutilé par les iconoclastes. C'est une grande pierre rectangulaire sculptée en demi relief, polychromée et dorée. L'artiste a figuré au centre la scène du Jugement dernier, auquel prennent part Notre-Seigneur, Notre-Dame et saint Joseph. Au premier plan les quatre défunts, agenouillés, accompagnés de leurs patrons. Dans le haut quatre anges sonnent de la trompette. La bordure est occupée dans le haut et dans le bas par des inscriptions, et sur les côtés par les armoiries des défunts.

Le pavement actuel de l'église date de 1632. Il a été exhaussé à cette époque, de 80 centimètres au-dessus du pavement ancien qui se composait de petits carreaux vernissés.

L'église de la Madeleine ne possède point de trésor proprement dit; on peut y voir cependant, deux chandeliers en laiton, datant de 1571. Un porte-paix en argent et nacre gothique. Un calice en vermeil du 18e siècle. Un reliquaire en argent, en forme de monstrance, 17e siècle (relique de saint Mathurin). Un plat d'argent de 1626, avec le monogramme IHS, et les deux burettes. Double couronne de lumière en fer forgé. Croix de procession, de style Louis XVI.

Trois guipures et trois garnitures d'aubes en point d'Alençon. Voile de crédence. Chasuble à orfrois représentant des scènes de la vie de Notre-Dame, du 17e siècle.

Tableau de Sauvage, représentant l'Assomption de Notre-Dame.

Bulle de 1342, de la Confrérie de Notre-Dame.

L'église possède trois cloches de 1341 et 1522.

A l'extrémité de la rue de la Madeleine se trouve la *Drève de Maire,* dont il a été parlé plus haut et le faubourg du même nom. On comprenait autrefois sous cette dénomination une partie du village de Froyennes. Ce nom est, paraît-il, une corruption du mot marais, et lui fut donné à cause de la nature du sol.

C'est au hameau de Maire que se trouvait primitivement la résidence du bailli de Tournai, et le gibet où il faisait exécuter ses sentences. Il se retira à Tournai au 15e siècle.

Le long de l'Escaut s'élevait autrefois l'*abbaye des Prés Porcins* qui fut transférée en ville au 16e siècle.

Dans le voisinage du monastère se trouvait la *Sainte Fontaine* qui a donné son nom à une des anciennes portes de la ville. On a dit plus tard, par corruption, les *Sept Fontaines.*

PAROISSE SAINTE-MARGUERITE.

Vieux Marché aux Vaches.

N°s 1, 2 et 3. Maisons du commencement du 18e siècle, briques et pierres, d'une ordonnance noble et sévère.

N° 17. Maison de boulanger, 17e siècle, à cartouches sculptés, sous les fenêtres de l'étage, représentant des scènes de ce métier.

N°s 24 et 25. Maisons datées 1681, de style français, en pierres et briques avec cartouches sculptés, d'un bon style et bien conservés, sous les fenêtres des deux étages. A l'extrémité de la place se trouvait la porte de Lille, autrefois porte Coquerelle.

Eglise Sainte-Marguerite.

Elle appartient à deux époques bien distinctes. La tour gothique, qui date du 15e siècle, avec flèche refaite au 18e siècle, et le vaisseau, construction sans caractère, érigée en 1760 par les moines de Saint-Médard, dans le style classique et offrant tant à l'extérieur qu'à l'intérieur ce style propre aux abbayes qui ont renouvelé leurs églises au 18e siècle; c'est grand et noble, mais en même temps froid et vide.

Le mobilier ancien est nul. Il n'y a à signaler qu'un

triptyque du 16e siècle, dont il reste seulement les volets. Dans le chœur on a placé un lutrin-aigle en cuivre, dans le style du 18e siècle, fondu en 1885 par Dutrieux de Tournai.

Rue As-Pois.

(C'est très vraisemblablement un nom patronymique; la désignation moderne rue Aux-Poids est fautive)

La maison du coin dans le bas de la rue dont il a été parlé au no 17 du vieux marché aux Vaches, a une curieuse fenêtre avec ses barreaux en fer anciens, datant de la Renaissance (commencement du 17e siècle).

Contre l'église on voit les restes assez importants de l'ancienne Abbaye Saint-Médard (chanoines de l'ordre de Saint-Augustin), dite aussi de Saint-Mard et de Saint-Nicolas des prés.

Cette abbaye, très anciennement fondée à Tournai fut d'abord établie hors de la ville, près de la porte Sainte-Catherine (ou de Valenciennes) puis un peu plus loin, sur le territoire de Chercq dans les prairies qui longent l'Escaut, — au lieu dit vive fontaine — (une ruine sans importance indique la place de son ancienne église en cet endroit).

En 1610 les religieux se retirèrent en ville et construisirent une église près du couvent des Récollets. Ils durent l'abandonner en 1668, le clos où elle se trouvait ayant été réuni aux terrains sur lesquels fut bâtie la citadelle. Le gouvernement leur accorda alors l'église Sainte-Marguerite avec les terrains avoisinants sur lesquels ils érigèrent aussitôt d'importantes constructions. Après un siècle seulement de séjour en cet endroit, ils furent transférés à la rue des Jésuites dans l'ancien collège des jésuites devenu vacant par la suppression de cet ordre. C'était en 1779. Peu

après, eux-mêmes furent supprimés par la révolution.

Des constructions occupées par les chanoines de l'abbaye Saint-Médard il reste une grande porte ouvrant sur le marché à la Paille, et un long mur de clôture décoré de pilastres en pierre et d'oculus ovales, daté 1675, dans la rue As-Pois.

Un autre bâtiment (n° 8) sur lequel on voit des ancres, l'une en forme de crosse et l'autre en forme de P a conservé sa façade de derrière, datée 1676.

N° 36. Maison datée 1674 dont la façade est demeurée complète et intacte. Elle est en briques et pierres, avec fenêtres à croisées en pierre encore existantes, et offre un bon type de maison de la renaissance flamande.

Rue du Ballon.

Elle occupe l'emplacement de l'ancienne église paroissiale de Saint-Nicaise, qui fut démolie en 1770.

Rue Roc Saint-Nicaise.

N° 1. Ancien hôtel de Vignacourt, du style Louis XVI; renferme plusieurs salons qui ont conservé de belles boiseries sculptées de l'époque.

N° 25. Petite maison à pignon, bois et briques.

N° 35. Hôtel du 17e siècle, briques et pierres du style français avec toiture saillante supportée par des consoles à moulures. Grande porte à montant et traverse sculptés.

Dans le jardin on conserve le couronnement en fer forgé de l'ancien puits du 17e siècle.

N° 51. Porte en bois sculpté (avec médaillon représentant saint François). 17e siècle.

N° 57 Maison à pignon du 17e siècle, briques et bois.

Nos 48 à 58. Groupe de maisons du 17e siècle, type

français, pierres et briques, les façades encore bien conservées sous le badigeon.

N°s 60 et 62. Société et cité ouvrière, établies dans des bâtiments ayant fait partie autrefois du *couvent des Dominicains*, dont il sera parlé plus loin. (Voir réduit des dominicains.)

Ces bâtiments datent du commencement du 17e siècle et sont fort détériorés. Ils ont tous les caractères du style de cette époque, qu'on désigne sous le nom de renaissance flamande : construction en pierres et briques, fenêtres à croisées en pierre, pignons (l'un d'eux est daté 1619).

A l'intérieur on trouve encore quelques voûtes sur arcs doubleaux surbaissés, à caissons. Du côté des jardins on voit les restes d'un cloitre à arcades gothiques, tandis que la masse de la construction est du style de la renaissance et offre cette particularité que toute cette partie gothique est en briques, les moulures des cordons étant faites de briques et de tuiles.

Vieux Marché à la paille.

Porte de l'ancienne abbaye Saint-Médard (voir rue As-Pois) en pierre, surmontée d'une niche élégante, 17e siècle.

Maison en pierres et briques du 17e siècle, avec médaillon sculpté en forme de losange, au type d'Henri IV.

Rue Saint-Georges.

L'estaminet « Au grand Saint-Georges » occupe l'emplacement d'un fossé de la seconde enceinte de la ville qui s'étend sur toute la longueur entre la rue Saint-Georges et la rue Saint-Martin, à laquelle on a accès par un escalier débouchant au n° 63.

Il servait autrefois de champ de tir à la corporation des arbalétriers, dite de Saint-Georges.

Sur le côté du fossé on voit encore un reste du mur de la seconde enceinte avec l'escarpe qui la précédait, et une tour construite en pierres appareillées. Cette tour, dont la partie supérieure est moderne, est visible dans la rue Saint-Georges. La partie ancienne est divisée en trois étages superposés avec voûtes en calotte sphérique; toutes les ouvertures sont plein cintre. A l'étage supérieur on voit deux meurtrières très évasées, ouvrant dans un mur épais de 1 mètre 50 centimètres.

Le bâtiment du café Saint-Georges, ancien local de la corporation, a conservé, vers l'intérieur, sa façade ancienne, du 17e siècle, en partie modernisée.

On y remarque des ancres en forme d'arbalète et trois médaillons en pierre sculptée encastrés dans les trumeaux des fenêtres et qui représentent saint Georges, le dragon avec la princesse de Lydie et un animal fantastique. A l'étage, une grande salle occupe toute la largeur du bâtiment. Elle est garnie de lambris avec bancs, et a un plafond à poutres et solives très sobrement sculptées.

Vieux Marché à la toile, derrière l'ancienne Halle-aux-draps (aujourd'hui le musée).

N° 1. Maison du 17e siècle, genre français, avec porte sculptée et fenêtre de grenier assez richement sculptée.

N° 3. Maison à pignon à escaliers, du 17e siècle, briques et pierres.

N° 8. Petite maison à pignon, en briques et bois.

Nos 9, 10 et 11. Maisons du 17e siècle, pierres et briques, genre renaissance flamande, intéressantes mais fort dégradées.

Réduit des Dominicains.

On y voit un reste du mur de l'église et trois maisons, ayant autrefois fait partie du COUVENT DES DOMINICAINS. Constructions de style classique, du 17e siècle, en pierres, plus riches que la plupart des autres maisons de la même époque.

Les dominicains se fixèrent à Tournai en 1623. Ils furent supprimés à la révolution et leur couvent fut en partie démoli en 1797.

Réduit des Sions, ainsi appelé à cause de la présence autrefois en cet endroit, du COUVENT DE NOTRE-DAME DE SION dont les religieuses suivaient la règle de saint Augustin. Elles avaient été instituées par un prêtre tournaisien nommé Jacques Bosquillon et établies d'abord à la rue des Filles Dieu. Elles furent dispersées à la révolution.

Nos 13, 15, 17. Maisons de 1675 dont les façades sont bien conservées. Contrairement à ce qu'on voit généralement dans les constructions de ce type, les encadrements des portes et fenêtres, en pierre, font saillie sur le plat du mur, et ils ne descendent pas au-dessous du cordon d'appui des fenêtres. Les cartouches qui ornaient autrefois le dessous des fenêtres ont en partie disparu. A l'angle de la façade, une niche en pierre sculptée.

Cour des Hibernois (ancien collège des étudiants irlandais), bâtiments du 17e siècle avec des parties plus anciennes mais fortement dégradées; ont un aspect assez pittoresque (tourelle d'escalier avec niche et statue de Notre-Dame, ancienne; escalier en bois, extérieur, dépouillé de ses anciennes sculptures).

No 16. Belle maison du 17e siècle, de la renaissance flamande, briques et pierres avec pignon à escaliers.

Plusieurs étages indiqués par des cordons en pierre, fenêtres à croisées surmontées d'arcs de décharge où la brique et la pierre alternent. Niche au centre de la façade, cartouches avec la date 1677.

Elle est fort délabrée mais n'a pas été mutilée.

La maison voisine, n° 14, beaucoup plus simple, est de même style. Elles ont conservé toutes deux d'anciennes cheminées en pierre, sans sculpture.

N°s 7 et 9. Maison du type français à médaillons sous les fenêtres, avec la date 1691.

Au delà du Boulevard, s'étend le faubourg de Lille, où se trouvait autrefois la léproserie appelée la *Bonne maison de le Val*, ou encore *Ladrerie du Val d'Orcq*. Il ne reste de cet établissement que la chapelle, bâtiment sans aucun caractère artistique.

Ce faubourg est agréablement bâti.

N° 12 (Mme Soyer). Cheminée en pierre de taille avec armoiries, 16e siècle.

A l'entrée du boulevard, école communale moderne, dans le style de la renaissance flamande du 17e siècle.

PAROISSE SAINT-PIAT.

Rue des Clairisses.

On voit encore, à l'extrémité de cette rue, quelques restes des bâtiments de l'ancienne MANUFACTURE DE TAPIS DE TOURNAI, Piat Lefebvre et Cie. Erigés en 1811 dans le style classique, sur les plans de B. Renard, ils ont été mis en vente en 1887 et en partie démolis.

La fabrique de tapis fut fondée en 1781 par Piat Lefebvre, qui l'installa dans l'ancien couvent des Clairisses en 1786. Elle comptait dès 1783, 800 ouvriers et 4500 en 1808. Elle atteignit une prospérité inouïe sous Napoléon Ier et fournit des tapis à presque tous les palais impériaux. La fabrique fut fermée en 1887.

Une aile de bâtiments, aujourd'hui occupée par les ateliers d'apprentissage de l'École Saint-Luc, a appartenu à l'ancien *Couvent des Clairisses*. C'était l'église, long vaisseau rectangulaire, recouvert d'une voûte en bardeaux supportée par une corniche avec consoles à têtes d'anges et éclairé par des fenêtres ogivales. Elle fut érigée en 1657.

Les Clairisses s'établirent à Tournai en 1628 et dès 1630 acquirent une maison dans la rue qui porte leur nom, et où avait été établi autrefois le refuge de

l'abbaye de Marchiennes. Le couvent fut supprimé en 1783 et racheté en 1786 par Piat Lefebvre.

N° 4. Maison à façade en pierre, 18e siècle.

N° 6. Maison du 17e siècle, de style renaissance, briques et pierres. Le pignon est plus ancien car on y voit une fenêtre avec colonnette gothique supportant le linteau.

N° 10. Faisait autrefois partie du n° 12. On voit dans la cour, la partie inférieure d'une tourelle gothique très élégante qui desservait autrefois la maison n° 12. La base est en pierre de taille, dans laquelle ouvre une porte carrée à moulures gothiques avec rosettes dans les gorges. Le fût est en briques; la partie supérieure et la toiture ont été démolies.

L'escalier à vis est une merveille d'élégance et de construction.

On voit encore dans le jardin quelques débris sculptés du 15e siècle et un passage voûté aboutissant à la rue des Carliers.

N° 12. Cette maison possède, du côté de la rue des Carliers, une façade romane, qu'on pouvait voir encore, il y a quelques années, et qui était la plus importante de Tournai. Elle était malheureusement fort dégradée, à tel point que son propriétaire a cru devoir, après avoir abattu certaines pierres faisant saillie, la noyer dans un bain de *crépi* pour lui rendre un peu de solidité, mais en même temps il l'a fait disparaître à jamais.

Elle offrait trois étages d'arcades à plein cintre dans lesquelles ouvraient, aux étages supérieurs, des fenêtres rectangulaires, divisées en trois jours par deux colonnettes.

On l'appelle généralement la maison saint Piat, mais c'est à tort, car elle ne paraît pas remonter au delà du 12e siècle.

Rue des Carliers.

Immédiatement au-dessous de la maison dont il vient d'être parlé, on voit un très vieux mur, dans lequel on distingue encore des ouvertures à plein cintre et plus bas des motifs d'architecture et une pierre sculptée qui indiquent le 15e siècle.

C'est dans la rue des Carliers que mourut en 1843, J.-B. Fauquez, qui légua à la ville une importante collection d'antiquités.

Rue des Brasseurs.

N° 6. Maison du 17e siècle, en pierres et briques, restaurée.

Quai des Poissonsceaux.

N° 3. Derrière une construction moderne on aperçoit le pignon d'une maison du 17e siècle dans le style de la renaissance, pierres et briques, à cordons horizontaux et fenêtres à croisées.

Le claveau central de la porte, en pierre, représente une étoile d'or, l'enseigne de la maison, avec les initiales L. B. et la date ANNO 1655.

Le rez-de-chaussée ne forme qu'une grande salle dont les voûtes en briques reposent sur les murs latéraux et sur deux colonnes en pierre au centre de la salle; une troisième colonne a été ajoutée postérieurement.

Le sol est en contrebas de 60 centimètres sous le niveau du quai, et la maison elle-même est en retrait de 5 mètres environ sur l'alignement actuel.

N° 4. Maison de style empire.

N° 9. Maison du 15e siècle, entièrement modernisée.

Nos 10 et 11. Façades du 17e siècle, style français.

Nos 22 et 23. Belles maisons de la même époque, avec pilastres à bossages entre les fenêtres. Mélange de briques et de pierres. Bien que de même style, elles présentent une agréable variété dans les détails. Le n° 23 a conservé sa toiture saillante supportée par de fort belles consoles richement sculptées (têtes grotesques).

N° 26 (Au vieux système). Riche façade du 17e siècle, briques et pierres, sans pilastres. Sous les fenêtres de l'étage se sont trouvés autrefois des cartouches sculptés. Ancres apparentes. Jolie porte surmontée d'un oculus.

La façade de derrière est dans le même style également bien conservée. Elle a gardé sa toiture saillante supportée par des modillons.

Dans la salle de derrière, cheminée du temps, en marbre noir veiné de blanc, le linteau supporté par 4 colonnes torses. La hotte est carrée, lambrissée en bois et décorée de colonnettes torses engagées. Les poutres du plafond ont leurs semelles ornées d'un élégant cartouche renaissance sculpté, avec la date 1676.

Rue Madame.

N° 10. Ancien couvent des *Jésuitesses*, fondé en 1569 par Quinte Monnier; il ne reste qu'une aile de bâtiment, construite en 1680 et dépourvue de tout intérêt.

Rue Saint-Piat.

A l'entrée de la rue existait autrefois la croix Saint-Piat, pyramide ogivale démolie en 1796, et un peu en arrière, contre le mur de clôture de l'ancien cimetière, on voyait encore, il y a peu d'années, une fontaine jaillissante, adossée à une haute borne en pierre, le « pichou Saint-Piat » (supprimé en 1883).

Église Saint-Piat (Voir rue des Jésuites).

N° 8. Façade du 17e siècle.

N° 18. Dans le mur de cette maison, vers la rue Madame, petite fenêtre gothique à linteau porté par une colonnette.

N° 22. Jolie maison du 17e siècle, de style renaissance, pierres et briques, avec fenêtres à croisées en pierre, et pignon à escaliers. L'enseigne ancienne est gravée dans la pierre « A la brasserie de Saint-Piat, » 1644. Plus tard elle devint l'hôtellerie Saint-Christophe.

Nos 26 à 38. Maisons du commencement du 18e siècle en pierres et briques.

N° 42. Maison du 17e siècle, de style français, porte et trumeaux à pilastres en pierre construits par assises.

N° 88. Maison du 17e siècle, autrefois le *refuge de l'abbaye Saint-Amand*, puis, après la révolution, successivement sous-préfecture, grenier d'abondance, caserne de gendarmerie.

Elle est établie sur le terrain d'un ancien fossé de la seconde enceinte dont le mur de clôture, entièrement défiguré, s'étend encore sur une longueur de 60 mètres environ, le long du jardin. A l'extrémité on voit une tour carrée dont l'intérieur est sans intérêt.

On a utilisé la profondeur de l'ancien fossé pour établir de vastes souterrains et une terrasse à escaliers du côté du jardin.

L'ancienne porte de ville, dite de Sainte-Catherine, était établie en travers de la rue Saint-Piat, un peu en deçà de la rue des Ingers. Elle fut démolie au 17e siècle.

N° 1. Ancien hôtel Crombez.

N° 11. Sous la maison, cave voûtée avec deux colonnes dont les chapiteaux indiquent le 12e siècle.

Nos 37 à 47. Maisons du 17e siècle, style renaissance,

entièrement modernisées. Le n° 47 est daté 1675.

C'est dans la rue Saint-Piat que se célèbre la ducasse des Récollets (le dimanche de la Passion).

Rue Dewasme (aujourd'hui impasse).

Dans la cour de l'école communale, maison du 15e siècle en briques et bois, dont l'étage surplombe le rez-de-chaussée. C'est de là que provient la cheminée gothique en pierre, conservée au musée.

Rue Merdenchon.

A l'époque de la seconde enceinte, elle n'avait sans doute qu'un côté bâti, l'autre était occupé par le mur des fortifications, d'où la malpropreté qui lui aura fait donner son nom, (à moins que ce soit un nom patronymique, qu'on rencontre au 15e siècle).

N° 10. Ancien couvent des repenties (les filles Dieu ?) d'après un plan du 16e siècle.

Nos 12-20. Maisons du 18e siècle.

N° 17. Maison du 18e siècle, avec enseigne en pierre sculptée « Au soulier vert ».

N° 21. Dans une dépendance de cette maison fut trouvée, il y a quelques années, une fort belle cheminée en pierre sculptée, gothique.

Nos 31-33. Maisons du 18e siècle en pierres et briques.

Rue Duwez.

N° 18. Maison du 17e siècle, pierres et briques, avec quatre cartouches en terre cuite (dégradés).

Rue Sainte-Catherine qui, avec la *rue Delplanque*, forme la prolongation de la rue Saint-Piat.

N° 16. Maison du 17e siècle, de style renaissance,

entièrement dégradée. Siège de la société d'archers « la Nervienne » qui a remplacé l'ancien serment des archers.

N° 31. Maison du 17e siècle à pignon.

N° 33. Maison époque empire.

N° 35. Maison du 18e siècle.

A l'extrémité de la rue, sur le terrain de la citadelle, en face de l'hospice de la vieillesse, se trouvait l'*église Sainte-Catherine*, qui fut démolie ainsi que les deux tiers des maisons composant cette paroisse, lors de la création de la citadelle en 1668.

Hospice de la vieillesse. Ancien hôpital Delplanque. (Voir rue des Récollets.)

Rue des Récollets.

N° 36. Élégante maison de style renaissance, la corniche du toit supportée par des modillons sculptés. Bien que datant du 17e siècle, elle a toute la pureté du style du 16e siècle. Porte dont le panneau est couvert de rinceaux sculptés.

N° 40. Maison du 17e siècle, à pignon avec escaliers de style renaissance. Sous le badigeon qui la couvre on distingue encore la belle ordonnance de la façade.

Du côté des numéros pairs on remarque un pignon élevé, en pierres, dans lequel ouvre une fenêtre gothique. C'est la chapelle de l'ancien hôpital Delplanque, incorporé dans l'hospice de la vieillesse. Cette chapelle a conservé sa voûte ancienne, qui est gothique, lambrissée en bois, comme celle de l'église du Séminaire. Le bâtiment joignant le pignon du côté de l'hospice est en briques et pierres et porte la date 1680.

Montagne des Récollets.

Tout un côté de la rue est occupé par un mur en

pierres taillées, avec cordons saillants décorés de cartouches à têtes de lions et une date 1633 ?

C'est le seul reste des bâtiments de l'*abbaye Saint-Médard* qui fut établie quelque temps en cet endroit, après avoir été à Chercq et avant d'être transférée auprès de l'église Sainte-Marguerite.

Dans l'angle de la rue se trouve la porte de l'ancien couvent des Récollets.

Quai Tailles-Pierres.

A l'extrémité s'élevait, sur l'Escaut, le *pont des moulins*, qui reliait le mur de la troisième enceinte de la rive gauche avec celui de la rive droite (dont une partie existe encore actuellement).

Ce pont a été démoli vers 1875 seulement. Il se composait de deux constructions bien distinctes ; l'une, celle qui regarde vers la campagne, remontait au 13e siècle, et portait primitivement le nom d'*arc des cauffours*, à cause du voisinage des fours à chaux d'Allain. Elle comprenait une vaste salle portée par trois arcs, surmontée d'une toiture à quatre pans, et flanquée de deux tours rondes. La seconde construction du côté de la ville fut érigée en 1683, pour y installer des moulins à eau, devenus nécessaires par suite de la suppression de ceux qui étaient auparavant dans le lit de l'Escaut. Le chemin de ronde du rempart passait entre ces deux constructions.

Le quai Tailles-Pierres est très ancien. Il porte ce nom par suite de cette circonstance que les pierres des carrières y étaient amenées pour être taillées.

Tout au bout, près des remparts, se trouvait le *couvent des Frères-Mineurs* (*les Récollets*), dont on voit encore un vieux bâtiment totalement défiguré, occupé par *les Clairisses*.

Ces religieux s'établirent à Tournai en 1240 et ils y demeurèrent jusqu'à la révolution, qui ferma leur couvent et ordonna leur dispersion.

Leur église était paraît-il très riche. C'est de là que viennent les remarquables monuments funéraires des 14e et 15e siècles en pierre sculptée, conservés à la cathédrale et à l'école Saint-Luc.

N° 1. Maison de la renaissance flamande du 17e siècle, assez richement décorée, mais entièrement défigurée.

N° 2. Maison de même style plus simple.

N° 4. Pignon en pierres d'une construction du 15e siècle.

N° 6. Maison du 17e siècle, style français. Le rez-de-chaussée en pierres de taille et l'étage en pierres et briques.

N° 7. Maison style Louis XVI.

La tour dont il est parlé à la rue Saint-Piat n° 88, se trouve dans le jardin de cette maison.

N° 8. A peu près en face de cette maison se trouvaient autrefois la *tour d'Arras* qui terminait de ce côté le mur d'enceinte de la seconde époque, et la petite porte de ville dite des Frères-Mineurs.

N° 9. Maison du 17e siècle, en pierres et briques, de style français, avec corniche en pierre.

N° 22. Maison de la renaissance flamande du 17e siècle, modernisée.

A l'extrémité de ce quai, et sur l'emplacement de l'ancien couvent des Récollets on a cru avoir trouvé les restes d'une construction (un fort ?) de l'époque romaine. Rien ne justifie cette supposition.

Rue des Jésuites, ainsi appelée parce qu'autrefois les Jésuites y établirent leur collège; on la nommait aupa-

ravant rue des vignes ou del vigne à cause du voisinage d'un vignoble, et plus tard rue des Allemans.

Église Saint-Piat.

Le premier oratoire chrétien construit en cet endroit est attribué à Saint Éloi, et il aurait été érigé, dit-on, sur l'emplacement d'un ancien temple païen.

L'église actuelle, qui est un des plus anciens édifices romans du pays, remonte au 11e siècle, sauf le chœur qui est gothique primaire et quelques parties accessoires qui datent du 16e siècle.

Son plan général est celui de la basilique, c'est-à-dire rectangulaire, avec chœur légèrement en saillie.

La longueur des nefs est de 40 mètres, leur largeur de 18, et la profondeur du chœur est de 8 mètres.

L'extérieur de l'édifice, si on excepte la tour et la façade, ne présente guère d'intérêt.

A première vue, *la façade* (occidentale) apparaît comme un pignon élevé dans lequel on a ouvert une grande fenêtre gothique sans intérêt, et au-dessous une porte de même style qui, pour n'être pas mauvaise, ne se recommande par aucun mérite exceptionnel (elle a été construite en 1370) ; mais en y regardant de près on s'aperçoit que cette fenêtre et cette porte ont été percées après coup dans une façade dont les baies primitives avaient été bouchées, et en étudiant celles-ci on s'aperçoit que le rez-de-chaussée a compté autrefois sept arcades plein cintre de construction très simple, celle du centre étant la plus élevée, tandis que celles des côtés vont en diminuant vers les extrémités. Au-dessus s'étageaient quatre rangs de petites arcades semblables. La restauration de cette façade, qui serait des plus facile et pourrait se faire d'après les données les plus sûres lui rendrait un cachet étonnant.

La tour élancée et de forme carrée, est de même style mais construite avec plus de richesse de décoration; elle date probablement du 12e siècle et se compose de cinq étages de baies diverses, toutes romanes, celles des étages supérieurs étant cantonnées de colonnettes; celles du troisième étage, à arc trilobé, sont particulièrement élégantes. La flèche en ardoises est d'une époque beaucoup plus récente. Toute la tour est dans un état de délabrement qui fait pitié.

Le clocher est placé du côté nord du chœur dans l'axe de la basse nef. Il devait avoir un pendant de l'autre côté (le second clocher est bâti jusqu'à la hauteur des nefs) et même il paraît qu'un troisième clocher, reliant les deux autres, fut projeté par l'architecte primitif, mais il ne fut jamais élevé. Un commencement de galerie avec arcatures, visible du côté du chœur, indique ce projet.

Intérieur.

Il paraît au premier aspect dépourvu de tout intérêt, l'église ayant perdu toute *ligne* par suite de remaniements successifs, et un malheureux badigeon jaunâtre recouvrant tout le monument du haut en bas.

On peut cependant reconstituer l'ordonnance primitive de la nef qui se composait de six arcs plein cintre reposant sur des pilastres carrés n'ayant pas de chapiteaux mais une simple moulure à biseau. Le cintre de la première travée est supporté par une console ornée de cannelures. Quatre de ces arcs ont été démolis et remplacés par deux arcs ogivaux de dimensions doubles. Ils étaient surmontés d'une galerie continue à arcs plein cintre formant triforium et des fenêtres du clair étage.

Une voûte ogivale en berceau couvre la nef. Elle

était autrefois lambrissée et elle est aujourd'hui platrée. Elle a conservé ses sommiers, ses nervures et ses poinçons en forme de colonnettes.

Les basses nefs ont été remaniées, leurs fenêtres transformées en fenêtres ogivales, leurs voûtes refaites au 17e siècle.

Au fond de l'église on remarque les trois entrées, ornées de trois petits portails à colonnes de marbre.

Celui du nord est particulièrement intéressant parce qu'il renferme le portrait d'Étienne Dailly, sculpteur tournaisien, en costume de capitaine des archers de Saint-Sébastien, qui le donna en 1662 et sculpta les deux statues qui le décorent.

A l'intérieur de ce même portail on remarque le monument funéraire de la famille du Pré, en pierre assez sommairement sculptée, datant de 1617.

Le jubé, construit pour être le support des orgues, se compose de 3 arcades de style classique reposant sur des colonnes à bossages, en pierre. Les écoinçons des arcs sont ornés de cartouches avec têtes d'anges et guirlandes de fruits en marbre noir et blanc. Il est surmonté d'un garde-fou en bois sculpté, fort massif. Sur le jubé, près des orgues, deux bons volets de triptyque.

Du côté nord on a construit au 16e siècle la chapelle de Notre-Dame d'Alsemberg, dotée d'un massif autel en bois avec grand retable à colonnes. Au centre se trouve une bonne *Assomption*, d'après Rubens. Huit tableaux de Romain Delmotte retracent l'histoire de Notre-Dame. Belle couronne de lumière gothique à trois étages, pédiculée, en fer battu.

Sous la chapelle caveau funéraire ayant servi à la sépulture des membres d'une confrérie dont les cercueils sont rangés en pile les uns au-dessus des autres.

En face, du côté sud, chapelle de Saint-Hubert, de

la même époque que la précédente, décorée de cinq tableaux d'Hennequin (1830), retraçant l'histoire de saint Hubert. Elle possède un caveau funéraire comme la chapelle Notre-Dame.

Contre un des piliers de la nef, la chaire de vérité de style renaissance, du 17e siècle, portant les armes de la famille d'Ennetières, et contre le pilier d'en face un bas-relief en albâtre de la même époque représentant la résurrection.

Un peu au delà on voit la chapelle Saint-Roch, autrefois la trésorerie, gracieuse construction de la première moitié du 14e siècle, érigée sur les plans de Jean le Kesèle. Sa voûte à nervures est ornée d'une clef sculptée représentant le couronnement de la sainte Vierge et supportée par des culs de lampe en forme d'anges tenant les instruments de la Passion.

Sur l'autel, tableau représentant saint Roch, entouré du donateur et des membres de sa famille, agenouillés. En face, trois monuments funéraires en bois (simulant le marbre); ils se composent d'un tableau, entre deux colonnes, surmonté d'un médaillon avec le portrait du défunt, et appartiennent au style renaissance du 17e siècle.

Entre la chapelle Saint-Roch et la chapelle Saint-Hubert, se trouve le baptistère, dont l'entrée est dissimulée dans le lambris de la basse nef.

On y voit un monument funéraire en bois, de style renaissance, avec volets peints, représentant le défunt (Amand Bruière † 1651) et sa famille, et à l'extérieur deux saints en grisaille; une jolie boîte aux saintes huiles, en argent, du 16e siècle, en forme de châsse; deux grands chandeliers en fer forgé.

En face de la chapelle, couronne de lumière aussi en fer forgé.

La travée qui suit la chapelle Saint-Roch est occupée par les tours. Elle ne se distingue en rien des précédentes, si ce n'est que ses pilastres sont beaucoup plus forts que ceux de la nef.

Le chœur avec ses bas côtés est gothique et remonte au 13e siècle. Il se compose d'une abside polygonale à sept fenêtres et de deux travées séparées des bas côtés par des arcs ogivaux que supportent des colonnes aux chapiteaux octogones. Quatre fenêtres ont été restaurées. Leurs vitraux sont modernes. La voûte gothique à nervures, autrefois lambrissée, est aujourd'hui plâtrée, mais sa forme générale a été conservée.

Le mur sous les fenêtres est orné d'arcades surbaissées cachées par des stalles en bois sculpté qui ont été faites en 1703.

L'autel est de style classique, avec contre retable à colonnes, en marbre. Il est surmonté d'un fronton brisé avec une statue de la sainte Vierge par Étienne Dailly.

Le tableau qui se trouve au centre provient de l'ancienne chapelle de la citadelle de Tournai. Il représente le Christ en croix et est attribué à J. Van Oost d'après Van Dyck (1640).

On remarque encore dans le chœur quatre grands chandeliers gothiques en laiton ; un magnifique aigle-lutrin de 1403; la clôture du chœur (18e siècle), en fer forgé et deux tableaux peints par Devée, de Lille.

Sous le chœur s'étend un caveau où reposent les anciens pasteurs de l'église.

Il existait autrefois à l'entrée du sanctuaire un fort beau jubé qui datait du 15e siècle.

Les chapelles latérales sont sans intérêt. Celle du

côté nord possède un autel en bois sculpté de style rocaille, (1624?). Il porte les armes de la famille d'Ennetières. Le tableau de l'autel (Saint-Nicolas), est de Gillis, fils (1765). Près de cet autel un vitrail ancien aujourd'hui disparu représentait les donateurs aux pieds de la Vierge.

Sous la fenêtre, tombeau des de Baudequin (16e siècle).

L'autre chapelle (actuellement consacrée au Sacré-Cœur), est l'ancienne chapelle de Sainte-Marie-Madeleine, fondée en 1275 par Henri de Gand (qui n'a rien de commun avec son homonyme, de la famille Goethaels). Sous un arc gothique surbaissé, se trouvait autrefois le tombeau de Marc Villain, dont la statue en laiton, datant de 1427, fut vendue comme vieux cuivre au commencement de ce siècle. Il ne reste que l'épitaphe tracée sur une bande de cuivre.

Ce même Marc Villain avait fait établir en un endroit de l'église une cheminée dans laquelle on faisait du feu pendant les offices pour réchauffer les pauvres gens. Il serait intéressant de retrouver la place de cet ancien chauffoir.

Derrière l'autel du Sacré-Cœur se trouve une très jolie chapelle funéraire de style gothique, construite au 15e siècle, par la famille de Hellemmes et à laquelle on a donné par erreur le nom de sépulture Goethals.

Cet élégant monument, unique dans son genre à Tournai, est couvert par une voûte à nervures en pierres blanches dont les moulures sont ornées de trilobes en forme de pendentifs. Les fûts des colonnettes sont couverts de sculptures figurant des branches de vigne. La chapelle a été restaurée vers 1840, et tout ce qui rappelle Henri de Gand ou la famille Goethals a été ajouté lors de cette restauration.

Une chapelle était autrefois dédiée à Saint-Jacques

Son mobilier ancien était connu, mais il n'en reste rien, et il est impossible aujourd'hui d'identifier cette chapelle avec une de celles qui existent encore.

TRÉSOR.

Grande statue en argent de Notre-Dame d'Alsemberg, ravissant travail du 18e siècle (1753). *Garniture d'autel* en argent, composée d'une grande couronne, deux anges qui la supportent, deux anges adorateurs, un socle et un devant de tabernacle, des gradins, provenant de l'ancienne abbaye de Saint-Médard (17e siècle); bel *ostensoir* en argent doré de style renaissance (16e siècle) (le tube a été remplacé par un soleil); *boîte aux saintes huiles*, en forme de châsse (en argent) du 16e siècle; (au baptistère) trois beaux *calices* du 17e siècle; ces objets proviennent de l'ancienne église Sainte-Catherine. Fragments d'une *croix* de procession du 13e siècle, en vermeil, garnie de reliques, montés sur une croix de bois; *plat* d'offrande (?) en argent bosselé, du 17e siècle; *clochette* en argent (1752); deux *lanternes* de procession en argent, de style Louis XVI, faites par Lefebvre-Caters; trois canons d'autel en écaille garnis d'argent, de l'époque de Louis XIV; deux élégantes burettes en argent, de style Louis XVI; quatre girandoles en argent, de style Louis XVI et de style empire; reliquaire de saint Piat en forme de calotte; *croix* d'autel en argent et cuivre doré, style Louis XVI; petit *porte-paix* en argent doré, du 16e siècle, garni de perles et de pierreries, avec émail peint, représentant la flagellation; il porte les armes des d'Aubermont; deux bâtons de chantres en argent, du 16e siècle, rappelant le style gothique.

Trois petits tableaux peints sur bois, du 16e siècle :

(le mariage de la sainte Vierge, la Présentation et la Circoncision).

Antipanne du commencement du 17e siècle, fond d'argent à broderie bourrée d'or et de soie, au centre médaillon représentant l'Assomption.

Ornement complet, rouge, à lourdes broderies d'or, du 17e siècle (elles ont été réappliquées); chasubles blanches, chapes rouges à larges bandes d'orfrois; plusieurs ornements en soie brochée des 17e et 18e siècles.

L'église possède deux cloches anciennes, l'une de 1431 (Piat), et l'autre de 1545 (Marguerite).

On a retrouvé autrefois dans une dépendance un curieux claveau de cheminée, du 15e siècle représentant la chasse à la licorne; il est de nouveau égaré.

Rue des Jésuites (suite).

N° 1. Construction de l'époque gothique, en moellons, modernisée. Dans la façade, un médaillon avec une figure du Saint-Esprit, et un bas-relief funéraire mutilé et effacé par le badigeon qui paraît avoir représenté le Jugement dernier. Au centre, le Sauveur et quatre anges, dominant la scène de la résurrection des corps. A droite et à gauche les défunts et leurs patrons.

N° 6. Maison du 18e siècle, pierres et briques, avec porte cochère.

N° 8. Maison de style Louis XVI.

Nos 12 à 16. Trois maisons à façade en pierres taillées, d'un type anormal et dont il est difficile de fixer la date.

De grandes fenêtres carrées et des portes dont l'une est datée (1680) et porte le monogramme IHS, occupent le rez-de-chaussée, tandis que l'étage est éclairé par une suite de grandes ouvertures carrées avec tru-

meaux très étroits. Chaque fenêtre est coupée par une croisée en pierre dont la partie inférieure consiste en une colonne d'un caractère très ancien. Le rez-de-chaussée et l'étage de ces constructions ont une hauteur inusitée.

Derrière elles, se trouvent juxtaposés des bâtiments en pierres et briques dans le style du 17e siècle.

N° 18. Maison du 15e siècle, complètement défigurée. Elle a fait autrefois partie du Séminaire avec lequel elle communiquait par un pont jeté au-dessus de la rue de Bève.

Nos 20 à 26. Maisons en pierres et briques du 17e siècle.

N° 28. Le Séminaire, autrefois collège des Jésuites (de 1595 à 1773), puis abbaye Saint-Médard ou Saint-Nicolas des Prés (voir paroisse Sainte-Marguerite), jusqu'à la révolution ; hôtel de la sous-préfecture jusqu'en 1807, et Séminaire épiscopal depuis lors.

Les Jésuites, qui eurent une maison à Tournai dès 1554, établirent en 1595 ce collège dans lequel ils enseignèrent pendant près de 180 ans; la première pierre de l'église fut posée en 1601 ; elle était achevée en 1604. Les grands bâtiments à usage de classes, réfectoires, parloirs, etc., tels qu'ils existent encore aujourd'hui, furent élevés dans la suite. Ces derniers sont fort simples, bâtis en briques avec quelques détails en pierres. Ils comprennent un corps de logis à front de rue avec galerie ouverte, du côté de la cour; un autre qui lui est parallèle (1663), et un troisième (érigé en 1679) qui relie les deux premiers; ces trois bâtiments entourent la première cour dont l'église forme le quatrième côté. Au delà du bâtiment du fond, deux ailes qui lui sont perpendiculaires entourent un premier

jardin, celle du côté nord, est toute moderne. Enfin, derrière et plus bas, s'étend le grand jardin, en contre-bas de la terrasse et longeant la rue de Bève. On voit de ce côté un reste du mur de la seconde enceinte sous lequel règnent des souterrains irréguliers.

A l'intérieur, il n'y a à signaler que le grand salon, de style Louis XVI, où se trouvent huit tableaux de Pourbus provenant de l'abbaye Saint-Martin et représentant des scènes de la Passion. (Ils étaient autrefois à l'église). Le tableau qui est sur la cheminée, plus grand que les autres, représente le crucifiement et est signé *Pourbus*, 1574.

Dans un salon qui fait face à celui-ci on voit un bon triptyque de l'école allemande du 16e siècle, représentant au centre le crucifiement, sur les volets le portement de la croix et la descente de croix, et sur les côtés extérieurs la flagellation et un Ecce homo en grisaille. Sur le bord du vêtement d'un des personnages on lit P. MAR.

Le réfectoire des élèves possède un beau plafond à poutres apparentes. On y a déposé plusieurs grands tableaux venant de l'église, parmi lesquels une adoration des mages de *P. P. Verhaegen*, 1732. Plusieurs tableaux possèdent de beaux cadres sculptés.

Belle porte sculptée, de la salle d'exercices.

Au-dessus du réfectoire existe une classe de mêmes dimensions avec plafond à poutrelles apparentes.

On y conserve huit tableaux en grisaille représentant la vie de saint Martin par Pourbus. Ils proviennent de l'abbaye de Saint-Martin.

Le réfectoire des professeurs renferme quelques tableaux : le baptême du Christ par *Patinier?* Une image de Notre-Dame par *Seghers*, et un portrait de

Mgr Hirn dans un cadre sculpté, orné des attributs de baron de l'empire; un bon Christ en ivoire, etc.

La bibliothèque est fort convenablement installée dans le bâtiment nouveau, à l'étage.

Outre les ouvrages ordinaires elle renferme d'intéressants *manuscrits*, quelques incunables et de bonnes reliures :

Bible de Lobbes, écrite en 1080, ornée de miniatures très curieuses; Missel (provenant de l'abbaye Saint-Martin), de l'époque romane (bonne reliure); Horaire de la même époque (de très petites dimensions 8 1/2 × 5 1/2 centimètres); Commentaire de l'écriture sainte, in-folio du 12e siècle (provient de l'abbaye de Cambron); *Historia scholastica*, in-folio de la même époque (belles lettres ornées); Épistolaire du 12e ou du 13e siècle (provient de l'abbaye d'Aulne); Missel de Tournai (1498); Livre d'heures du 14e siècle; un autre du 16e siècle (belle reliure à fermoirs); Vie de sainte Renelde et sermonaire (de l'abbaye de Lobbes); le roman du Cœur, avec miniatures du 16e siècle; règle des Sœurs de l'abbaye des prés; Livre d'heures à l'usage de Rome, 1498 (incunable peint).

Le mobilier de la bibliothèque est moderne, sauf une belle table de style renaissance.

Église.

Bâtie entre 1601 et 1605 par un Frère Jésuite de Bruges, à la même époque, à peu près, que la chapelle de l'athénée et que celle des Clairisses, à la rue de ce nom, elle est comme elles gothique dans son ensemble, avec des parties dans le style de la renaissance. La façade est intéressante par ses trois pignons d'égale hauteur, percés chacun d'une grande fenêtre ogivale

à meneaux et séparés par des contreforts. Le portail est de style renaissance (1603). La porte possède un joli montant sculpté avec l'image de Notre-Dame sous un dais.

Les façades latérales sont sans intérêt. Au côté nord se trouve la tour qui ne dépasse pas la hauteur des toitures de la nef.

Intérieur.

Il a été l'objet d'une restauration toute récente.

Beau vaisseau rectangulaire, terminé par un chevet plat, avec bas côtés qui s'arrêtent à la naissance du chœur.

Six travées à arcs ogivaux supportés par des colonnes monocylindriques avec chapiteaux octogones ornés de simples moulures, séparent la nef des bas côtés ; le chœur ne possède pas de bas côtés et l'église n'a pas non plus de transept. Au-dessus de chacune des nefs règne une voûte ogivale en berceau, lambrissée, divisée en compartiments par des moulures et reposant sur une corniche avec consoles à tête de lion. Le chœur est très simple, il a été restauré et quelque peu remanié.

Au sommet du chevet ouvre une fenêtre ogivale et au-dessous d'elle une rose à meneaux flamboyants, accompagnée de chaque côté de trois arcatures gothiques formant galerie.

L'un des côtés du chœur est éclairé par deux grandes fenêtres ogivales. L'autre est ouvert au centre par une double arcade plein cintre en pierre, divisée par des linteaux en trois étages, reposant sur des colonnes de style classique. Cette arcade donne sur une tribune communiquant avec l'étage du bâtiment voisin.

Les bas côtés sont éclairés par cinq fenêtres ogivales.

Ils se terminent par un mur plat orné d'une grande arcade renaissance du 17e siècle, qui abrite l'autel. Au sommet du chevet du côté de l'épître, on a ouvert dans le pignon un petit oculus. L'ancrage des basses nefs est formé par les poutres de la voûte.

Au bas de l'église un jubé de style renaissance, occupant toute la largeur de l'édifice, supporte les orgues qui sont placées contre la grande fenêtre de la façade. Il est en marbre noir et blanc, et se compose de cinq arcades surbaissées, décorées d'anges et de rinceaux, et reposant sur des colonnes ioniques, en pierre; des statuettes occupent le point de rencontre des arcs avec les colonnes. Un garde-fou à balustres en marbre couronne le sommet du jubé.

L'autel, placé à l'entrée du chœur, et non contre le mur du chevet, a été exécuté pour l'abbaye de Saint-Médard, alors établie au Séminaire, dans le dernier quart du 18e siècle par Lecreux, sculpteur tournaisien. Il est en marbre et à double face, de style Louis XV, c'est une œuvre grandiose et magnifique. Sous la table d'autel, le sculpteur a placé un groupe (fort sacrifié), la religion terrassant l'erreur.

Les tableaux qui ornaient autrefois l'église ont été transportés dans le réfectoire et les classes. Les vitraux sont modernes.

Rue des Jésuites (suite).

N° 34. Maison du 15e siècle, récemment défigurée par un odieux crépissage. On voyait autrefois à l'angle du pignon le chapiteau d'une colonnette; sur le côté, dans la rue des Filles-Dieu, une élégante porte du 16e siècle.

N° 38. Maison du 17e siècle, briques et pierres.

N° 42. Maison du 18e siècle, pierres et briques.

N° 51. Maison du 17e siècle à pignon, briques et bois. A l'intérieur les poutres des plafonds sont supportées par des corbeaux en pierre.

N° 19. Ancien hôtel Vranx d'Amelin, (M. le général de Formanoir de la Cazerie). Tableaux par *Hans Holbein* le jeune; *Velasquez da Silva; Pantoja de la Cruz; D. Teniers* le jeune; *Frans Floris*.

Beau service en porcelaine de Tournai; deux consoles Louis XIV, signées Havard 1756; grands lions en pierre provenant de l'abbaye Saint-Martin. L'hôtel était décoré autrefois de tapisseries.

N° 11. Pan de mur du 17e siècle, ayant fait partie de l'ancien hôtel du gouverneur (ancien refuge de l'abbaye Saint-Amand), qui était établi sur l'emplacement de la rue d'Épinoy actuelle et des deux maisons qui font l'angle de la rue des Jésuites.

N° 37. Maison à 3 étages avec pignon à escaliers, dans le style de la renaissance flamande. Les croisées des fenêtres ont disparu et la maison a été modernisée.

N° 5. Maison du 17e siècle, à deux étages, de la renaissance flamande, avec cartouches sculptés, 1616? Les croisées en pierre ont disparu.

Rue du Château-l'Abbaye.

On y voyait autrefois le refuge des religieux de Château-l'abbaye près de Mortagne, dont il restait encore, il y a peu d'années, une élégante tourelle de l'époque gothique, en briques et pierres.

Rue de la Ture, mot dont la signification échappe, à moins que ce soit le nom d'une famille qui vivait au 13e siècle.

Le tracé de cette rue suit celui de la seconde enceinte.

Du côté des numéros impairs, on peut voir 3 ou 4 maisons du 15e ou du 16e siècle, dont il ne reste aucun détail ancien. L'une, en bois et briques, date de 1569.

N° 2. Belle maison du 17e siècle, à deux étages, en briques et pierres, de style français ; le cordon à hauteur d'appui des fenêtres a été abaissé.

Nos 16, 18 et 20. Trois maisons à deux étages et avec toiture en saillie, du 17e siècle, de style renaissance, pierres et briques ; les fenêtres ont eu des croisées en pierre, et l'imposte, sous l'arc de décharge, est en pierre sculptée en forme d'éventail.

L'une d'elles a été récemment restaurée avec sincérité et fait un heureux contraste avec la maison n° 34 de la rue des Jésuites, défigurée par un odieux crépi.

N° 32. Maison du 17e siècle modernisée ; au centre, une petite niche avec la figure d'un abbé et la date 1606.

Rue d'Épinoy.

Elle est de création récente. On a trouvé dans son sol un certain nombre de tombes romaines faisant partie d'un vaste cimetière situé à droite de la voie romaine de Tournai à Douai, qui partait du beffroi, coupait le paté de maisons de la place du Parc, passait par l'extrémité de la rue de la Ture, traversait la rue des Jésuites, et continuait ensuite à travers les terrains de la citadelle.

N° 1. (M. A. Blondel. Collection céramique, tapisseries, meubles anciens, objets de la Chine et des Indes.)

N° 3. (M. J.-B. Carbonnelle. Faïences et porcelaines anciennes, spécialement de Tournai.)

Rue de Bère.

Elle suit à peu près comme la rue de la Ture le tracé des fortifications de la deuxième enceinte, et se trou-

vait à l'intérieur de celle-ci, dont on voit les restes dans le jardin du Séminaire.

Rue des Ingers, c'est-à-dire des Engins, parce que là se trouvait le dépôt de l'artillerie communale.

Cette rue se prolongeait autrefois vers la citadelle, jusqu'à sa rencontre avec la rue des Filles-Dieu. On y voit quelques maisons du 18e siècle, sans intérêt.

Le magasin des engins renfermait une importante artillerie que Tournai fabriqua en abondance au 15e et au 16e siècle.

L'ancien lieu de réunion du serment des archers Saint-Sébastien se trouvait dans cette rue, avant d'être transféré, au 15e siècle, dans le fossé qui longeait la seconde enceinte, près de la rue Perdue (fossé Kinson). Plus tard les canonniers du serment de Saint-Antoine y eurent leur local.

Rue des Filles-Dieu, ainsi appelée à cause du couvent des religieuses de ce nom qui y fut établi en 1513, et fut supprimé à la révolution. Une partie de l'ancien couvent fut occupée plus tard par une association charitable, *la maternité*, qui disparut elle-même lorsqu'on démolit vers 1870 tout un côté de la rue pour relier le nouveau quartier de la citadelle à la ville.

C'est de là que proviennent deux grandes cheminées en pierre de Tournai, de style renaissance, qui figurent actuellement dans les collections de MM. A. Blondel et E. Soil.

La rue des Filles-Dieu aboutissait, avant l'érection de la citadelle, à une porte de la troisième enceinte de la ville appelée porte des Wasiers ou des Voisiers. Elle était sans doute placée sur l'ancien chemin romain de Douai mais fut supprimée à une époque reculée car les plans du 16e siècle ne l'indiquent plus.

Au delà de la rue des Filles-Dieu et de la rue de l'Esplanade s'étendent les anciens terrains de la citadelle qui viennent d'être transformés en terrains à bâtir et sont sillonnés de nombreuses rues projetées.

Le centre est occupé par la *caserne* d'infanterie installée dans les anciens bâtiments de la *citadelle* réédifiés sous le gouvernement hollandais, après 1815. Il ne reste plus rien de la citadelle primitive, chef-d'œuvre de l'art militaire qui avait été élevé en 1668 sous Louis XIV, sur des plans de Vauban, peut-être, par M. Des Houilliers et dont la première pierre fut posée par M. de Louvois, premier ministre du Roi. Elle s'étendait sur 73 hectares environ.

Derrière les casernes, l'*asile des aliénés,* vaste et très remarquable établissement hospitalier, aménagé selon tous les préceptes de l'hygiène et de la science.

Sur le côté, la prison cellulaire et la caserne de gendarmerie, et plus près de la ville le *palais de justice*, malheureuse construction dénuée de tout intérêt, mais où on peut voir, dans la salle d'audience du tribunal correctionnel, deux grandes *tapisseries* représentant les métamorphoses de Jupiter; dans le cabinet du président, deux autres tentures de la même série, et un tapis (ancienne portière) aux armes du Tournaisis. Ces cinq pièces proviennent de l'ancien palais des États du Tournaisis, le local actuel des archives, rue des Orfèvres. Dans la salle du tribunal de commerce, belle pendule Louis XV sur socle écaille et bronze.

Dans la première chambre civile, tableau de Saint-Michel, peint par Raymond Brébar, dans un beau cadre sculpté signé François Hazard, 1736.

§ 2.

LA CATHÉDRALE.

La cathédrale de Tournai, est un monument de tout premier ordre, tant au point de vue religieux et historique qu'au point de vue artistique et archéologique. Ses parties les plus anciennes remontent au 11e siècle peut-être même au 8e et chaque époque, jusqu'au 16e siècle, y a laissé des œuvres de haute valeur.

Elle occupe l'emplacement de la primitive église de Tournai, érigée sur un fonds donné par Irénée, aïeul de saint Eleuthère, au commencement du 1er siècle, église détruite à l'époque des persécutions, relevée au 5e siècle par saint Eleuthère, (élu évêque en 484 et mort en 525) et c'est pourquoi les plus anciennes figures de ce saint le représentent portant dans la main une image de la cathédrale.

De nombreux textes établissent l'existence de ce temple depuis cette époque jusqu'à celle des invasions normandes à la fin du 9e siècle. Il fut saccagé mais non complètement détruit sans doute par ces barbares.

Les habitants de Tournai, fuyant leur approche, se réfugièrent en 882 à Noyon, d'où ils ne revinrent

dans leur ville que 30 ans plus tard. On ne sait en quel état ils retrouvèrent la cathédrale. Peut-être relevèrent-ils alors la partie des nefs voisines de l'entrée dont il existerait encore de précieux restes, noyés dans l'édifice du 11e siècle.

Le 10e siècle fut marqué par de grandes calamités et la paix ne fut rendue à la ville qu'au milieu du 11e siècle; les chanoines en profitèrent aussitôt pour commencer l'édification du temple encore debout aujourd'hui.

L'histoire de la construction de la cathédrale, de ses embellissements, de ses saccagements, de ses restaurations successives, de son pillage à la fin du 18e siècle, et de sa restitution au culte en 1800, formerait un volume des plus curieux; le récit des événements dont elle a été le théâtre ou le témoin, intéresse au plus haut point l'histoire locale, et même l'histoire générale; le journal de sa restauration, commencée en 1840 et qui n'est pas encore terminée de nos jours, sera des plus instructif pour les archéologues et les artistes.

La cathédrale n'est qu'imparfaitement orientée; elle est située sur le flanc d'une colline, de sorte que par la porte principale on entre de plein pied dans le temple, tandis qu'on monte des escaliers du côté de la porte nord, et qu'on en descend du côté de la porte sud.

Son plan primitif avait la forme bien nette d'une croix latine, dans laquelle les bras du transept et le chœur, au sommet de la croix, avaient à peu près la même dimension. Par suite de la reconstruction du chœur à l'époque gothique, cette proportion a été complètement changée et le bras supérieur de la croix est devenu plus long que le bras inférieur ou la nef.

Si l'on tient compte du porche extérieur et des cha-

pelles absidales, le centre de l'église correspond à peu près au milieu même de la coupole centrale.

Les dimensions de la cathédrale sont les suivantes d'après les relevés de B. Renard.

Longueur totale extérieure, 134 mètres.

Largeur, aux transepts 66 mètres et demi.

Hauteur totale des flèches 83 mètres.

Hauteur des quatre tours des côtés, jusqu'à la naissance de la flèche 58 mètres.

Hauteur du comble des transepts 35 mètres, du comble de la nef 33 mètres, et de celui du chœur 47 mètres.

Intérieur : avant-porche 2 mètres et demi.

Porche 10 mètres ; nef 18 mètres ; transept 14 mètres et demi ; chœur, jusqu'à l'extrémité de la chapelle du Chevet 58 mètres.

Longueur des transepts 63 mètres.

Hauteur de la première galerie des transepts 11 mètres 25 c. — De la seconde 6 mètres.

Hauteur de la première galerie des nefs 7 mètres ; de la seconde 7 mètres et demi.

Hauteur de la voûte de la lanterne 45 mètres.

Hauteur de la voûte du chœur 33 mètres, de celle des caroles 17 mètres.

Extérieur.

La cathédrale de Tournai offre un ensemble magnifique, dont on peut admirer toute l'ampleur et la magnificence du sommet d'une des tours voisines, le Beffroi ou Saint-Brice.

Rien n'est comparable au faisceau des cinq tours groupées au centre de l'édifice, élevant leurs flèches égales dans les cieux et dominant toute la cité et les campagnes voisines. De quelque côté qu'on approche de la ville, on aperçoit à 6 ou 8 kilomètres de distance

ce monument superbe qui couronne l'antique ville royale dont il est l'orgueil.

Une tour eut suffi aux besoins du culte; un dôme suffisait aussi pour couronner convenablement l'intersection des nefs et du transept; cet entassement de tours, construction de luxe, puisqu'elles sont inutiles à proprement parler, ce faste, cette volonté de faire grand, frappe l'imagination, témoigne de la puissance et de la richesse du peuple qui a élevé le monument; il impose le respect et commande l'admiration.

Bien que la cathédrale soit de beaucoup de côtés entourée de constructions privées, on peut cependant apercevoir ses parties principales, un côté du chœur, un autre de la nef, les deux transepts, la façade principale et surtout les clochers.

Façade principale (vers l'ouest).

La partie supérieure, de style roman est de restauration ou plutôt de reconstruction moderne, car elle avait été complètement défigurée à l'époque gothique.

L'avant-porche extérieur, gothique, qui date du 16e siècle, en remplace un plus ancien, de même style.

L'intérieur du porche est très curieux à étudier.

Derrière les arcatures ogivales et les sculptures qui ornent la façade, on aperçoit des détails de l'ordonnance romane de celle-ci.

Les sculptures appartiennent à des époques bien diverses. Celles de la première zone, en pierre de Tournai, datent du 14e siècle. Ce sont les statues, en bas-relief, des prophètes et des docteurs de l'Église, ainsi qu'Adam et Ève. Chacune d'elles est inscrite sous une arcature gothique. Elles ont une haute valeur artistique et figurent parmi les meilleurs spécimens de la sculpture du moyen âge.

La seconde zone représente deux sujets : l'histoire de Chilpéric et des droits qu'il conféra à l'évêque de Tournai (côté vers l'évêché), et d'autre part une procession solennelle (côté de la bibliothèque). Ces sculptures ont plus de relief que les premières, elles appartiennent au 16e siècle et sont en pierre blanche.

Enfin la troisième zone se compose de statues d'apôtres et d'évêques, exécutées au 17e siècle.

Les sculptures des deux baies des portes furent renouvelées à cette époque. Au centre figure l'image de Notre-Dame, qui date du 15e siècle, fut mutilée par les iconoclastes et refaite en partie en 1620.

On y voit encore les statues de saint Piat et saint Eleuthère (1623) en pierre blanche, des quatre docteurs de l'Église latine (1625), et des quatre évangélistes.

Sous ces statues, des bas-reliefs représentent des malades implorant Notre-Dame (1589 à 1625), enfin plus bas, les images d'Adam et Eve dont il a déjà été parlé, ainsi que celles des prophètes (14e siècle).

Entre l'évêché et la cathédrale, sur une voûte surbaissée, est établie la chapelle épiscopale qui date de la fin du 12e siècle. Son arc à triple lancette accuse bien le caractère de cette époque.

La façade latérale sud se voit très bien en passant sous la chapelle épiscopale (vulgairement dite *la fausse porte*).

Ce qui frappe tout d'abord, c'est la rudesse de l'appareil consistant en moellons très irréguliers; les arcs même des fenêtres n'ont pas leurs claveaux appareillés.

La façade est percée de trois rangs de fenêtres, les deux rangs inférieurs éclairent la basse nef et la galerie de l'étage, tandis que le troisième, situé au-dessus de

la toiture du bas côté, éclaire la partie supérieure de la grande nef.

L'arcade extérieure des fenêtres des bas côtés repose sur une colonnette; elle ne correspond pas exactement, comme forme, à l'arc de la fenêtre proprement dite qui ouvre dans cette arcade; l'imposte entre ces deux arcs, est rempli par une maçonnerie en moellons plus irrégulière encore que le reste de la construction. Des contreforts larges, mais peu saillants, séparent chaque fenêtre. A la hauteur des fenêtres de la galerie, ils sont ornés d'une arcade supportée par deux colonnettes de même aspect que les fenêtres. Un cordon mouluré s'étend sur toute la longueur de la façade aux trois étages des fenêtres et suit tous leurs contours.

Le troisième rang des fenêtres est plus décoré que les deux précédents. Les contreforts ont perdu beaucoup de leur largeur et les arcatures extérieures des fenêtres reposent sur une série de colonnettes qu'interrompent seulement les baies des fenêtres.

Une galerie de circulation (piet-voie) extérieure, règne tout le long de la façade latérale, à la hauteur du seuil des fenêtres supérieures. Les toitures de la nef et des bas côtés reposent sur de simples blochets.

Transept. A l'extérieur, les hémicycles seuls indiquent les transepts; ils sont semblables, tant du côté nord que du côté sud, tous deux sont complètement dégagés et bien visibles par conséquent. Particularité curieuse, alors qu'à l'intérieur ils diffèrent radicalement des nefs, ils leur sont identiques à l'extérieur, (avec un rang d'arcades aveugles, en plus, sous les fenêtres du rez-de-chaussée.) Les fenêtres des deux étages inférieurs ne sont pas au même niveau, il est vrai, mais celles de l'étage supérieur sont exactement à la même hauteur

que celles du clair étage de la grande nef. Preuve nouvelle que le transept et les nefs ont été bâtis en même temps ou du moins, d'après un plan d'ensemble datant de l'époque de la construction des nefs.

Le pignon du transept est couronné d'une galerie à escaliers, ouverte et dont le gable est supporté par de sveltes colonnettes.

La porte latérale sud (ou porte du capitole), date du 12e siècle. Elle a dû être restaurée et est privée des sculptures qui l'ornaient autrefois. Au-dessus on remarque quatre baies à arc déprimé qui éclairent une petite tribune d'où l'official du chapitre assistait à l'exécution des criminels qui se faisait sur le Marché aux poteries.

Le Portail latéral nord, dit porte Mantile, beaucoup mieux conservé que le portail nord, mérite une description plus complète.

Érigé au 12e siècle, lors du remaniement de la partie supérieure du transept, ce portail est décoré d'une haute arcade trilobée dont la partie supérieure est en arc d'ogive. Sous cette arcade ouvre la porte proprement dite, à plein cintre, encadrée par un large bandeau deux archivoltes supportées par d'élégantes colonnes torses, et deux montants couverts de sculptures, les plus riches et les plus curieuses de la cathédrale, représentant des scènes avec personnages et animaux, difficiles à expliquer.

Les sujets sont-ils historiques ou symboliques, faut-il y voir des scènes de l'époque des Mérovingiens ou des sujets allégoriques? On n'est pas fixé sur ce point.

On peut noter les sujets qui suivent : guerriers vêtus du casque conique et de la cotte de maille, luttant

ensemble. Guerrier vainqueur rentrant dans la cité porteur de la tête de son ennemi (David et Goliath ?). Personnage couronné accompagné d'une femme et suivi d'un évêque avec deux prêtres. Deux personnages, celui qui est debout semble tendre la main à l'autre qui gît à terre. (On croit y voir la guérison de l'aveugle Mantilius par saint Eleuthère, miracle qui se serait produit en ce lieu, et d'où viendrait le nom donné à la porte). Monstres variés avec formes humaines, ou chimériques; fileuse tenant une quenouille; femme et guerriers couverts de cottes de mailles; la fable du loup et de la cigogne; femme frappant un guerrier qui se dissimule derrière un long bouclier, avec la légende *Humilitas*.

Le trilobe qui surmonte la porte est formé d'un bandeau richement sculpté et d'une moulure lisse. Dans la partie supérieure on a ménagé une fenêtre carrée surmontée d'un arc plein cintre supporté par d'élégantes colonnettes.

Cette porte donne accès à un petit porche sans caractère mais où on remarque un chapiteau à rinceaux feuillus avec sujets allégoriques; d'une part deux personnages royaux, homme et femme, dont l'un tient un sceptre; de l'autre (derrière la porte, dans l'église), un monstre engloutissant une femme; sur chaque côté un médaillon rond avec figure de femme drappée. On ne sait s'il faut y voir un sujet historique, Frédégonde donnant le sceptre à Chilpéric, ou un sujet allégorique; l'orgueil et la puissance d'une part; la ruine et le châtiment de l'autre.

Les cinq clochers.

(On peut les bien voir de beaucoup d'endroits, mais nulle part ils n'offrent une masse aussi imposante que

lorsqu'on les contemple de la Grand'Place, à l'entrée de la rue des Meaux).

Le clocher central, beaucoup plus large que les quatre autres est moins élevé qu'eux, quant à la maçonnerie, mais sa flèche, octogone, qui est très haute, le ramène au même niveau que les autres. Quatre clochetons cantonnent la flèche. Chacune des faces de la tour centrale est ornée de deux rangs superposés d'arcatures, les unes aveugles, les autres percées d'une fenêtre.

Les quatre clochers qui flanquent les côtés du transept sont élancés, carrés, consolidés par des contreforts peu saillants aux angles, et surmontés d'une toiture pyramidale à quatre pans.

Ces toitures qu'on est occupé à démonter pour les refaire à neuf, datent du 16e siècle, (l'une d'elles porte plusieurs fois la date de 1528) ; on ne possède aucun document qui établisse si avant cette époque elles affectaient la même forme qu'aujourd'hui.

Le système général de décoration des quatre clochers est le même ; ils possèdent tous, sur chacune de leurs faces ou à peu près, quatre étages réguliers d'arcatures, les unes aveugles, les autres ouvertes, plus quelques fenêtres irrégulièrement placées dans la partie inférieure ; mais ils diffèrent dans leurs détails, et même dans leur style, l'un étant complètement roman, deux autres de transition, et le quatrième entièrement gothique, sans que cette variété ait rien de disparate.

Chaque clocher porte un nom, ce qui n'empêche que souvent les auteurs les ont confondus. Voici ces noms d'après le Maistre d'Anstaing qui devait bien les connaître.

Le plus ancien, dans l'angle du chœur et du tran-

sept, du côté du beffroi, est appelé Marie-Pontoise. L'autre, du même côté, mais dans l'angle de la nef et du transept, est appelé clocher Marie ou de la paroisse; les deux derniers, du côté du Marché aux fruits sont le clocher Saint-Jean ou du carillon, vers le chœur, et le clocher Brunin, contre la paroisse Notre-Dame.

C'est du Marché aux fruits (Place des acacias), que l'on a la plus belle vue sur le *chœur*.

Il appartient au style gothique primaire dans toute sa pureté et n'a pour caractère distinctif que son excessive simplicité.

De grandes baies (dont les fenestrages sont modernes), occupent tout le pourtour de l'étage, elles sont surmontées de gables qui se relient à la balustrade en pierre (de restauration récente), qui règne à la naissance du toit. Une crète moderne en plomb, haute d'un mètre, règne sur le comble de la toiture. Sur la croix qui est à l'extrémité du sanctuaire, statuette ancienne d'ange sonnant de la trompe. Tout autour s'accuse le déambulatoire du chœur, avec ses grandes verrières semblables à celles de l'étage.

D'élégants contreforts, avec deux arcs boutants soutiennent la voûte du chœur. — Le second de ces arcs, de construction ancienne, est cependant postérieur à la construction primitive, car il coupe la colonne sur laquelle repose l'arc supérieur, contre le chœur. Les contreforts sont couronnés par des pinacles, qui tous ont été récemment rétablis.

Les chapelles de la Passion, de Saint-Louis et de la paroisse n'offrent pas d'intérêt particulier.

Les dépendances de la cathédrale, qui s'étendaient tout à l'entour de l'édifice ont disparu, sauf les sacristies. Il reste quelques fragments du cloître dont il a été

parlé plus haut (rue du Curé Notre-Dame, école Saint-Luc).

Intérieur.

L'ensemble de la cathédrale, lorsqu'on y pénètre par l'entrée principale, produit une impression profonde, inoubliable, et chaque partie, étudiée isolément, nefs, transept et chœur, offre le plus vif intérêt. La longueur intérieure totale de l'édifice est de 132 mètres.

Le porche, bien qu'il ait été profondément modifié par la démolition du côté qui regarde la nef et son remplacement par un portique en marbre, dans le style du 16e siècle, renferme des parties d'autant plus intéressantes qu'elles sont probablement les plus anciennes de l'édifice et remontent peut-être au 8e siècle.

Les chapiteaux des colonnes sont d'un type très archaïque, beaucoup d'entre eux sont ornés de pommes de pin, plusieurs bases sont ornées de têtes d'homme ou d'animal, d'autres ont les tores, de même que la plinthe des pilastres, sculptés.

Un groupe de trois colonnes torses entre les deux portes est d'une élégance toute particulière.

Les arcades latérales, qui sont bouchées, indiquent bien que cette partie de l'édifice a été remaniée lors de la reconstruction du 11e siècle.

L'une d'elles renferme l'épitaphe de Nicolas du Fief, évêque d'Arras.

Au-dessus du porche se trouvait autrefois la chapelle Saint-Michel. On y voit aujourd'hui les orgues.

Le long des basses nefs, et en particulier du côté de la paroisse Notre-Dame, on remarque quelques colonnes cantonnant les pilastres, dont les bases, ainsi que la plinthe des pilastres, sont plus ornées que les autres et paraissent dater de la même époque que le porche.

Ces sculptures se rapprochent assez de celles du roman bourguignon, et leur type diffère de celui des colonnes de la nef, dont il va être parlé.

Nefs.

Les nefs étaient achevées en 1070. Elles appartiennent donc au roman de la première époque.

La grande nef compte neuf travées qui se décomposent en quatre zones ou étages : la première, ou rez-de-chaussée, est composée d'arcs plein cintre légèrement outrepassés, reposant sur des piliers en forme de croix, avec une colonne engagée sur chaque face, et quatre colonnettes prismatiques, dans les angles, formant un élégant faisceau de colonnes ; les arcs sont à arêtes vives, non moulurées ; les chapiteaux de forme cubique, ornés de feuillages variés, de rinceaux, de rubans perlés, de figures d'hommes et d'animaux ; les bases ornées de deux tores séparés par un creux, avec, aux angles du socle, une feuille qui les relie à celui-ci.

La seconde zone, qui correspond à la galerie de l'étage, offre comme la première de larges arcs plein-cintre reposant sur un pilastre carré posé en diagonale, et cantonné aux angles de quatre colonnettes octogones. C'est une disposition très orginale et très décorative.

La troisième, ou triforium, se compose d'arcs aveugles, deux par travée, reposant sur des colonnettes trapues, au centre desquels il y a une baie aveugle.

Enfin, la quatrième, ou clair étage, est composée de larges fenêtres évasées, sans ornements.

Une voûte moderne, construite en 1777 et qui a le grand tort de masquer la partie supérieure des murs, a remplacé le plafond plat, en bois, de l'époque romane.

On remarquera que la décoration de la nef, très

riche dans le bas, c'est-à-dire au rez-de-chaussée, va en diminuant au fur et à mesure que la construction s'élève.

Les chapiteaux ont conservé des restes assez caractérisés de polychromie.

Les *basses nefs*, sont à voûtes d'arête dont les arcs doubleaux reposent sur les faisceaux de colonnes de la nef et sur des pilastres cantonnés de colonnettes du côté des murs latéraux. Autrefois chaque pilastre était orné d'une colonne engagée, répondant à celle du côté de la grande nef. Elle a été enlevée en 1633, lorsqu'on a commencé à moderniser la cathédrale ; l'arc doubleau, privé de son point d'appui, a été retaillé du côté des murs, ce dont on s'aperçoit facilement. Des statues en marbre du 17e siècle, adossées aux pilastres, remplacent ces colonnes.

Au-dessus des basses nefs s'élèvent d'importantes *galeries*, aussi hautes que les nefs elles-mêmes et voûtées comme elles, mais de voûtes faites au 17e siècle et qui ont remplacé les toitures primitives lambrissées. Elles sont éclairées comme elles aussi par des baies romanes.

A la hauteur des portes latérales, les basses nefs, par suite du retour vers le transept, offrent un quinconce de faisceaux de colonnes, aux formes variées, formant une perspective des plus grandioses et des plus pittoresques.

L'examen des chapiteaux, d'une variété infinie, présente un très grand intérêt. Ils sont d'un travail soigné et correct, et ont été rehaussés de polychromie. Ceux où figurent des êtres humains ou des animaux sont assez rares. L'un d'eux, dans un groupe de colonnes proche de la porte du sud, représente un homme tombant dans

le vide; on a supposé qu'il rappelle la mort accidentelle de l'architecte arrivée en cet endroit; un autre chapiteau plus curieux se trouve sur une colonne près du porche nord et a déjà été décrit : il représente d'un côté une femme donnant le sceptre à un homme, et de l'autre une femme (nue) dévorée par un monstre.

Le style roman de la nef, et en général de la cathédrale de Tournai a ses caractères propres ou, pour parler plus exactement, ne semble pas appartenir franchement à aucune des trois grandes écoles romanes, voisines, celle de la Bourgogne, dont Cluny est le type; celle de la Normandie et celle du Rhin. Il semble qu'il se rapproche cependant davantage du roman normand, tel surtout qu'il fut compris et appliqué dans les grands monuments de l'Angleterre et, ce qui paraît plus certain encore, c'est qu'il tire les éléments principaux qui le composent, des monuments de la Lombardie (et de Milan en particulier) dont il a subi l'influence directe.

Avant de quitter les nefs il faut encore signaler : la statue en albâtre du Sauveur, du 16e siècle; un monument funéraire (sans nom de défunt) appliqué contre le troisième pilier de la basse nef, côté de l'évangile; il est en marbre, date du 16e siècle, et représente le défunt, à genoux, présenté par saint Jean-Baptiste, son patron, en prière devant sainte Barbe; les nombreuses pierres tombales fixées aux murs des bas côtés; la statue de Notre-Dame la brune, devant qui brûlent toujours de nombreux cierges, et qui date de 1567; (l'édicule en marbre, de style roman, qui l'abrite est moderne); enfin, la chaire de vérité, œuvre très médiocre de François Gillis (1740) et les bénitiers formés d'une immense coquille.

Transept.

Bien qu'il appartienne au style roman, comme la nef, et qu'il soit contemporain de celle-ci, il en diffère totalement comme type général, aussi bien que comme détails. Construit au 11e siècle, le transept fut remanié dans sa partie supérieure au 12e siècle. C'est incontestablement la partie la plus belle de la cathédrale et l'un des chefs-d'œuvre du style roman.

Les absides circulaires sont de toute beauté; pour en bien juger, il faut se placer à l'extrémité d'un des bras.

L'hémicycle est formé de sept arcs plein cintre, surhaussés, formant d'étroites baies supportées par des colonnes monocylindriques très élevées; derrière ces arcs règne un étroit bas côté. L'étage est construit sur le même plan, mais les colonnes sont beaucoup moins hautes, et derrière elles règne une galerie comme au rez-de-chaussée. Elle est surmontée d'un triforium composé d'une série de pilastres cantonnés de colonnettes, supportant la moulure sur laquelle s'appuient les arcs des voûtes. Ceux-ci, disposés en éventail, vont butter contre un des arcs doubleaux de la partie droite du transept.

Cette voûte, d'une hardiesse extraordinaire, date de la fin du 12e siècle, comme d'ailleurs toutes celles qui couvrent le transept, et qui ont été construites lors du remaniement qu'a subi toute cette partie de la cathédrale.

Les chapiteaux des colonnes et leurs bases, sont d'un type très différent que celui des nefs. Ils sont bas, moins riches de décor (pas d'entrelacs, de feuillages, d'animaux) et les volutes qui les ornent les rapprochent davantage de la sculpture romaine. Ils conservent des traces de polychromie. Les bases des colonnes ne sont point pattées.

Outre les hémicycles, le transept comprend encore *la lanterne,* qui domine l'intersection de la nef et du transept, et de chaque côté de la lanterne une partie droite assez difficile à décrire, car elle-même se compose de deux travées fort différentes l'une de l'autre et dont les côtés diffèrent entre eux, selon qu'ils regardent la nef ou le chœur.

La première travée, qui semble uniquement destinée à relier l'hémicycle à la seconde travée qui fait le retour des nefs, se compose d'une arcade élevée, supportée par des colonnettes en retrait; au-dessus le mur est plat, jusqu'à la hauteur du triforium qui est semblable à celui de l'hémicycle.

Dans le triforium de cette travée, touchant au clocher Marie ou de la paroisse, on remarquera deux chapiteaux sculptés fort curieux : l'un d'eux porte les emblèmes des quatre évangélistes, l'autre des têtes d'hommes avec des serpents sortant de la bouche.

Cette même travée, du côté de l'évangile, est différente de celle-ci dans les détails de son ordonnance. L'arc est moins élevé, le triforium est dépourvu d'arcatures.

Immédiatement au-dessus du triforium prend naissance une voûte gothique en berceau qui repose sur des arcs doubleaux supportés d'une part par un pilastre carré orné de colonnettes élancées, de l'autre par un faisceau de colonnes partant du fond comme les premières.

Le côté de cette travée qui touche au chœur offre la même disposition. On y a adossé un autel dont il sera parlé plus loin.

La seconde travée est beaucoup plus riche. Son ordonnance générale est celle de la nef, dont elle forme le retour. Elle comprend en réalité deux travées de la

nef, c'est-à-dire deux arcades au rez-de-chaussée et à la galerie et deux fenêtres au clair étage. Seul le triforium diffère. Il offre les éléments combinés de ceux de la nef et de l'hémicycle. Du côté du chœur, cette travée a été totalement remaniée et remplacée par une baie gothique lors de la construction du nouveau chœur. La voûte qui la couvre est ogivale et à nervures.

Entre les arcs du rez-de-chaussée, et montant jusqu'à la naissance des voûtes, mais s'arrêtant là, et ne répondant par conséquent à aucun besoin actuel de la construction, on voit une colonne sans chapiteau. C'est un *repentir* qu'il est difficile d'expliquer.

Au centre s'élève la *lanterne* ou le *dôme* dont la voûte à nervures est à 48 mètres du sol. Elle est supportée par quatre arcs puissants reposant eux-mêmes sur quatre faisceaux de colonnes romanes, qui ont été surhaussées, du côté du chœur lors de l'établissement de celui-ci. L'arc triomphal, repris en sous œuvre, est d'une magnifique envergure. Il coupe les fenêtres romanes de ce côté du clocher central. Les autres côtés ont conservé leurs fenêtres à plein cintre.

Sous le dôme, et servant d'entrée et de clôture au chœur, se dresse *le jubé* en marbre, chef-d'œuvre de style renaissance, élevé par Corneille de Vriend, dit Floris, d'Anvers, au 16e siècle. Il se compose de trois arcs reposant sur des colonnes d'ordre dorique, la partie supérieure ornée de médaillons en marbre blanc, qui représentent des scènes de l'ancien et du nouveau Testament dont l'une est la figure de l'autre, par exemple le Christ en croix et le serpent d'airain, la Résurrection du Sauveur et Jonas sortant de la baleine... Ces médaillons sont entourés d'élégantes sculptures

décoratives et une balustrade en marbre couronne la galerie. Au sommet de chaque arc le sculpteur a placé une statue en albâtre : Notre-Dame, saint Piat et saint Eleuthère. La partie inférieure, derrière les colonnes est massive, et n'a jamais été destinée à être dégagée, l'arc central seul devant être ouvert.

Au-dessus du jubé on a placé une statue en bois de saint Michel, œuvre de Lecreux, qui autrefois se trouvait à la chapelle Saint-Michel existant alors au-dessus du porche.

A droite et à gauche du jubé, au delà de l'ouverture du chœur, se trouvent des autels qui viennent d'être transformés et attendent qu'on leur donne une forme définitive en rapport avec le style du monument.

Il y a peu de temps ils étaient encadrés par d'immenses portiques en marbres de diverses couleurs, de style classique qui s'élevaient à peu près jusqu'à la hauteur du triforium. Ils pouvaient donner une idée de la richesse du chapitre à l'époque de leur construction (18e siècle), mais ils rompaient malheureusement la ligne de l'édifice et ne pouvaient être conservés.

Lors de leur démolition, on a remis au jour dans le transept nord, au-dessus de l'autel Saint-André, des fragments considérables de *peintures romanes* retraçant la légende de sainte Marguerite, en sept tableaux, qui remontent au 12e siècle.

1. Sainte Marguerite, gardant les brebis est rencontrée par Olibrius.

2. La sainte est amenée et comparaît devant le tyran.

3. Tourments endurés par sainte Marguerite.

4. La sainte est dévorée par un dragon. Elle sort, sans blessure du flanc du monstre.

5. Elle est tentée dans sa prison par le diable et le terrasse. — Le diable disparaît dans un puits.

6. Sainte Marguerite est livrée à un nouveau supplice.

7. Elle meurt par le glaive et un ange emporte son âme.

D'autres peintures, dont le sujet est moins facile à saisir, ornent les pilastres voisins et le fût des colonnes. Leur conservation et leur restauration soulèvent plus d'un problème difficile à résoudre.

Au-dessus de l'autel du transept sud, (autel Sainte-Anne), existent aussi les restes d'une peinture de la même époque représentant la Jérusalem céleste.

Derrière la table d'autel on voit un bon triptique de Van Nègre, représentant la sainte Famille, la Présentation de Notre-Dame au temple et son mariage. Au-dessus on a placé une statue de Notre-Dame en albâtre, œuvre du 16[e] siècle, qui remplace l'antique statue de Notre-Dame flamande, détruite par les iconoclastes. Les peintures qui l'entourent sont modernes.

Dans l'aile nord du transept on voit un *calvaire* gothique, dont les statues se trouvaient autrefois sous l'arc triomphal, reposant sur une poutre transversale, au-dessus du jubé.

La croix triomphale qui actuellement a pris leur place, est moderne (1876).

Près du Calvaire, sous la première travée de l'hémicycle on voit les restes mutilés du retable de l'ancienne chapelle de la Transfiguration, en pierre blanche, exécuté en 1490, et qui représentait Notre-Seigneur debout sur le Thabor, accompagné de ses disciples.

Il reste à signaler dans le transept les *vitraux* des hémicycles qui sont anciens et très remarquables. Ils se trouvaient autrefois dans les fenêtres du chœur et ont dû être remaniés pour prendre place dans celles

du transept. Ce travail a été effectué par Capronnier. Les vitraux originaux datent de 1465 et sont attribués à Lucas Adriaens d'Anvers ou à Thierry Stuerbout.

Ils représentent la guerre entre Sigebert et Chilpéric, origine des dotations de la cathédrale, et le rétablissement du siège épiscopal (séparé) de Tournai en 1146.

Ces deux sujets se déroulent dans l'ordre suivant; et pour bien les voir, on doit n'examiner d'abord que les scènes d'en bas, et reprendre ensuite, dans le même ordre, celles d'en haut.

Transept sud. 1re fenêtre (près de l'autel). Bataille entre Sigebert et Chilpéric.

2e (En bas). Fuite de Chilpéric. (En haut). Le droit de pontenage concédé par lui à l'évêque.

3e (En bas). Chilpéric est reçu par l'évêque Chrasmer. (En haut). Le droit de balance.

4e (En bas). Fredégonde arme des assassins contre Sigebert. (En haut). Le droit sur les vins.

5e (En bas). Assassinat de Sigebert. (En haut). Le droit d'étal.

6e. Chilpéric accorde à l'évêque les droits et privilèges retracés dans les scènes supérieures des 2e, 3e, 4e, 5e et 6e fenêtres. (En haut). Le droit sur les bières.

7e. Le magistrat de Tournai reconnaît les droits de l'évêque.

Vitraux du transept nord.

1er. Les délégués du chapitre de Tournai demandent le consentement de l'évêque de Noyon pour la séparation des diocèses.

2e Le chanoine Letbert expose l'état des diocèses à saint Bernard.

3e (En bas). Il se rend à Rome, (En haut). Entrée du nouvel évêque à Tournai.

4° (En bas). Il est reçu par le Pape. (En haut). Le châtelain rend hommage à l'évêque.

5° (En bas). Le Pape nomme Anselme de Laon, évêque de Tournai. (En haut). Le magistrat de la ville prête serment à l'évêque.

6°. Anselme est sacré évêque en présence du Pape.

7°. Il vient à Tournai, accompagné du chanoine Letbert.

Le chœur, d'un style noble et sévère, puisant toute sa beauté dans la perfection des lignes, et dont la décoration est très sobre, a été élevé en 1212, sous l'épiscopat de Walter de Marvis.

Il compte sept travées en profondeur et cinq travées à l'hémicycle, qui se divisent en trois zones dans le sens de la hauteur ; la première se compose d'arcs gothiques surhaussés qui reposaient primitivement sur de frêles faisceaux de colonnettes (comme ceux de l'hémicycle) qu'on a été obligé de consolider dans la suite par un massif pilastre. Le tympan des arches est orné de rosaces refaites lors de la restauration du chœur, et dont le style semble plutôt classique que gothique. La seconde zone, ou triforium, comprend cinq arcatures par travée, celles des extrémités groupées par deux sous un arc plus grand avec quatrefeuilles. Ce triforium sert de galerie de circulation. Derrière dans le mur ouvrent deux petites fenêtres en quatrefeuille qui correspondent à celles des arcatures. La partie supérieure, ou cleristory se compose d'une large verrière, dont les meneaux, comme le vitrail d'ailleurs, sont modernes.

L'extrême ténuité des appuis, l'absence de trumeaux ou de panneaux pleins, donne à cette partie de la cathédrale une légèreté et une grâce extrêmes, qui

l'a fait comparer à la Sainte-Chapelle de Paris. Une voûte élégante, à nervures, construite en pierres blanches, prend naissance à peu près à la base des fenêtres du clair étage. Ses retombées reposent sur de minces faisceaux de trois colonnettes chacun, qui partent de fond et sont appliquées contre les pilastres des arcs du rez-de-chaussée.

Le chœur est entouré d'un déambulatoire, qui porte ici le nom de *carolle*, sans que l'on connaisse bien l'origine de ce mot. Faut-il lui donner la même étymologie qu'au mot carole, qui dans le langage du moyen âge signifie danse, ronde, et par extension procession autour du sanctuaire? Le chœur ne possède pas de bas côtés, mais en face de chaque travée, on a ménagé entre les contreforts une petite chapelle étroite éclairée par une large fenêtre ogivale. Sous les fenêtres règne une belle arcature gothique à arcs trilobés.

Autour de l'hémicycle du chœur, la carolle s'élargit de manière à ménager cinq chapelles absidales dont une seule, celle du centre, plus profonde d'ailleurs que les quatre autres, possède un autel.

Les voûtes du déambulatoire indiquent bien le travail de consolidation dont les piliers du chœur ont été l'objet. Ceux-ci ayant été renforcés par le milieu, les colonnettes qui supportent ces voûtes ont été reculées, ce qui a diminué la portée des arcs doubleaux, de telle sorte que la clef de la voûte n'est plus au centre de celle-ci. On peut voir un *témoin* de ce remaniement dans le pilier voisin de la porte du chœur, du côté de la sacristie.

Dans les carolles, les chapiteaux des colonnes sont à crochets, comme dans le chœur, et certaines colonnes ont la base pattée.

Le sanctuaire.

Tout au fond du chœur, contre l'arc central de l'hémicycle se dresse un autel très élégant et du meilleur goût, dont les proportions n'ont rien d'exagéré, de telle façon qu'il ne choque pas, bien qu'il soit d'un style tout différent de celui du monument.

Cet autel en marbre de diverses couleurs et garni en bronze doré, de style classique, exécuté en 1727, provient de l'ancienne église de l'abbaye de Saint-Martin. Le retable est orné de médaillons très artistiques dus à Gaspard Lefebvre, orfèvre tournaisien. Ils sont en argent et en bronze doré, travaillé ou repoussé. La table d'autel, distante du contre-retable est très élégante. Elle est ornée d'un beau crucifix et de six riches chandeliers de style Louis XVI en marbre blanc et en bronze doré.

A droite et à gauche de l'autel, sur des socles indignes, reposent deux superbes *châsses*, merveilleux ouvrages d'orfèvrerie du 12e et du 13e siècle, très mal placés malheureusement pour être vus et étudiés.

La *châsse de Notre-Dame* (du côté de l'épître), édicule rectangulaire, couvert par un toit à deux versants et à deux croupes, longue de 1 mètre 16 centimètres et large de 70 centimètres, est l'œuvre de Nicolas de Verdun, qui l'exécuta en 1205, et elle vient d'être restaurée de la façon la plus heureuse et la plus consciencieuse. Elle est décorée de sujets en bas-relief, abrités sous de riches arcatures ornées de filigranes, d'émaux cloisonnés ou champlevés, de pierreries, la plupart anciennes et véritables, et d'inscriptions anciennes ou rétablies d'après le texte d'un manuscrit reposant aux archives du chapitre. Un des émaux est particulièrement intéressant : c'est celui qui sert de fermoir

au manteau de la Vierge; il est translucide et probablement byzantin, de couleur vert émeraude. Un autre émail translucide, vert et bleu, à la ceinture de la Vierge, paraît être une imitation du premier, faite par Nicolas de Verdun.

Les différents groupes, qui se détachent sur un fond émaillé, représentent : 1. L'adoration des Mages, qui orne une des extrémités de la châsse.

A l'autre bout : 2. Le Christ en majesté.

Sur l'un des côtés : 3. La fuite en Egypte.

4. La présentation au Temple.

5. Le baptême de Notre-Seigneur.

De l'autre côté : 6. L'Annonciation.

7. La Visitation.

8. La Nativité.

Six médaillons ronds se détachant sur un fond émaillé avec les emblèmes des évangélistes, ornent les versants de la toiture. Ils représentent :

9. La flagellation.
10. Le crucifiement.
11. Les saintes femmes au Sépulcre.
12. La descente du Sauveur aux limbes.
13. L'apparition à la Madeleine.
14. L'incrédulité de saint Thomas.

Au centre de chacun des deux panneaux des extrémités émerge un ange portant les instruments de la Passion.

La châsse de saint Eleuthère, au côté de l'Evangile, est une des plus admirables œuvres d'orfèvrerie qu'ait produites le 13[e] siècle; elle est malheureusement en assez mauvais état, par suite des réparations maladroites qu'elle a souffertes aux siècles passés, et attend une restauration complète et artistique.

On ne connaît pas l'orfèvre qui la travailla et on sait seulement qu'elle reçut les reliques de saint Eleuthère en 1237.

Elle a la forme d'un édifice rectangulaire avec toit à deux versants. Chacune des faces latérales est ornée d'arcades gothiques trilobées avec riches archivoltes et crêtes ajourées, et dans l'espace demeuré libre entre ces arcs, l'artiste a placé un ange. A l'intérieur des arcs figurent huit statues d'apôtres assis, quatre sur chaque face, tandis que trois autres occupent trois des huit arcatures plus simples qui ornent les deux versants de la toiture. Outre les apôtres, on voit encore dans ces dernières arcades, saint Jean-Baptiste, l'ange Gabriel, la sainte Vierge, l'Eglise et la Synagogue.

Les pignons des extrémités abritent, sous de riches arcs trilobés, d'un côté Notre-Seigneur, et de l'autre saint Eleuthère; cette dernière figure est particulièrement belle. Dans le tympan, au-dessus de chacun d'eux, se trouve un ange tenant les instruments de la Passion. Quatre autres figures d'anges tenant des palmes et des couronnes surgissent aux angles de la châsse, à la naissance de la toiture. Un riche crétage d'orfévrerie couronne le sommet et les gables de la toiture. Toutes les surfaces de métal sont ciselées; des inscriptions gravées autour des personnages, des plaques d'émaux cloisonnés, des rinceaux au feuillage estampé et forgé ornent toutes les parties de la châsse et concourent à en faire une œuvre d'une richesse exceptionnelle.

Aux deux côtés de l'autel s'alignent douze chandeliers gothiques en laiton (deux sont modernes), de dimensions énormes. On les appelle ici *bourdons*

Au côté de l'épître, un élégant lutrin gothique en

laiton, au centre duquel figure la statue de sainte Catherine, copie faite en 1877 du lutrin de Saint-Ghislain; du côté de l'évangile un autre lutrin également en laiton, et de même style, copié sur celui qui existe à l'église de Gaurain. Les originaux de ces deux pièces de dinanderie sont l'œuvre d'un fondeur tournaisien du 14e siècle, Guillaume Lefebvre, à qui est dû le remarquable baptistère de Hal.

Le trône épiscopal, en bronze doré, dans le style du 13e siècle, est moderne et a été exécuté par Dehin de Liège; moderne aussi la couronne de lumière du même style, exécutée par J. Wilmotte de Liège.

On remarque encore dans le chœur un lectrier en fer forgé du 15e siècle et un lutrin moderne en laiton, de style gothique, copié sur une œuvre de Josès de Dinant, artiste du 14e siècle, qui précisément avait fourni l'ancien lutrin de la cathédrale.

Les stalles des chanoines sont du 17e siècle, sans aucun mérite. On a placé derrière elles six grands tableaux en grisaille, (occupant chacun toute la largeur d'une travée), par Sauvage d'après le Poussin, représentant six des sept sacrements (le septième est dans la carolle nord, contre le buffet des petites orgues).

Auprès des portes latérales du chœur se trouvent quatre belles statues en marbre blanc. Celles du côté de l'épître représentent sainte Agnès et la religion, par Willems, sculpteur anversois (1670 à 1680); celles du côté de l'évangile, saint Piat (reconnaissable aux sujets qui ornent les bandes de sa chasuble), et saint Eleuthère portant la cathédrale. Elles datent du 17e siècle et ont été faites par Vervoorden.

Tous les vitraux du chœur sont modernes, et ont été peints par J.-B. Capronnier de Bruxelles. Ceux du clair étage offrent l'image des Apôtres, des Docteurs

et des saints qui ont évangélisé la contrée. Ceux de l'abside et des fenêtres des carolles qui l'avoisinent sont dans le style du 13e siècle, à médaillons, et rappellent la légende des principaux saints du pays. Le 1er, du côté de l'évangile, est consacré à saint Mommolin, le 2e à saint Achaire, le 3e à saint Chrisole et saint Eubert, le 4e et le 5e à saint Piat ; les fenêtres de la chapelle de Notre-Dame flamande retracent l'histoire de la Sainte Vierge. La 1re et la 2e fenêtre, après cette chapelle, en descendant du côté de l'épitre sont consacrées à saint Eleuthère ; les 3e et 4e à saint Médard, les 5e et 6e à saint Eloi.

Toute cette partie de la cathédrale est richement décorée de peintures dans le style ancien, se rapprochant autant que possible de ce qui a dû exister autrefois. Le mobilier de la chapelle de Notre-Dame est moderne, et le style de ses peintures laisse à désirer. Modernes aussi sont les figures de saints peintes dans les arcatures qui ornent le plat des murs sous les fenêtres.

En face de la chapelle du chevet se trouve le sarcophage commémoratif des évêques et des chanoines de Tournai. Au centre on a placé la statue couchée de Maximilien de Gand, provenant de la tombe de cet évêque. Plus bas on remarque un bas-relief en marbre blanc, le Christ au tombeau par Pierrard (?) et des anges attribués à Duquesnoy.

Des tables de marbre donnent les noms des évêques qui ont précédé sur le siège épiscopal Mgr du Rousseaux, quatre-vingt-seizième évêque de Tournai.

La carolle du côté de l'Evangile est bordée de chapelles qui ont été un peu élargies par une ajoute faite au 16e siècle et qui a eu pour résultat malheureux de

faire disparaître les jolies arcatures gothiques qui régnaient sous les fenêtres.

Tout au bas de la carolle, contre le mur du clocher, tableau de Lucas François : le martyre de saint Nicaise.

La salle sous le clocher, qui sert aujourd'hui de remise était autrefois affectée au logement de veilleur de nuit. Elle est munie d'une cheminée en pierre, ancienne, mais sans caractère.

Immédiatement après, chapelle Sainte-Geneviève. Monument funéraire en pierre blanche représentant le Christ au Calvaire, 15e siècle (très mutilé).

Chapelle Saint-Eleuthère. Tombeau du chanoine Cottrel († 1545). Il ne reste que la table, la statue ayant été détruite.

Au-dessus, bas-relief funéraire en pierre de la famille du même chanoine et qui date de 1380. Au centre, Dieu le Fils, en majesté, comme dans la scène du Jugement dernier ; à sa droite et à sa gauche, de nombreux membres de la famille Cottrel, agenouillés et présentés par leur patron. Les uns portent la robe de magistrat, d'autres le costume de chevalier.

Tableaux parmi lesquels il n'y a à citer que : la Madeleine adorant l'Enfant Jésus par Gérard Seghers, et la Visite de sainte Elisabeth à la sainte Famille.

En face de cette chapelle et de la précédente, contre le mur du pourtour du chœur, quelques tableaux : Le jugement de Salomon par *Pourbus* le Vieux ; deux volets de triptyque ; la visitation et l'adoration des Mages par *Lucas de Leyde* (?) ; et enfin Jésus guérissant l'aveugle-né par *Gallait* (1834).

Chapelle de saint Denis et de saint Lambert.

Autel moderne ayant pour retable la copie d'un monument funéraire (de Jehan du Bos) dont l'original est conservé dans la sacristie. Triptyque représentant

l'adoration des bergers, l'Annonciation et la Circoncision (16e siècle).

Chapelle Saint-Martin. *Ecce homo* en marbre du 17e siècle. Tableaux : Ecce homo, la Résurrection et martyre de saint Sébastien.

Chapelle de la Sainte-Croix. Statue de Notre-Dame, en Mater dolorosa, attribuée à Lucas Fayd'herbe. Tableau : Hérodiade tenant la tête de saint Jean.

Chapelle Sainte-Marthe, dite de Mgr Voisin. Autel moderne ayant pour retable le monument funéraire du chanoine de Wastines, (✝ 1433) représentant le Christ au jardin des Oliviers, bas-relief en pierre peinte et dorée.

Tapisserie du 17e siècle (la translation d'une châsse). Une autre tapisserie, du 15e siècle (*ex dono magistri Nicolai bourgois tornacensis*) a été volée récemment.

Tableaux : la Sainte-Trinité (sur fond d'or), école allemande, et sainte Marie-Madeleine au pied de la Croix.

Immédiatement auprès de cette chapelle, dans la première arcature se trouve une porte dissimulée qui donne accès à un escalier en vis, établi entre le mur et un contrefort, conduisant aux toitures des carolles. On peut, par là, étudier le système des contreforts et des arcs boutants, et faire le tour extérieur du chœur par le chemin de ronde qui règne au niveau des fenêtres du clair étage.

Les chapelles qui bordent la carolle du côté sud (ou côté de l'épître) sont les suivantes :

Chapelle Saint-Paul. Quatre tableaux en grisaille. En face de cette chapelle, contre la clôture du chœur, on a retrouvé le caveau de Walter de Marvis, évêque

du 13e siècle. Il sert encore de sépulture à un de ses successeurs.

Chapelle Saint-Pierre, où se trouve la porte conduisant à la sacristie. On y voit un petit panneau de tapisserie, représentant l'Ecce homo, qui paraît être de fabrication tournaisienne et dater du commencement du 16e siècle.

Chapelle du chanoine Godefroy. Sur l'autel, statue de Notre-Seigneur en albâtre (16e siècle); reliquaires en forme de pyramide, et chandeliers en laiton, du 17e siècle. Tableaux : Christ en croix, Mater dolorosa, Ecce homo, et deux volets de triptyque; Ecce homo et sainte Véronique.

Deux travées des carolles ne contiennent pas de chapelles mais donnent accès à la chapelle du Saint-Sacrement, ou chœur d'hiver, qui appartient au style gothique du 13e siècle mais qui est un peu moins ancienne que le chœur. On l'appelle aussi chapelle de la Passion ou du Saint-Sépulcre. Trois de ses côtés sont occupés par de hautes verrières. Un seul vitrail est ancien, c'est celui qui se trouve derrière l'autel. Il a été donné par l'évêque Charles de Croy en 1526 et ornait primitivement la grande fenêtre qui occupait dans la façade principale la place de la rose actuelle. On l'a transporté ici lors de l'enlèvement de cette fenêtre.

Il représente l'évêque récitant la prière de saint Augustin à la Bienheureuse Vierge : *Sancta Maria succerre miseris* (mendiants, blessés, captifs); *juva pusillanimes* (femmes qu'on veut assassiner); *refove flebiles* (malades); *ora pro populo* (le peuple représenté par l'empereur et les rois); *interveni pro clero* (le clergé, pape et cardinaux); *intercede pro devoto femineo sexu* (grandes dames en prière).

Les deux autres fenêtres sont ornées de vitraux exécutés en 1877 par J.-B. Capronnier, à la mémoire de l'évêque G.-J. Labis. Ils représentent la proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception et celle de l'infaillibilité pontificale, qui eurent lieu dans deux conciles auxquels prit part l'évêque.

Sous les fenêtres règne une très élégante arcature gothique à arcs trilobés. Les arcs qui sont derrière l'autel ont conservé, au moins en partie, leur décoration polychrome du 13e siècle qui consiste en figures d'anges portant des phylactères. Ces figures occupent le champ qui s'étend entre les arcs et le bas des fenêtres. Les tons sont très doux et fort harmonieux (tuniques vertes semées de lys d'or, ailes blanches, avec partie supérieure dorée, nimbe d'or). Les chapiteaux et les nervures de la voûte ont conservé aussi leur ancienne polychromie.

Élégante piscine à arc trilobé, et seconde piscine, selon l'usage ancien, un peu plus loin sur le côté. Statue en pierre de saint Piat (17e siècle); lutrin du 14e siècle en fer forgé; fragment de tapisserie du 16e siècle, de l'histoire de Jacob (voir le reste à la sacristie); tableau, l'élévation de la croix, d'après Rubens, avec le nom du donateur, M. Hannekaert.

La chapelle qui suit est établie dans le clocher Marie-Pontoise. Elle est destinée à recevoir le dépôt des reliques que possède la cathédrale. L'autel, les boiseries des armoires, la grille sont modernes.

Monument funéraire du chanoine Loys, de style renaissance, en marbres de diverses couleurs, exécuté en 1631, par Géry Boniface; il est orné de statue de Notre-Dame avec l'enfant Jésus et saint Jean, et de deux statuettes de guerriers, en marbre blanc.

En face des dernières chapelles, contre le mur de clôture du chœur se trouvent quelques bons tableaux :

Ecce homo, attribué à *Quentin Matsys* (on en voit une réplique dans l'église *dei frari* à Venise).

La résurrection de Lazare, par *F. Pourbus*, 1573.

Les mystères de la sainte Vierge, par *Lancelot Blondeel*.

La sainte Vierge entourée d'anges, grisaille par *P. Sauvage*.

La Nativité, par un peintre inconnu, avec deux volets de triptyque, représentant le Christ et saint Bernard; le baptême de Notre-Seigneur, et sur les faces extérieurs : l'adoration des Mages, et la donatrice Jeanne Mallet de Coupigny, abbesse du Saulchoir (1645).

On pénètre dans la sacristie et les dépendances de la cathédrale par une porte ouverte dans la chapelle Saint-Paul.

La première salle est occupée par le revestiaire des chanoines; un étroit couloir mène à la salle du chapitre que l'on a décorée de panneaux sculptés (1729), représentant l'histoire de saint Ghislain et provenant de l'abbaye de ce nom. Sur la cheminée, beau Christ en ivoire; très intéressante pendule, genre Boule, en bronze doré et écaille verte; représentant un éléphant.

Le cadran est marqué *Viger* à *Paris*, et le socle renferme une boîte à musique.

Au-dessus de cette salle se trouve une partie du dépôt des archives.

Ancienne *chapelle du Saint-Esprit*, ovale, éclairée par un lanterneau central, bâtie en 1622, puis salle du chapitre, aujourd'hui le revestiaire des célébrants.

Elle est ornée sur son pourtour des précieuses *tapis-*

series en laine, fabriquées à Arras en 1402, par Pierot Feré et que donna à la cathédrale Toussaint Prier, chanoine et chapelain du duc de Bourgogne. Une inscription sur l'une des tentures, aujourd'hui disparue, donnait cette date et ces noms.

Ces tapisseries qui mesurent encore 22 mètres de longueur, garnissaient autrefois le dessus des stalles du chœur. Reléguées dans les armoires lorsque le goût de ces tentures passa de mode, elles servirent plus tard de tapis de pied et furent enfin utilisées à boucher les trous des toitures. Mgr Ponceau vicaire-général les sauva d'une ruine totale.

Elles représentent l'histoire de saint Piat et de saint Eleuthère, en 14 tableaux, avec texte explicatif au-dessus de chaque scène.

1. Saint Piat est choisi par Dieu pour évangéliser les tournaisiens.

2. Il entre à Tournai, où l'on voit les habitants sacrifiant aux faux dieux.

3. Prédication de saint Piat. Il a pour auditeurs les parents de saint Eleuthère.

4. Irénée (père de saint Eleuthère) fait briser les idoles.

5. Saint Piat élève la première église de Notre-Dame sur un terrain donné par Irénée.

6. Baptême d'Irénée, de sa femme et de son fils.

(Les derniers tableaux de la vie de saint Piat manquent.)

7. Saint Eleuthère, retiré à Blandain, baptise les païens.

8. Il est élu évêque par le peuple et va à Rome recevoir l'investiture.

9. Il est reçu par le Pape et préconisé évêque.

10. Sacre de saint Eleuthère.

11. Blanda, fille du tribun, avoue au saint la passion qu'elle éprouve pour lui.

12. Celle-ci étant morte, le saint la ressuscite.

13. Baptême de Blanda.

14. La peste ravage Tournai.

(La suite de la vie de saint Eleuthère manque.)

On voit encore dans la sacristie deux grands panneaux de tapisserie fabriqués à Tournai, et donnés à la cathédrale par l'évêque Charles de Croy, en 1551. Ils représentent l'histoire de Joseph vendu par ses frères, et le triomphe de Joseph.

Deux riches *antipannes*, brodés en or et en argent, avec médaillons à sujets. L'un représente l'Assomption de Notre-Dame, il date du 16e siècle; l'autre, l'arbre de Jessé (fin du 15e siècle).

Calvaire en ivoire, attribué à Duquesnoy.

Les objets qui composent le trésor de la cathédrale, outre les châsses et autres objets précieux déjà décrits, sont conservés en partie dans l'ancienne chapelle du Saint-Esprit, et en partie dans la trésorerie proprement dite dont il sera parlé plus loin, ce sont :

Reliquaire de la sainte Croix, en forme de croix, or, perles et pierres précieuses, avec un émail byzantin au revers. Elle remonte à l'époque byzantine et provient probablement du siège de Constantinople par les croisés.

Diptyque en ivoire (évangéliaire), remontant au 11e siècle d'après certains auteurs et même, du moins pour la face principale au 8e siècle. Celle-ci représente au centre l'Agnus Dei ; le Christ en majesté, entouré des emblèmes des évangélistes et de deux anges. Au-dessous, le crucifiement, avec les figures de l'Eglise et de la Synagogue, et les médaillons du soleil et de la lune.

La seconde face est décorée au centre d'un médaillon rond avec saint Nicaise dans l'attitude du prêtre à l'*Ite missa est*. Le reste du feuillet est décoré de rinceaux.

Le manuscrit ne renferme que le commencement de chacun des quatre évangiles, qu'on lit aux quatre stations de la grande procession de Tournai.

Coffret à reliques en ivoire, de forme carrée, décoré sur ses faces et le couvercle de personnages debout sous des niches. (Notre-Seigneur, apôtres et prophètes). Il paraît dater du 11e siècle.

La *Châsse de Notre-Dame* (1206), et la *Châsse de saint Eleuthère* (1247), ont été déjà décrites.

Torche des damoiseaux, en forme de cierge; elle est en argent, décorée de 18 écussons émaillés, et se termine par une tour, à toiture conique. Elle date du 14e siècle, quant aux trois tronçons inférieurs; les deux autres, sont du 16e et du 17e siècle. Le 2e porte la date 1528.

Quignon des damoiseaux. Médaillon du 16e siècle, en argent, représentant la pucelle de Tournai, au centre d'une place forte. Il était porté par le valet de la confrérie.

Châsse des damoiseaux, en argent repoussé de style renaissance, exécutée en 1571 et 1572. Elle a la forme d'un édifice surmonté d'un toit à deux versants, avec pignons ornés.

Les sujets représentés sont les suivants :

L'Annonciation; le prophète Jérémie; la Visitation; le prophète Isaïe; l'adoration des Mages; David; la Circoncision; Salomon; la Présentation, sur les côtés.

Sur l'un des pignons, l'Assomption de la sainte Vierge et trois sujets : les Mages cheminant, Hérode recevant les Mages, Hérode consultant les prêtres;

sur l'autre la Vierge Marie dans la gloire, et au-dessous, la fuite en Egypte et le massacre des innocents.

Masse du bedeau des damoiseaux, en argent, du commencement du 18e siècle.

La confrérie des damoiseaux date de 1280; elle comptait 60 membres recrutés dans les principales familles de la ville.

Trois *coffrets à reliques*, retirés de la châsse de saint Eleuthère, en 1888. Le premier, en forme de petit cercueil est recouvert de soie, aussi fraîche que si elle venait d'être tissée. Le second, en ivoire, à la forme d'un petit édicule de style roman; le troisième, rectangulaire, est décoré de médaillons en étain avec statuettes du 13e siècle, sous des niches doubles.

Petit *coffret* en bois garni de bronze ciselé et doré du 15e siècle (le bois a été renouvelé).

Ostensoir gothique, avec monstrance cylindrique (dans laquelle on a placé un soleil), surmontée d'une pyramide et entourée de clochetons avec statuettes et contreforts. Cuivre doré. 15e siècle.

Ostensoir en argent doré, de grandes dimensions, et richement décoré. Il est de style renaissance (1693) et provient du couvent de la Visitation à Mons. Seules les pierres qui entourent le soleil sont vraies.

Croix reliquaire à double traverse, en bois garni d'argent doré et orné de pierreries et de rinceaux de feuillages estampés. Au revers médaillons en argent niellé, représentant l'Agneau de Dieu, Notre-Dame et saint Jean. Un ange tenant le soleil et la lune; les emblèmes des quatre évangélistes. 11e siècle; (contient de l'huile de saint Nicolas de Bari).

Autre *croix* plus petite à deux traverses, garnie d'argent doré.

Elles sont contenues dans une boîte en bois, avec

volets, où est réservée la place d'une troisième croix, à branches égales, qui a disparue. (Ces croix étaient autrefois conservées à l'évêché.)

Croix reliquaire, sur pied, à double traverse, d'argent en partie doré, 17e siècle.

Calice du chanoine Cottrel, du 16e siècle (avec trois beaux poinçons d'orfèvre). Grand *calice* en argent doré et ciselé du 18e siècle (1760), don du chanoine Le Vaillant. (On ne s'en sert que le Jeudi-Saint).

Deux grandes *lanternes* à accompagner le Saint-Sacrement, en argent et cuivre doré. Commencement du 18e siècle, provenant de l'abbaye Saint-Martin.

Masse de bedeau, en argent, du 18e siècle ; longue *palette* en argent (pour mêler les saintes huiles, le Jeudi-Saint) portant une armoirie de prélat.

Canons d'autel en cuivre doré et argent, de style Louis XV, portant les armes (parlantes) de l'abbé Path et provenant de l'abbaye Saint-Martin.

Deux *batons de chantres* et deux *chandeliers* d'acolytes en argent, du 18e siècle, provenant de l'église Saint-Pierre. (?)

Pixide en argent de style Louis XVI.

Bâton de maître de cérémonies, garni de bronze doré et surmonté d'un buste de Notre-Dame, époque Louis XVI.

Porte-missel en acajou, garni de bronzes dorés (têtes de béliers) de style Louis XVI.

Manuscrits. La cathédrale et la bibliothèque de l'évêché en possèdent de beaux, comme on a pu en juger à certaines expositions où certains de ces manuscrits ont figuré, mais on ne les montre plus aujourd'hui.

Trois manuscrits se trouvent actuellement déposés à la sacristie, savoir :

Missel du 13e siècle, in-folio avec belles miniatures. Il a appartenu autrefois aux religieuses de l'hôpital Notre-Dame.

Psautier du 14e siècle avec miniatures très fines, relié en velin avec miniatures sur les plats.

Livre d'heures du 16e siècle. (Ces deux derniers proviennent de la bibliothèque épiscopale.)

Vêtements sacerdotaux.

Chasuble de saint Thomas de Cantorbéry, du 12e siècle, en soie rouge avec bandes tissées d'or. Provient de l'abbaye de Saint-Médard, que visita autrefois saint Thomas.

Etoffe de soie à dessins rouges, jaunes et noirs retirée de la châsse de saint Eleuthère et qui entoura les reliques du saint depuis le 13e siècle jusqu'à l'époque de l'ouverture de la châsse (1888).

Manteau de Charles-Quint, en velours rouge tissé d'or que porta l'empereur lorsqu'il présida un conseil de l'ordre de la toison d'or, à la cathédrale (1531). Il a été orné depuis, d'orfrois du 16e siècle à sujets brodés en soie, de la plus grande finesse. (Daté 1573.)

Chape de brocart, rouge et or du 16e siècle, provenant de l'abbaye de Saint-Martin.

Ornement blanc composé de six pièces, donné par le chanoine Cottrel en 1510. Il est couvert des plus riches broderies d'or, d'un relief puissant, sur fond brodé d'argent.

Ornement blanc de dix pièces, chargé de rinceaux brodés en or, de style Louis XV; provient de l'abbaye de Vicogne.

Ornement noir en velours, avec larges bandes de riches broderies d'or rehaussées de soies de couleurs, exécuté au 17e siècle et donné par le chanoine

Steenhuys. On a récemment supprimé les têtes de mort (très discrètes cependant) qu'il portait et elles ont été remplacées par une frêle broderie qui jure avec le reste du décor.

Chape à double face rouge et blanche en soie couverte d'élégantes broderies d'or du 18e siècle.

Chape violette à broderies d'argent.

Chasuble en velours rouge frappé, à larges bandes d'orfrois de haut style, représentant des apôtres, (15e siècle.)

Chasuble en velours rouge à bandes d'orfrois qui paraissent dater de diverses époques; broderies d'or et de pierreries et perles fines; médaillon avec le chiffre MA.

Chasuble et deux *dalmatiques*, rouges à bandes brodées d'or, du 16e siècle.

Chasuble en velours rouge avec broderies (descente du Saint-Esprit, saint Nicolas), 17e siècle.

Dais. Les bandes du baldaquin brodées d'or, sur soie blanche commencement du 17e siècle, (1715?) et le ciel en tapisserie d'un grain très fin, aux vives couleurs. Etc., etc.

Dentelles. Bas d'aubes en dentelles de provenances diverses, montées sur cartons; autres dentelles garnissant les aubes, etc.

Près de la chapelle du Saint-Esprit, et contre le revestiaire des chanoines, se trouve la *trésorerie*, belle salle avec voûtes d'ogives, à nervures, encore en partie polychromées, datant du 13e siècle. On y conserve une partie des objets précieux qui viennent d'être décrits et les ornements sacerdotaux, plus un fragment des tapisseries du 16e siècle données par l'évêque de Croy.

La *salle de musique* ou de la maîtrise, établie dans un petit bâtiment du 17e siècle est décorée de panneaux sculptés, provenant de l'abbaye de Saint-Ghislain et qui représentent la vie de saint Ghislain (2) et celle de saint Benoît (4). L'un d'eux est daté 1729.

La salle de l'étage est occupée par les archives du chapitre, qu'il n'est pas permis de visiter.

On a placé dans le vestibule qui conduit du revestiaire à la salle de musique dix ou douze monuments funéraires sculptés en pierre de Tournai du 14e et du 15e siècle, et qui proviennent de l'ancien couvent des Récollets, quai Taille pierres.

Ce sont eux qui les premiers ont attiré l'attention du monde savant sur l'école de sculpture de Tournai.

Un peu plus loin dans ce vestibule on trouve des armoires où sont déposés des fragments de sculpture provenant de démolitions de vieux murs à la cathédrale.

Bas reliefs funéraires.

1. Monument de Nicole de Seclin († 1341); au centre la sainte Vierge allaitant l'enfant Jésus, à sa droite le défunt en costume de docteur et sa femme; à gauche son frère Colars, avec les insignes de sergent d'armes du roi († 1400).

2. Monument de Jacques Isaak († 1401) et de sa femme Isabiau Danvaing († 1401) agenouillés aux pieds de Notre-Dame.

3. Monument de Jehan dou Bos, († 1438) et de sa femme Catherine Bernard.

Au centre l'image de Notre-Dame assise sur un trône et tenant l'Enfant Jésus; derrière elle deux anges soutiennent une tapisserie; à ses côtés, le défunt, sa femme et leur fille, accompagnés de leurs patrons.

4. Monument de Jehan de Boulogne († 1403) et de Ghille Ridoule sa femme, avec une petite effigie de saint François, supporté par des nuages.

5. Monument de Jehan Guais et Marie Folette sa femme (15e siècle), agenouillés devant la Vierge assise sur un trône et tenant l'Enfant Jésus sur ses genoux. Derrière elle deux anges soutiennent un drap d'honneur.

6. Monument de Jakes Polés et Bietris de Waudripont, gravé en trait sur une surface plane relevée d'un centimètre environ au-dessus du fond, qui a probablement été rempli autrefois de mastic coloré. La sainte Vierge est assise au centre, les défunts sont agenouillés des deux côtés (15e siècle).

7. Monument de Tasse Saveris († 1426) et Katine de le Walle sa femme.

Au centre, sous un riche baldaquin, la représentation de la Sainte-Trinité. A droite et à gauche sous des baldaquins semblables, les défunts accompagnés de leurs patrons. On remarque dans le fond un arbre, au centre duquel apparaît le cerf de saint Hubert.

8. Fragment de monument, (l'épitaphe manque) avec trois personnages, Notre-Dame, sainte Anne? et le défunt (15e siècle).

9. Autre fragment très important de monument où le nom du défunt n'existe plus. Il représente la scène du jugement dernier, le Christ au centre, entouré d'anges qui sonnent de la trompette. En bas, les morts sortent du tombeau. La sainte Vierge et saint Jean, assistent au jugement. A l'extrémité gauche de la pierre, le défunt agenouillé accompagné de son patron, saint Liévin(?).

Le monument des de Clermais, à l'église de la Madeleine, représente le même sujet, à peu près de même façon.

10. Petite chapelle gothique en pierre blanche.

11. Fragment de sculpture romane avec un personnage.

Après la visite du chœur, il reste à voir à la cathédrale, la chapelle Saint-Louis et celle de la paroisse Notre-Dame.

Chapelle Saint-Louis.

Fondée en 1299, par Jean de Wasonne, évêque, dans l'angle sud-ouest de la nef et du transept. Elle appartient au style gothique secondaire et est couverte par de belles voûtes à nervures. Dans les fenêtres on a placé des fragments d'anciens vitraux.

Tableaux : *Rubens,* le purgatoire; *Jordaens*, le crucifiement; *Lambert Lombart*, un roi de France recevant l'étendard pontifical; deux tableaux, l'un de *Baudin*, (1789), et l'autre de *L. Watteau* (1761), représentant tous deux saint Louis distribuant des aumônes; la fuite en Egypte, par *d'Essigny ;* saint Druon paissant des moutons ; lapidation de saint Etienne.

La chapelle qui sert de paroisse, a été érigée en 1516, sur l'emplacement d'une autre beaucoup plus ancienne, et plus petite, servant au même usage. La petite chapelle en hors-d'œuvre date de 1657.

Son intérêt, au point de vue archéologique, est presque nul.

L'autel, avec grand retable à colonnes, en marbre noir et blanc, du 16e siècle, est surmonté des statues de Notre-Dame, saint Eloi et saint Nicolas.

Au centre figure un tableau de Ladam, peintre tournaisien, Notre-Seigneur remettant les clefs à saint Pierre (souvent dissimulé derrière un écran gothique moderne). Il provient de l'église Saint-Pierre.

Le tabernacle, en cuivre doré est l'œuvre de Gaspard Lefebvre, orfèvre tournaisien du 17e siècle.

Aigle lutrin en laiton, du 16e siècle, provenant de l'église Saint-Pierre.

Chaire de vérité en bois, du 17e siècle.

Au fond de l'église, tableau d'après Rubens, copié par *Michel Bouillon :* saint François et quatre saintes, adorant l'enfant Jésus.

Tous les vitraux sont modernes.

Trésor. Statuettes en argent de *saint Nicolas*, datée 1638 et de *sainte Barbe*, 1663.

Reliquaire ostensoir, en cuivre doré, décoré d'émaux rhénans champlevés, et de rinceaux ajourés et estampés. Le nœud de la tige porte six écussons armoriés. 13e ou 14e siècle.

Calice en argent doré, 16e siècle; *ciboire* de la même époque; *calice, monstrance, encensoir* du 18e siècle (style Louis XIV) ; *burettes* en argent du 17e siècle.

Deux magnifiques chandeliers en argent du 17e siècle, portant les armes royales de France (hauteur 29 centimètres).

Chasuble en drap d'argent avec broderies de haut relief du 17e siècle (restaurées) et médaillon brodé de la même époque (le couronnement de N.-D.).

Ornement rouge brodé d'or (16e siècle), garni d'odieuses bandes de drap d'argent tout battant neuf.

On peut monter dans les galeries de la nef et dans celles des transepts, pour voir de plus près les chapiteaux des colonnes et se rendre compte de certains détails de la construction. On a accès aux galeries de la nef par l'escalier près des orgues ; à celles des transepts par les clochers de la paroisse et Brunin. On

remarquera en même temps la construction des escaliers et leurs voûtes grossières mais hardies et solides. Celles du clocher Brunin particulièrement sont curieuses.

C'est par ce clocher qu'on arrive à l'ancienne prison du chapitre, réduit situé à hauteur de l'étage au-dessus du porche nord et sur lequel ouvrent seulement la porte et une étroite meurtrière. Elle est précédée d'un couloir étroit pris dans l'épaisseur du mur, orné de trois niches et au fond duquel un petit retrait pouvait servir de chapelle pour les prisonniers. Au-dessous de la prison, (et toujours au-dessus du passage ou porche), autre salle aujourd'hui à usage de magasin et qui a pu servir d'habitation à un gardien, car elle possède une très ancienne cheminée en pierre.

Une autre visite intéressante est celle des galeries extérieures, mais tout le monde ne peut l'entreprendre car il faut franchir des passages peu faciles souvent dépourvus de garde-fous et se glisser dans certains couloirs pris dans l'épaisseur des murs et qui parfois n'ont que 30 ou 35 centimètres d'ouverture.

On montera par le clocher *Marie* ou *de la paroisse*, près de la chapelle Saint-Louis, et on verra d'abord la galerie du transept sud, puis on montera jusqu'au-dessus de la voûte du transept qu'on traversera pour aboutir à la galerie extérieure du chœur. On fera le tour complet de cette galerie, on passera ensuite au-dessus de la voûte du chœur, ce qui permettra de voir en passant quelques arcades de la tour centrale cachées par la toiture du chœur ; on montera jusqu'au-dessus de la voûte du dôme, pour voir la charpente de la flèche, puis passant au-dessus du transept nord on descendra par le clocher voisin de la paroisse Notre-

Dame (clocher *Brunin*) jusqu'à la galerie du transept nord. Remarquer en passant le curieux système de voûtes de l'escalier, visiter la prison du chapitre, descendre plus bas, traverser la galerie de la basse nef du côté nord, et descendre par l'escalier près des orgues.

§ 5.

Rive droite de l'Escaut.

La moitié de Tournai située sur la rive droite de l'Escaut appartient au pays nervien. Elle fut habitée avant la conquête romaine comme le prouvent les trouvailles d'objets en pierre polie qui y ont été faites. Les Romains en occupèrent une partie en même temps que l'autre rive, et les Francs s'y fixèrent après la conquête de la ville. C'est là qu'était le palais de leurs rois, où naquit vraisemblablement le grand Clovis et où mourut Childéric.

Au point de vue religieux la rive droite de l'Escaut appartenait au diocèse de Cambrai; elle ne fut réunie à celui de Tournai que lors du concordat de 1801.

Enfin ce quartier de la ville se compose lui-même de trois localités bien distinctes l'une de l'autre dans le principe. Le Bourg (paroisse Saint-Brice) qui fit toujours partie intégrante de Tournai; les Caufours (paroisse Saint-Jean), et le Bruille (paroisse Saint-Nicolas). On peut encore citer une quatrième paroisse, celle d'Allain, qui est extra muros et eut toujours une vie distincte de celle de la ville proprement dite.

PAROISSE SAINT-BRICE.

Rue de Pont.

Nos 1 à 5. ANCIENNE HALLE DES ÉCHEVINS DE SAINT-BRICE.

Dans le bas de la rue, au coin du quai Vifquin, on remarque un vaste bâtiment à deux étages avec toiture élevée dont la masse imposante attire l'attention, et qui paraît appartenir au 15e siècle. C'est l'ancienne halle des échevins de Saint-Brice.

La paroisse Saint-Brice, ou le bourg, eut dans le principe une magistrature distincte qu'elle conserva jusqu'en 1666, époque où l'échevinage de Saint-Brice et du Bruille fut réuni à celui de la Cité. Deux ans plus tard la halle était vendue par la commune à divers particuliers, et en plusieurs lots.

On ignore l'époque de sa construction primitive ; elle est en tous cas antérieure à 1394 puisqu'il en est parlé à cette date et en 1405 dans les comptes communaux. Elle fut remaniée et en partie renouvelée en 1563 mais on ne sait si ce travail fut effectué au bâtiment qui est à front de la rue de Pont, ou à celui, en marteau, appliqué contre la façade postérieure du premier.

Il est dit dans le cahier des charges de l'entreprise que la façade sera en pierres de tailles et briques,

et que l'escalier sera placé dans une tourelle à l'angle intérieure de la cour. (Elle n'existe plus.)

On démolit alors une partie de l'ancienne halle pour édifier la nouvelle. L'entrepreneur fut Jean Martin, maître maçon, qui avait fourni les plans avec Jacques Blauwet.

En 1606 Pierre Taverne sculpta un écusson aux armes de Tournai pour la cheminée et la salle d'en bas.

Le bâtiment à front de rue est seul intéressant. L'intérieur ne renferme rien de curieux. Les plafonds sont formés d'un solide gittage dont les solives sont soutenues par des jambes de force reposant sur des consoles en pierre entre chaque fenêtre.

Au 2e étage un siège en maçonnerie est réservé de chaque côté dans l'embrasure des fenêtres.

On peut signaler encore un corps de cheminée, composé de trois conduits, bâti en briques alternant avec des lits de tuiles, et rappelant, mais dans un genre beaucoup plus simple, les cheminées en briques de Bruges.

No 6. En face de la halle, une maison d'apparence toute moderne faisant l'angle de la rue des trois Coquelets, mais dont le gros œuvre remonte probablement au 13e siècle.

La façade donnant sur la cour, en pierres, couronnée d'un pignon élevé (démoli en avril 1895) renferme encore quelques détails d'architecture gothique très ancienne, et de grandes fenêtres à croisillons en pierres du 15e siècle. Cette maison est dite des Templiers, sans doute parce qu'elle leur a appartenu, mais non parce qu'elle aurait été occupée par eux, leur refuge étant situé sur le quai des Poissonceaux. Sous la maison passe une vaste galerie souterraine, se dirigeant

vers l'église Saint-Brice ; elle mesure environ 3 mètres de largeur sur plus de 2 mètres de hauteur. La présence de cette galerie a été constatée sous plusieurs maisons de cette rue. Elle a été divisée en caves à l'usage de ces maisons.

Une autre galerie passant encore sous la « maison des Templiers » semble venir du quai Vifquin et aller vers la rue des Campeaux. Elle est envahie par les eaux et ne paraît offrir aucun détail d'architecture.

N° 28. LE TABELLIONAT (maison de M. le notaire Roger).

Les archives des tabellions tournaisiens sont conservés dans une vaste salle, à l'étage, à laquelle on a accès par un escalier à vis dans une tourelle isolée. La salle date du 17e siècle, elle a un plafond à gittage apparent, et une vaste cheminée, pierres et briques avec un claveau central.

Les archives (qui ont une certaine importance) sont classées dans un ordre parfait et des répertoires alphabétiques rendent faciles les recherches à y faire.

Dans la même maison : Salon Louis XVI avec tapisseries (verdures), fauteuils, lustres, pendule remarquable.

Plusieurs meubles anciens et une très grande cafetière en argent, Louis XVI.

Rue des Campeaux.

N° 17. Les bâtiments du couvent actuel des Sœurs de la Sainte-Union établis sur l'emplacement de l'ancien *couvent des Campeaux*, religieuses augustines, ne renferment que des restes insignifiants de ce monastère qui doit son nom à Pierre des Campeaux qui le fonda en 1416. Il fut supprimé à la révolution et en partie démoli en 1820.

N° 5. Petite maison pittoresque en briques et bois, du 17e siècle.

N° 26. Maison du 17e siècle, briques et pierres, avec niche au-dessus de la porte.

Nos 16 et 18. Maisons du 17e siècle, briques et pierres, fort dégradées, style renaissance flamande.

Maison n° 8. Coin de la ruelle Dalluin. Paraît dater du 15e siècle. On y a trouvé une cheminée monumentale en pierre, et les restes d'un pavement en carreaux vernissés du 15e siècle; ils sont conservés au petit musée de l'Ecole Saint-Luc.

Rue des Bouchers-Saint-Brice.

Maison n° 4. Façade à pignon, la partie supérieure, qui repose sur des consoles en pierre, surplombant le rez-de-chaussée. Elle a perdu son ancien revêtement en planches.

Rue Royale.

Nos 1 à 7 et 2 à 10. Maisons du 17e et du 18e siècles, en briques et pierres, sans caractère.

Nos 12 et 14. Maisons à pignon, briques et bois, du 16e siècle.

Cette rue qui occupe en partie l'ancien tracé de la rue des Poteries, laquelle aboutissait, dans l'enceinte du 13e siècle à une poterne du même nom, traversait l'ancien quartier où s'étaient établis les potiers de terre, jadis très nombreux à Tournai, et qu'on nommait pour ce motif « la poterie. »

Lors de l'établissement des maisons du nouveau quartier on mit fréquemment au jour des débris de pots de diverses époques ; on trouva spécialement des vases de formes variées en terre noire du haut moyen âge, constituant des rebuts de four, dans le sol de la maison n° 45. Ils sont déposés au musée d'antiquités.

N° 45. (M. E. Soil : deux cheminées en pierre de Tournai, du 15e et du 16e siècle; collection de céramique, (spécialement porcelaines et faïences de Tournai,) armes et meubles.

A l'angle de la rue Royale et de la rue de Monnel (café royal), existait encore en 1870 une tour de la seconde enceinte; celle-ci coupait la rue Royale en diagonale et aboutissait au Becquerel, en passant par la Banque nationale.

N° 26. Ecole moyenne (institut de demoiselles, occupant l'emplacement de l'ancien *couvent des Capucins*, qui s'étendait jusqu'à la rue du Sondart.

Ces religieux s'établirent à Tournai en 1592 et y possédèrent un monastère assez important qui fut fermé par la révolution en 1796, et totalement démoli depuis.

A l'extrémité de la rue Royale, vers la gare, s'élevait autrefois la caserne d'infanterie dite des Capucins, bâtie sous le règne de Louis XIV.

Enfin, dans l'axe de la même rue, se trouvait la tour dite de la poterie dans laquelle ouvrait la porte de ce nom appartenant à la troisième enceinte.

Au delà de la petite rivière s'étend la *place Crombez* sur laquelle est construite la gare du chemin de fer, bâtie sur les plans de Beyaert, architecte à Bruxelles, dans le style de la renaissance, en briques et pierres du pays. Les bâtiments de la douane et de l'entrepôt, œuvre du même architecte, et conçus dans le même style sont plus remarquables encore que le bâtiment principal. Ils ont été inaugurés en 1879.

Rue du Becquerel.

Occupe à peu près la limite de la seconde enceinte de la ville, de ce côté.

Maison du 17e siècle, briques et pierres, du style de la renaissance, absolument délabrée. Un pignon porte la date 1606.

N° 3. Hôtel du comte de Nédonchel. — Tableaux de valeur. Les collections d'antiquités sont conservées au château de Boussu. La collection numismatique (monnaies, médailles et jetons de Tournai), a été donnée à la ville et se trouve au musée (grand'place).

Au centre d'un petit square, buste en bronze de Leray (1810-1885), chansonnier populaire tournaisien (par A. Huglo).

Rue de Rasse.

N° 9. Maison de l'époque Louis XVI.

N° 13. Maison de style renaissance flamande, à croisées (supprimées) et cartouches sculptés avec la date 1676.

A l'entrée de la rue de Rasse, vers la rue Royale, se trouvait la porte d'Aubigny, ouvrant dans le mur de la seconde enceinte.

Rue Barre-Saint-Brice.

N° 26. Maison du 15e siècle, entièrement modernisée, et dont les fenêtres de grenier ont d'intéressantes boiseries sculptées.

N° 16. Maison datée 1660, en briques et bois, à pignon avec fenêtres occupant une grande partie de la façade.

N° 8. Maison, façade du 18e siècle, pierres et briques ; la façade de derrière à pignon et le mur de côté en pierres, bien appareillées, qui indique une construction plus ancienne et importante.

Maison faisant l'angle de la terrasse Saint-Brice datée 1595, fortement remaniée, occupée par des ména-

ges pauvres, fondation dite le *recran* (refuge) *Casier*.

N° 17. Maison du 17e siècle, briques et pierres de style de la renaissance flamande.

Le terrain libre à côté de cette maison, était occupé autrefois par la fondation Monnel et Manarre, dont les bâtiments dataient du 16e siècle.

Nos 8 et 10. Deux *maisons romanes*, type des plus remarquable d'architecture civile du 12e siècle, et les plus complètes, peut-être, qui soient connues.

Absolument semblables (sauf le sous-bassement de celle qui a été restaurée, et qui date du 16e siècle), elles ont deux étages, au-dessus du rez-de-chaussée, et sont surmontées chacune d'un pignon dans lequel ouvrent des fenêtres semblables à celles des étages.

La construction est en moellons; des cordons de pierre traversent toute la façade à la hauteur d'appui des fenêtres et au-dessus de celles-ci.

Les fenêtres sont carrées, divisées par une élégante colonnette qui supporte le cordon formant linteau. Au-dessus de chacune d'elles est tracé un arc de décharge.

Une porte et une fenêtre primitives existent encore au rez-de-chaussée de la maison n° 8.

La porte est surmontée d'un arc plein cintre et la fenêtre, carrée comme celles de l'étage, est plus simple que celles-ci. Son linteau est supporté par un simple montant en pierre aux angles taillés en chanfrein; deux fenêtres semblables occupaient la place dans laquelle on a pratiqué une large ouverture carrée pour faire entrer les voitures.

L'une des deux maisons (celle qui est restaurée), appartient actuellement à la ville. L'intérieur et les façades vers le jardin n'offrent plus rien d'ancien.

Terrasse Saint-Brice.

Une pierre, encastrée dans la façade de la maison n° 8 et portant la date 1653, rappelle la découverte, faite en cet endroit, du TOMBEAU DE CHILDÉRIC, roi des Francs, mort à Tournai en 481.

Un hasard heureux mit au jour le trésor contenu dans cette tombe, l'un des plus considérables et des plus fameux qui aient été trouvés dans le pays. C'étaient presque tous objets en or, dont le plus précieux, au point de vue historique, était un anneau portant l'effigie et le nom du souverain : *Childerici regis*. Ils furent donnés à l'archiduc Léopold, gouverneur des Pays-Bas, et après sa mort, furent transportés à Vienne. Ils faisaient partie du cabinet de l'empereur quand celui-ci les offrit, du moins en partie, à Louis XIV. Après avoir séjourné à Versailles, ils furent déposés au Cabinet des médailles à Paris, où ils ont été volés le 5 novembre 1831, puis fondus probablement, par des voleurs, demeurés inconnus. Par un très heureux hasard quelques-uns de ces objets furent perdus par les malfaiteurs qui, en fuyant, les laissèrent tomber dans la Seine. Ceux-ci sont aujourd'hui au cabinet des médailles et des antiques à Paris.

Ces objets ont été publiés avec de savantes dissertations par Chifflet (au 17e siècle), et l'abbé Cochet (en 1859). Il serait donc superflu de les décrire ici.

On conserve l'un d'eux à l'église Saint-Brice, les autres sont reproduits, en fac-simile ou en gravures, au musée.

Cette tombe royale n'était pas isolée dans le quartier Saint-Brice.

Des fouilles faites en 1857, par M. le comte de Nédonchel, dans le voisinage du tombeau de Childéric,

ont révélé la présence d'autres sépultures romaines ou franques.

On en a relevé d'autres, à la rue Barre-Saint-Brice, entre l'église et les maisons romanes ; un cimetière romain à incinération a été exploré en 1887, sous la maison de M. Bourgois, au coin des rues de Monnel et de Childéric, où soixante tombes environ ont été découvertes.

Au-dessous des tombes romaines on a recueilli une hache en pierre polie et plusieurs couteaux en silex, vestiges de l'époque préhistorique.

Un peu plus loin, à la rue Beyaert (autrefois rue des Cachets), on a trouvé en faisant des fouilles vers 1865, des poteries romaines ; et en 1888, on a mis au jour, même rue, sous les maisons n°s 15 à 29, plusieurs tombes romaines à incinération, dont la disposition était assez particulière.

Il existait donc en cet endroit, et sur un espace long de 250 mètres environ un grand cimetière romain et franc, ou plusieurs petits cimetières contigus.

Les travaux de terrassement effectués dans les environs ont encore fait trouver plusieurs amas de poteries du moyen âge, rebuts de four, semblables à celles dont il a été parlé plus haut.

Rue du Quesnoy.

N° 24. *Athénée* royal établi dans les anciens bâtiments (1607), du NOVICIAT DES JÉSUITES, puis collège Saint-Paul, et enfin Athénée depuis 1810.

L'ensemble des constructions, en partie restaurées et agrandies, date des années 1609 à 1634, et fut érigé par les Jésuites pour servir de noviciat.

Le mur décoratif, avec porte principale, donnant sur la rue du Quesnoy, est du style Louis XIV.

La première cour, ou cour des externes, est entourée de bâtiments en pierres et briques datant de 1611. Ils sont d'un excellent style. En face se trouve une galerie avec arcades supportées par des colonnettes. Deux cartouches indiquent la date de sa construction (1650) et de sa restauration (1881).

Une seconde cour, entourée comme la première de bâtiments du même style, donne une belle vue sur le chevet de la chapelle et son clocher.

A signaler encore, dans la cour de l'économat, un reste de galerie couverte supportée par de robustes colonnes en pierre.

La chapelle (aujourd'hui le gymnase), est la partie la plus intéressante des bâtiments.

Commencée en 1609 sur les plans d'un frère jésuite de Gand, elle fut consacrée le 24 juin 1612 par l'archevêque de Cambrai ; elle est de style gothique par son système général de construction et par ses grandes lignes, avec certains détails de style renaissance très élégants. Cette particularité ne se rencontre pas seulement à la chapelle de l'athénée; on rencontre semblable mélange des deux styles dans plusieurs monuments de Tournai, où le style gothique resta très tard en vigueur dans les monuments religieux. (On en a vu d'autres exemples à l'église du Séminaire, à celle des Clairisses (ancienne manufacture de tapis), etc.

La chapelle n'a qu'une nef, sans bas côtés; deux petites chapelles, en hors-d'œuvre figurent les bras du transept; le chœur est polygonal, et une voûte en bardeaux, à compartiments, reposant sur des consoles à têtes de lions, couvre tout le vaisseau.

Une tribune, qui est au-dessus de la chapelle du

côté de l'évangile communique avec l'église par deux baies ogivales.

Les fenêtres sont ogivales, ornées de meneaux flamboyants à moulures prismatiques.

Les confessionnaux et les lambris de l'église étaient en bois, de style renaissance ; la porte d'entrée sous le jubé est lourde, mais l'autel est une très belle œuvre de la renaissance, en marbre noir, rouge et blanc ; de hautes colonnes soutiennent un entablement à fronton, au-dessus duquel s'élevait un calvaire (le crucifix a disparu). Au centre du retable se trouvait un tableau, et plus bas, dans un soubassement très riche, on voit deux bas-reliefs en albâtre : la cène et le lavement des pieds.

L'autel fut érigé en 1618 aux frais du comte de Renesse, il est en partie l'œuvre de Guillaume Tabaget.

A l'extérieur on remarque le chevet, et un fort joli clocher en pierres et briques (1614), puis *la façade*, la partie la plus riche et la plus élégante du monument.

Dans le pignon en pierres, très aigu, ouvre une élégante fenêtre gothique, et plus bas une porte renaissance, richement encadrée par un portique d'une excessive finesse et d'un goût exquis. Deux niches plein cintre et quatre cartouches avec date 1610 décorent les côtés.

L'église est précédée d'un espace planté d'arbustes et clôturé par un grillage soutenu par des piliers en pierres, érigé en 1618. Cet ensemble a beaucoup de cachet.

La sacristie était autrefois ornée de beaux lambris en chêne exécutés en 1632, qui ont été transportés au musée avec le mobilier ecclésiastique de la chapelle.

Dans la cour du concierge s'élevait, il y a peu d'années encore, une des tours de l'ancienne porte Morel, (qui coupait en cet endroit la rue du Quesnoy), et dans laquelle étaient installées les cuisines de l'ancien collège. Elle a été démolie en 1880 seulement!

C'était un reste de la seconde enceinte de Tournai, dont on retrouve d'autres débris de l'autre côté de la rue, dans les jardins des propriétés de MM. Wilms et Dutoit (nos 19 et 39).

Ce sont sept ou huit arcades qui servaient de fondation à la muraille de défense.

Dans le jardin de la maison n° 19, on voit un élégant pavillon de style renaissance en pierres et briques avec tourelle très élancée, à toiture conique, renfermant un escalier à vis. Les fenêtres, à meneaux en pierres, ont gardé leur vitrage et leurs volets anciens, la cheminée porte la date 1609, et deux pavements en carreaux rouges et noirs, de 12 centimètres de côté, forment d'assez jolis dessins.

On a cru que ce pavillon pouvait avoir fait partie de l'ensemble des remparts de la seconde enceinte et avoir servi de portelette ou de corps de garde, supposition fondée principalement sur cette circonstance qu'il se trouve assez près du rempart et dans l'axe de la rue (aujourd'hui impasse) du Sceau. Mais le style même du bâtiment indique bien plutôt une construction civile; il est très postérieur à l'époque où le rempart a été bâti, et en outre une petite porte de ville n'eut eu aucune raison d'être, en cet endroit, situé à moins de 200 mètres de l'ancienne porte Morelle, établie près des bâtiments de l'athénée.

L'habitation de M. Wilms, ancien hôtel de la famille de Maulde renferme deux très beaux salons à boiseries

Louis XVI, une salle à manger et une chambre à coucher du même style.

Autour de l'église Saint-Brice s'étend un espace, (le sol de l'ancien cimetière) qui n'a pas de nom officiel mais qu'on appelle généralement la terrasse Saint-Brice.

Église Saint-Brice.

La première mention qui est faite d'une église de ce nom date de 1034. Mais il y en eut une, beaucoup avant cette date, car le quartier du bourg est contemporain de celui de la cité.

On sait encore qu'en 1132 l'église Saint-Brice fut donnée par l'évêque de Cambrai, Nicolas, aux chanoines de cette même ville.

C'est peut-être à cette époque que remonte la partie la plus ancienne des constructions actuellement existantes, c'est-à-dire la grande nef, qui est romane et qui était autrefois recouverte d'un plafond plat. Elle comptait quatre travées, supportées par des arcs plein cintre, chacun d'eux étant surmonté d'une ouverture semblable. Enfin, au-dessus, à la hauteur de la claire voie, ouvraient quatre fenêtres évasées, et sans aucune moulure, hautes de 2 mètres 55, et larges de 78 centimètres, reliées entr'elles par des arcades aveugles de mêmes dimensions, qui formaient sur toute la longueur des quatre travées, une arcature de dix baies romanes.

Une voûte faite au commencement du siècle cache cette arcature (encore visible dans les greniers). Deux des travées romanes de la nef, surmontées d'un arc plein cintre existent encore, à l'entrée, près des orgues. Plus loin, par suite d'un remaniement, une grande arcade ogivale a remplacé les deux dernières arcades

romanes. A l'extrémité de la nef et contre le chœur se trouvent les quatre piliers qui ont supporté autrefois le clocher roman.

On peut encore, dans les greniers voir l'ordonnance primitive de la partie extérieure de la nef. Le sommet du mur est couronné par une moulure supportée par des modillons. Quatre fenêtres à plein cintre, évasées, sans moulure, en pierres appareillées, ouvrent dans le plat du mur, qui est fait de moëllons. Sous les fenêtres règne un cordon en pierre, de 15 centimètres de hauteur, et 67 centimètres au-dessous se voient les corbeaux qui ont supporté les longrines de la toiture de la nef.

Il n'y a pas de contreforts. L'ensemble de la construction rappelle absolument l'abside du chœur, à l'église Saint-Nicolas.

La nef a été allongée et élargie dans toutes les directions par la construction d'un chœur et le prolongement de celui-ci, la construction de bas-côtés, élargis également plus tard. Seul, au milieu de ces remaniements sans ordre et sans goût, le chœur et les bas côtés avec leurs voûtes à nervures peuvent arrêter un moment l'attention. Le creux entre les nervures des voûtes est sculpté, ce qui indique la fin du 12e siècle ou le commencement du 13e. Les chapiteaux des colonnes, les corbeaux qui reçoivent les nervures des voûtes indiquent aussi par leurs sculptures une haute antiquité

Tout le reste, au point de vue de la construction, ne mérite pas d'être examiné.

L'extérieur est une masse informe que couvrent des toitures aussi disgracieuses que possible. Le clocher est très haut et très lourd. Il parait dater du 15e siècle;

on y travaillait du moins à cette époque. Son couronnement est moderne et pitoyable.

Mobilier et *trésor* de l'église.

Bien que fort au-dessous de ce qu'il était autrefois, il renferme encore beaucoup de pièces dignes d'intérêt.

Les fonts baptismaux, près de l'entrée, portent sur leur couvercle en cuivre jaune, la date 1567.

Dans le chœur : chandelier pascal en laiton, gothique (il sert de lutrin).

Deux grands chandeliers en laiton, datés 1640 et portant le nom de Pierre Chaboteau (de Dinant).

Contre un pilier, à l'extrémité du chœur, plaque funéraire en laiton, de Jean de Dours († 1453), gravée, avec mastic de couleur dans les creux et représentant le défunt et sa femme à genoux devant la sainte Trinité.

A un autre pilier, dans le chœur, le monument en marbre et bois du premier président du Parlement de Tournai de Polinchove († 1714).

Les trois *autels* posés contre les trois pignons du fond de l'église sont intéressants à des titres divers.

L'autel du Saint-Sacrement ou de Notre-Dame de Bon-Secours occupe le côté de l'épître.

Le grand retable, érigé dans la deuxième moitié du 17e siècle, est l'œuvre de Jean Sterlin, escrinier et de Philippe Fraimant, sculpteur.

Le tableau du centre (la Visitation) est de Michel Bouillon, d'après Rubens ; le tabernacle est de Jacques Lefebvre, orfèvre, qui appartient à une lignée d'orfèvres tournaisiens dont il fut l'un des plus célèbres. (De la Grange et Cloquet, II, 366.)

Le banc de communion, en bois sculpté, est de la même époque que le retable.

Cette chapelle dédiée à *Notre-Dame de Bon-Secours*, dont la confrérie fut érigée en 1651, servit quatre fois de refuge, de 1653 à 1677, à la statue miraculeuse de Notre-Dame, vénérée à Bonsecours, près de Péruwelz.

L'autel du centre renferme un des meilleurs tableaux de *Jacques Van Ost*, le vieux, et représente la descente de croix.

L'autel du côté de l'évangile, possède un retable de même style que celui de l'autel du Saint-Sacrement, mais moins beau que ce dernier. Il a été restauré en 1813. Il est dédié à saint Marcou ; le tableau représente un roi de France guérissant des malades atteints d'écrouelles.

Au-dessus de la porte de la sacristie, on remarque un intéressant panneau de *tapisserie* de Tournai, des premières années du 16e siècle. Il représente au centre le repos de la sainte Famille, et dans la bordure, les Evangélistes, des saints et des sujets tirés de l'histoire sainte.

On voit dans la sacristie une autre bande de tapisserie de même style.

L'objet le plus ancien du trésor est la *fibule* en argent doré qui provient du tombeau de Childéric.

L'abbé Cochet, et le professeur Werth de Bonn, la déclarent authentique et la considèrent comme une marque de distinction donnée par les romains au roi franc.

Statuette, reliquaire d'evêque, (saint Blaise?) en bronze doré, du 15e siècle.

Belle monstrance en argent, à cylindre, commencement du 17e siècle.

Autre monstrance, carrée, sur pied, de la même époque.

Deux bras reliquaires, également en argent avec cabochons, datés 1653.

Deux petits calices du 15e siècle.

Un calice en argent de la fin du 16e siècle, un autre en argent aussi, fait par Charles Lefebvre en 1677; divers autres de moindre valeur, une boîte aux saintes huiles, en forme de châsse avec toit à quatre versants; elle est ornée d'arabesques et de reliefs très élégants. Datée 1606.

Un grand calice de style Louis XVI en argent doré.

Trépied de reposoir, en cuivre doré et argent, par Jacques Lefebvre. 18e siècle.

Croix de procession en argent du 17e siècle.

Croix en argent et en cristal de roche (1705) avec relique de la Sainte Croix.

Statue de Notre-Dame, en argent, exécutée en 1823 par J. Liagre sur un modèle de Paul Dumortier.

Nombreux chandeliers en laiton, du 17e siècle (sur les différents autels).

Vêtements sacerdotaux.

Ornement blanc, dit de saint Pierre, provenant de l'abbaye Saint-Martin (il porte les armes de l'abbé Antoine de Roore, et les dates 1624 et 1633.

Sur un fond de satin blanc, sont appliquées d'exquises broderies de fil d'or. Les orfrois reproduisent en broderies très fines, les scènes de la vie de saint Pierre.

Ornement rouge très complet, provenant du couvent des Campeaux? à grands ramages brodés en or et en argent, avec rehauts de soies de couleurs. Chaperons et bandes des chapes, brodés d'ornements en or de grand relief, du type des corbeilles à fruits du 17e siècle.

Ornement blanc complet, de style Louis XIII.

Broderies de grand relief, or et soie, (provient de l'abbaye Saint-Martin?)

Chape en velours violet frappé avec chaperon et bandes d'orfrois, à sujets brodés en soie. Sur le chaperon, l'élévation au ciel de saint Paul, porté par les anges; sur les bandes d'orfrois les quatre évangélistes, saint Pierre et saint Paul. Daté 1704.

Chasuble soie blanche avec de superbes broderies en or, et fleurs en laines de couleurs, aux tons les plus vifs, le tout brodé en haut relief, époque Louis XIV.

Deux panneaux de tapisserie, verdure avec oiseaux, fabriqués à Audenarde entre 1666-1694 par Josse et Jacques de Vries (l'église possédait autrefois neuf panneaux semblables, destinés à orner la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours.)

Antipannes, ou devants d'autels magnifiques, du commencement du 17e siècle pour la plupart. Le premier sur un fond brodé d'argent porte au centre dans un riche cartouche le monogramme IHS; il est couvert de rinceaux en relief, avec fleurs et fruits, en or et en soie, aux vives couleurs.

Le second, avec médaillon central, en soie, représentant un évêque, un religieux (recollet?) et un enfant, est décoré de la même façon.

Le troisième, sur fond de velours rouge offre un riche cartouche au centre duquel on voit la colombe du Saint-Esprit; à ses côtés deux grandes corbeilles de fruits, aux tons les plus variés, brodées en soie, et encadrées par de riches rinceaux d'un très haut relief.

Si ces broderies sont l'œuvre d'artistes tournaisiens, comme on peut le supposer, elles témoignent qu'ils avaient atteint dans leur art un savoir-faire remarquable.

On les comparera avec intérêt aux châsses du

17e siècle, œuvre de Ladam, conservées au musée.

Un autre antipanne est encore très curieux, bien que de beaucoup moindre valeur. Il est en velours noir, avec rinceaux en grand relief, de perles en verre blanc. Au centre s'élève une croix avec tête de mort au pied.

Il faut encore signaler, comme appartenant à l'autel Saint-Léonard des plaques en cuivre doré et repoussé, datant du 16e siècle, d'un grand mérite artistique et d'une conservation parfaite, savoir quatre médaillons ovales (27×20 cent.) représentant des scènes de la Passion et une plaque carrée : la descente de Notre-Seigneur aux limbes; enfin, deux petites plaques carrées représentent saint Luc et saint Matthieu.

Dans la chapelle du transept nord, se trouve un petit monument funéraire en marbre, à colonnes et à fronton. Il paraît dater du 16e siècle. Le panneau central manque.

L'église Saint-Brice était entourée autrefois de son cimetière, sur lequel croissaient des vignes qui donnaient du vin connu sous le nom de vin de Saint-Brice.

Les comptes de la paroisse mentionnent chaque année les prix perçus pour sa vente.

Il est plus que probable que la vignoble s'étendait au delà du cimetière sinon la production du vin eut été trop minime.

D'autres vignobles existaient encore du côté de l'abbaye Saint-Martin. Ils ont disparu au cours du 16e siècle.

Rue des Sœurs de la Charité.

L'établissement, dit des Incurables, dirigé par les

Sœurs de la Charité, et qui est la propriété des hospices de Tournai fut érigé en 1687 à usage de *Séminaire* épiscopal. Il se compose d'un vaste bâtiment avec deux ailes en retour.

Le centre, tout en pierres, fait un léger avant corps, sur la façade froide et unie, percée d'un grand nombre de fenêtres étroites. Il est précédé d'un péristyle porté par deux massives colonnes doriques.

A l'intérieur, un vestibule voûté occupe toute la longueur de la façade. Au centre, s'élève un vaste escalier, simple de construction, mais original et très intéressant par ses rampes et ses paliers multiples. Un treuil sert à monter les provisions aux divers étages.

La chapelle bâtie en 1737, avait autrefois un chevet circulaire, mais aujourd'hui l'autel a été transféré du côté de l'ancienne entrée et le chœur ancien a été aménagé en tribunes pour la communauté et les malades. A l'autel on voit un tableau d'A. *Hennequin*, peintre tournaisien, le Christ en croix, au pied de qui se trouvent saint Vincent de Paul et saint Charles Borromée.

Une petite maison (n°s 24-26), du 16e siècle, ne manquerait pas d'intérêt si elle était restaurée.

Rue Saint-Brice.

Au fond de l'impasse du Sceau (ainsi nommé parce qu'il était en face de la maison où on scellait les pièces de hautes lisses), on aperçoit le pavillon qui est dans le jardin de M. Wilms et dont il a été parlé à la rue du Quesnoy, n° 19.

Plus loin, n° 53, hôtel de M. J.-B. Vandris, jolie façade Louis XV encore intacte. (Collection de porcelaines de Tournai et objets divers).

Rue de Marvis.

N° 31 et suivants, riches façades pierres et briques, de maisons de fondation appartenant aux hospices, datées sur une porte 1678, mais qui paraissent remonter au 16e siècle. Bien que les fenêtres aient été dégarnies de leurs croisées en pierre, elles ont encore grand air et sont de bon style renaissance.

Au delà s'élèvent les bâtiments de l'hôpital militaire, autrefois l'*hôpital Marvis*. Ils ne renferment plus rien d'ancien. Sur le bâtiment principal, on voit du côté de la cour, une date formée par d'élégantes ancres : 1681. Claude Meret, dit la Violette, y mourut en 1692. Sa dalle funéraire est conservée au musée.

Tout contre l'hôpital quatre petits pavillons isolés portent la date 1684.

Plus loin, nos 57 à 71, maisons de fondation, appartenant aux hospices, en pierres et briques, remontant au 17e siècle.

Rue Haigne.

Dans le bas de la rue, on voit une niche dans un mur. C'est un reste du *couvent des dominicaines* érigé en 1699, aujourd'hui les Sœurs de la Compassion.

N° 17. Grand hôtel du 17e siècle (propriété de M. J. Bossut). On y remarque deux beaux salons de l'époque empire, avec leurs murs tendus d'étoffe, leurs garnitures en bronze et leur mobilier primitif.

Dans la façade donnant sur le jardin trois bons bas-reliefs en pierre représentant l'histoire de Jonas, — Daniel dans la fosse aux lions — et le prophète Elie. A une des maisons qui fait l'angle de la rue Saint-Brice, on voit encore un des crochets auxquels on attachait autrefois des chaînes à travers les rues en temps de troubles.

Quai Vifquin (du nom d'une insigne bienfaitrice des hospices. † 1857).

La terrasse du quai était occupée jusqu'au commencement de ce siècle par des maisons de tanneurs qui touchaient à l'Escaut.

N° 12. Maison du 16e siècle.

N° 23. Maison de même époque.

N° 31. Petite maison de style Louis XVI.

Rue Clercamps.

N° 41. Maison avec pignon à escaliers. 17e siècle.

Rue Cambron.

N° 5. Grande porte accompagné d'oculus en pierre avec grillage en fer forgé rappelant ceux qui se trouvent à la façade de l'hôpital Notre-Dame.

Nos 14 et 16. Maisons du 17e siècle avec sujets sculptés sous les fenêtres. Ils sont très frustes. Un cartouche porte la date 1688.

Nos 26 et 28. Maisons de l'époque de la renaissance, avec figures gothiques rapportées (probablement des montants de cheminées).

PAROISSE SAINT-NICOLAS.

L'agglomération qui forme aujourd'hui la paroisse Saint-Nicolas, ou du Château, s'appelait autrefois le Bruille c'est-à-dire le marais, et était alors une seigneurie distincte appartenant aux sires de Mortagne. On conserve son sceau, qui porte la légende : *Sigillum juratorum et scabinorum Ville de Brile.* Elle ne fut réunie à Tournai qu'en 1289 par l'achat que fit la commune, des droits de la châtelaine, Marie de Mortagne, pour une somme qu'on peut évaluer à 860.000 francs de notre monnaie.

La seigneurie du Bruille comprenait alors le château et ses dépendances, situé dans une île de l'Escaut, l'île Saint-Pancrace, aujourd'hui rattachée à la rive droite par la suppression d'un bras du fleuve, appelé le Jennenes, ou fossé du Bruille, qui fut comblé et quelques habitations avec l'église Saint-Nicolas, érigée en paroisse depuis la fin du 12e siècle, situées sur la rive droite, au delà dudit bras de l'Escaut et faisant partie du diocèse de Cambrai.

Après son achat par la ville de Tournai, la paroisse Saint-Nicolas fut comprise dans le nouveau tracé de murailles (la troisième enceinte), qui devait englober les trois quartiers de la rive droite de l'Escaut.

Au commencement du 16e siècle, après la prise de

Tournai par Henri VIII, roi d'Angleterre, ce quartier, tout en demeurant sous la juridiction de la cité, fut cependant séparé d'elle et transformé en citadelle par une ceinture complète de remparts, partant du pont des trous, suivant l'Escaut jusqu'à la hauteur de la rue des Meules, puis se dirigeant le long de la place Verte jusqu'à la tour Henri VIII. La citadelle formait un quadrilatère dont les deux côtés regardant la ville étaient défendus par le pont des trous, le pont donnant accès au château, qui se trouvait un peu en amont du pont de fer actuel, et que défendait un châtelet, enfin, la grosse tour Henri VIII à la jonction du mur extérieur de la ville et de celui du château longeant la place Verte. C'est seulement sous Louis XIV, en 1669, à l'époque où on construisit une véritable citadelle sur les hauteurs de la porte Saint-Martin, que le quartier du Château cessa de remplir ce rôle et que ses fortifications du côté de la ville furent démolies.

Tour Henri VIII (place Verte).

Curieux spécimen d'architecture militaire du 16e siècle. Cette tour, circulaire, dépourvue de ses créneaux et de son couronnement ancien, impose le respect par sa masse formidable.

Seule une petite fenêtre à arcs tudor la décore du côté de la ville, tandis qu'un vaste panneau sculpté aux armes d'Angleterre la parait du côté de la campagne. On distingue encore la place de ce panneau dont les moellons ont été remplacés après l'arrachement des pierres portant les armoiries.

Les assises de la tour, en pierres et en grès, offrent cette particularité qu'elles sont reliées ensemble par des crampons de fer (voir surtout du côté de la rivière).

La tour, qui comprend deux salles circulaires

superposées, un réduit pour les officiers, grand de 5 mètres 75 sur 4 mètres, et un escalier, tous deux pris dans l'épaisseur du mur, est éclairée par une ouverture circulaire pratiquée au sommet de la voûte.

L'épaisseur des murs est de 6 m. 25 à la base.

La hauteur de la principale salle circulaire est de huit mètres et son diamètre de 14 mètres 80.

La tour s'élève à 10 m. 25 du sol, à l'extérieur, du côté de la place Verte. Son diamètre extérieur est de 25 m. La plate-forme mesure 17 m. de diamètre.

La paroisse du Château fut autrefois un quartier très aristocratique. Elle renfermait l'hôtel du gouverneur de Tournai et ceux de beaucoup de familles nobles. Il en est bien peu qui aient conservé leurs anciens hôtes; et aucun d'eux n'offre d'intérêt archéologique.

Le large *quai de l'Arsenal,* ainsi nommé parce qu'il conduisait autrefois à l'arsenal du souverain situé à l'extrémité, du côté du mur de l'enceinte extérieure, dont il ne reste aucun vestige, pas plus d'ailleurs que du château des châtelains de Tournai de la maison de Mortagne, fut occupé de 1842 à 1879 par la première gare du chemin de fer (gare à rebroussement).

N° 5. Maison en pierres et briques avec cartouches en pierres, 17e siècle.

Maison de style Louis XV, en pierres.

Rue du Château.

On y voit encore un reste (sans aucun intérêt), de ce qui fut l'hôtel du gouverneur au 16e siècle et pendant une partie du 17e siècle. Lorsque celui-ci transféra plus tard sa résidence à la citadelle, l'hôtel fut donné aux religieuses Annonciades, dites *Célestines,* qui y

établirent leur communauté en 1667, d'où le nom sous lequel il était connu « les célestines, » jusqu'à l'époque où il fut démoli (1890).

N° 37. Au coin de la rue du Château et du Curé du Château grand bâtiment du 17e siècle, avec niche et statue de Notre-Dame sur l'angle.

Nos 29 à 33, maisons à toiture saillante, supportée par d'élégants modillons sculptés, longs de 60 centimètres environ, avec fenêtres de grenier à montants en bois sculpté.

N° 14. Ancien hôtel du Sart de Bouland, chambre à riches boiseries sculptées de l'époque Louis XV.

Au coin de la rue de la Planche, maison en pierres et briques du 17e siècle, style français.

Rue des Meules.

N° 2 faisant l'angle de la rue des Meules et de la rue du Curé du Château (ancien hôtel de Lannoy) L'une des façades est du 18e siècle, l'autre du 17e, pierres et briques.

Église Saint-Nicolas, dite du Château.

Église très intéressante (en voie de restauration).

La paroisse Saint-Nicolas, comme paroisse distincte de Saint-Brice, dont dépendaient autrefois ses habitants, semble avoir été établie à la fin du 12e siècle, et c'est de cette époque que doit dater l'église actuelle dans laquelle on trouve des parties romanes et d'autres gothiques. On en a inféré, mais à tort, que la construction actuelle renferme les éléments de deux églises successives. Il n'y en a jamais eu qu'une, en réalité, et elle appartient, sauf quelques parties accessoires, au style de la transition.

Extérieur.

La silhouette de l'église est élégante et sauf le chevet du chœur, caché d'ailleurs par des habitations, elle est tout entière gothique. La façade, très pittoresque par sa grande rose (actuellement encore aveugle, mais qui bientôt sera ouverte), et ses tourelles à toiture conique, offre un des types caractéristiques de l'architecture tournaisienne. Bien que le sol qui environne l'église ait été exhaussé, celle-ci ne paraît pas manquer de proportion.

Les façades latérales sont surtout intéressantes par la galerie extérieure qui longe les fenêtres de la claire-voie, et rappelle celle de Saint-Jacques et de Saint-Quentin (avec cette différence qu'à Saint-Jacques la galerie est intérieure). Elle fait un retour sur la façade entre la rose et la baie de la porte.

Le pourtour extérieur du chœur (on s'y rend par la sacristie) est curieux à voir. On y remarque la corniche circulaire portée par des modillons.

Intérieur.

On a rendu à l'église son niveau primitif, en enlevant 1 mètre 20 de débris au moyen desquels le pavement avait été relevé. C'est ce qui fait qu'en entrant on doit descendre une dizaine de marches.

La nef, longue de 20 mètres et large de 9 m. 30 est accompagnée de bas côtés dont elle est séparée par quatre grands arcs ogivaux supportés par des colonnes monocylindriques ; au-dessus de ces arcs ouvrent les fenêtres du clair étage, qui sont de petites dimensions. Il n'y a pas de triforium. Un plafond plat relativement moderne et qui va bientôt disparaître, dérobe la vue de la voûte en bardeaux, d'une rare beauté en voie de restauration.

Le transept qui primitivement ne faisait pas saillie sur les basses nefs, n'est indiqué que par des piliers un peu plus forts que ceux de la nef. On le remarquera davantage quand l'enlèvement du plafond moderne, qui masque la voûte, permettra de voir son pignon décoré d'élégantes arcatures.

Le chœur aux fenêtres à plein-cintre, avec chevet polygonal, a repris sa physionomie ancienne par le rétablissement de sa voûte en bardeaux. Il mesure 11 m. de profondeur et 8 m. 30 de largeur.

Cette vue d'ensemble donne bien l'idée d'un monument de l'époque de la transition, où les fenêtres du chœur sont à plein-cintre, les ogives des fenêtres de la nef et des arcs des travées, ainsi que les sculptures des chapiteaux, du gothique le plus sévère et le plus primitif.

Les basses nefs, larges de 4 m. 25, n'offrent rien de particulier. Elles ont été voûtées au 18e siècle (1731).

Le transept, côté de l'épître, supporte la tour, tandis que le bras du côté de l'évangile a été allongé au 15e siècle par la construction de la chapelle des fonts, dite aussi chapelle Notre-Dame et *chapelle de Fontaine*, du nom de son fondateur.

Cette chapelle, qui mesure 10 mètres environ de longueur sur 5 mètres de largeur, érigée dans les premières années du 15e siècle, est d'une architecture très élégante et très pure, avec de jolis détails de sculpture.

Fondée par Baudouin de Henin, seigneur de Fontaine (dont le monument funéraire a été retrouvé); elle était le siège de la confrérie de Notre-Dame à qui les arbalétriers du serment Saint-Georges, offraient chaque année un manteau pour la parure de la Vierge.

Contre le côté sud du chœur s'élève la chapelle du

Saint-Sacrement, dite à tort *des anglais*, longue de 12 mètres, large de 8, qui fut construite en 1496 par Me Jehan Dufour, maçon et maître de l'œuvre. Elle est à chevet polygonal, ses fenêtres sont dépourvues de meneaux, et un plafond en platras cache sa voûte en bardeaux qui va prochainement être rétablie.

On y remarque, du côté de l'épître, une élégante piscine, sur laquelle figurent les armoiries de France, Bretagne et du Dauphin. On conjecture qu'elle rappelle le souvenir d'un enfant de Louis XII, mort en bas-âge, peut-être à Tournai, sans qu'aucun témoignage historique ait confirmé jusqu'ici cette supposition.

Les *pierres tombales* et les *objets mobiliers* de l'église, déplacés, à cause des travaux de restauration, sont curieux à divers titres. On remarquera :

L'aigle lutrin en cuivre, de 1383, dont le pied repose sur trois lions, qui n'est qu'un fac-simile de l'œuvre originale récemment vendue par les fabriciens de Saint-Nicolas et conservée aujourd'hui au musée de Cluny à Paris.

Trois grands chandeliers gothiques en cuivre, tige à nœuds, du 15e siècle.

Lutrin pliant en fer forgé, 15e siècle.

Quatre très beaux et grands chandeliers en argent (les plus hauts mesurent 95 centimètres), de style Louis XIV ou Louis XV.

Ostensoir en argent doré daté 1640 et qui doit provenir d'un couvent de Clairisses. Trois clochetons à baldaquins abritent diverses statuettes : Saint Pierre et saint Paul, saint Jean l'évangéliste et saint Jean-Baptiste, les trois vertus théologales. Le centre du reliquaire qui était un cylindre de cristal, a été remplacé par un soleil.

Ciboire en argent doré du 16e siècle, décor en partie gravé et en partie repoussé. Tige à plusieurs nœuds.

(La couronne qui le surmonte est plus récente).

Croix processionnelle du 17e siècle en argent et cuivre doré. (Elle a été restaurée).

Burettes (forme buire en casque) et leur plateau en argent doré. 16e siècle.

Navette à encens, en argent, du 16e siècle, avec poinçon à la tour.

Encensoir en argent, de la même époque, avec le même poinçon.

Deux bâtons de chantres, garnis en argent, l'extrémité ornée de deux dragons couchés portant des écus avec armories (fin du 15e siècle).

Un petit chrismatoire d'argent, en forme de châsse, sans aucun décor, daté 1607.

Coffre en fer à serrures multiples protégées par un élégant travail de ferronnerie. (16e siècle).

Monument funéraire de Baudouin de Henin, chevalier, sire de Fontaine, décédé le 20 février 1420.

Bas-relief en pierre de Tournai, haut de 90 centimètres et large de 1 mètre 20. Au centre Notre-Dame assise tenant l'enfant Jésus ; à sa droite, Baudouin de Henin présenté par saint Antoine ; et à sa gauche, Catherine de Melun présentée par sa patronne.

Le bas-relief porte des traces nombreuses d'une riche polychromie.

Monument funéraire, en pierre de Tournai, à relief plat, d'Amaury Dupont, † 1370 et de sa femme.

Sous un riche dais gothique on voit l'image de Notre-Dame portant l'enfant Jésus sur ses genoux. A sa droite et à sa gauche, sous des arcades surmontées

d'une riche balustrade, sont les époux présentés par leurs patrons.

Petit monument funéraire d'Arout de Gheldres, marchand († 1494), en pierre blanche, de style renaissance, très finement sculpté, en haut relief. Aux pieds de Notre-Dame assise, se trouvent agenouillés les époux présentés par leurs patrons et accompagnés de 5 garçons et 4 filles.

Grande dalle en pierre de Tournai avec deux effigies de grandeur nature, en demie ronde bosse. Les costumes indiquent les premières années du 16e siècle. Travail de haute valeur.

Pierre tombale de sire Godeman, curé, incrustée de cuivre.

Monument funéraire, en marbre, d'un commandant du château, mort en 1613.

Monument funéraire, en marbre (à la colonne qui sépare le chœur de la chapelle du Saint-Sacrement), de messire Antoine van der Gracht, grand bailli héréditaire de Tournai († le 26 novembre 1734).

Ornement composé d'une chasuble et de deux dalmatiques en velours rouge garnies de bandes d'orfrois du 15e siècle, représentant les apôtres, les prophètes, etc., chacun d'eux étant figuré seul dans un décor d'architecture. Beaucoup de ces figures sont très finement brodées et certaines d'elles ont conservé un coloris d'un vif éclat. Les dalmatiques portent à leur partie supérieure une sainte Face soutenue par des anges.

L'église du Château possède les débris de la stalle en bois sculpté, établie en 1513-1518 pour le roi Henri VIII. Elle les a déposés au musée, où se voit en outre le psautier à usage de ce roi.

L'ancien *palais du parlement*, en dernier lieu manufacture de porcelaines de Péterinck, fils, sur le quai Dumon, est actuellement en démolition.

Louis XIV ayant repris Tournai en 1667, y créa le 6 avril 1668 un conseil souverain, et lui accorda en 1686 le titre de Parlement. La conquête de la ville par les alliés en 1709, la priva de ce haut corps judiciaire.

Le palais où le Parlement tint ses séances, fut érigé en 1672, sur un terrain devenu libre par la démolition des fortifications du quartier du Château. Il était achevé en 1676.

Après le départ du Parlement, le palais reçut diverses destinations, et à partir de 1801 fut affecté à la manufacture de porcelaines de Péterinck, fils.

Le bâtiment, à deux étages au-dessus d'un rez-de-chaussée élevé et couronné par un toit à la Mansard de grandes dimensions, avait un fort grand air.

Il y avait autrefois au Château, une rue de la Monnaie, dans le voisinage de l'île Saint-Pancrace, où se trouvait primitivement *la monnaie* de Tournai.

Rue du Curé du Château.

N° 2. Maison du 17e siècle, en pierres et en briques, de style français.

N° 6. Maison du 18e siècle, pierres et briques avec les fenêtres du rez-de-chaussée garnies de barreaux.

N° 8. Maison à pignon, en briques, du 17e siècle.

PAROISSE SAINT-JEAN.

Ce fut dans le principe une localité distincte, la ville de Saint-Jean des chauffours, appartenant aux seigneurs de Leuze, de la maison d'Avesne, qui vendirent leurs droits aux magistrats de Tournai, en 1289.

Place Saint-Jean.

En face de cette place, se trouvait autrefois sur l'Escaut le pont appelé Pont-à-l'arche, qui fermait de ce côté la seconde enceinte de la ville. Il n'était pas dans l'axe de la rue Merdenchon comme le pont moderne, mais un peu plus haut, en amont du fleuve.

A l'extrémité de cette place, le couvent des *Dames réparatrices,* dont la chapelle moderne, de style roman, a été construite sur les plans de M. Justin Bruyenne (1864). On y remarquera l'ingénieuse disposition du déambulatoire du chœur où l'architecte a surmonté avec bonheur une grande difficulté occasionnée par la disposition du terrain.

Rue Saint-Jean.

L'église Saint-Jean, toute moderne (1780) et sans aucun caractère ne conserve de la construction ancienne que le clocher, en pierre de Tournai avec flèche en pierre blanche, dont les arêtes sont garnies de cro-

chets. Cette forme, rare dans le pays, est d'ailleurs fort élégante. Le clocher, qui date de la 2e moitié du 14e siècle, a été remanié récemment.

On conserve à l'église un lutrin aigle en laiton, du 16e siècle, deux reliquaires et une croix du 17e siècle.

C'est à Saint-Jean que fut transporté le siège de la confrérie des francs-bateliers, après la démolition de leur chapelle de Saint-Job, situé au quai du luchet d'Antoing. Le mobilier de la chapelle a été dispersé à l'exception d'une cloche, datée 1756, que possède encore l'église.

Près de l'église Saint-Jean se trouve le couvent des *Carmélites*. On conserve dans la chapelle un petit reliquaire monstrance avec filigranes et pierreries, qui paraît dater de la fin du 13e siècle.

Rue des Croisiers.

Elle doit son nom à un *couvent de Croisiers*, qui fut fondé en 1284 par Jean-Gui de Chatillon.

De l'ancien couvent il ne reste plus que le vaisseau de l'église, reconstruite entre 1420 et 1466, qui ne manque pas d'allure. L'intérieur a été complètement transformé et divisé en plusieurs salles. La voûte et le jubé de l'église datent du 17e siècle. Ce dernier, démonté en 1891, a été transporté au musée.

Près de l'église, la porte d'entrée du couvent, du 17e siècle, ornée de croix de la forme spéciale adoptée par les Croisiers.

On a démoli, en 1891, le petit cloître, placé le long du côté sud-ouest de l'église et un grand bâtiment, daté 1676, dont les fenêtres offraient la forme singulière d'un quadrilobe aveugle en pierre, rappelant la croix, avec un oculus ouvert au centre. Le dernier bâtiment qui reste de l'ancien couvent, avec une tou-

relle à la façade est enclavé dans une propriété particulière. A part ce bâtiment, l'emplacement du couvent des croisiers fait actuellement partie de la caserne de cavalerie dont il sera parlé plus loin.

A l'extrémité de la rue des Croisiers, n°s 39-43, on voit encore une ancienne maison, du 16e siècle apparemment, dont l'étage est en encorbellement sur le rez-de-chaussée. Le mur de la façade vers la cour, est en pans de bois avec briques posées en feuilles de fougère.

Dans la *ruelle des Groseillers* qui longe la petite rivière, à droite en quittant la rue des Croisiers, on voit une maisonnette avec tourelle à toiture conique d'une silhouette très élégante qu'on vient malheureusement de démonter.

Au bout de la rue des Croisiers se trouvait autrefois la porte Marvis. En descendant le boulevard à droite, on voit les derniers *restes de la 3e enceinte* de la ville, érigée au commencement du 14e siècle, et baignée par la petite rivière qui formait autrefois le fossé de défense de ce côté de la ville.

Deux tours, reliées par une courtine (adossées à la caserne de cavalerie), sont la partie la mieux conservée de l'ancienne enceinte. L'une d'elles, dite *tour de Marvis,* est établie sur la roche même qui lui fait une base des plus pittoresques. Les murs étaient autrefois crénelés, et les tours couvertes de toitures coniques qui furent enlevées, paraît-il, à l'occasion du siège de 1581

Ces derniers vestiges de l'architecture militaire tournaisienne sont des plus intéressants, mais leur conservation est, parait-il, sérieusement menacée.

Au delà du pont, à l'extrémité de la rue Galterie-

Saint-Jean, il y a encore un bout de mur, et une ou deux tours, beaucoup moins intéressants que celui dont il vient d'être parlé.

Au delà, sur l'Escaut, joignant la rive droite et la rive gauche, se trouvait le *pont des moulins*, dit autrefois les arcs des chauffours, bâti à la fin du 13e siècle ou au commencement du 14e, et démoli vers 1870.

Rue de la Galterie-Saint-Jean, se trouvent les casernes de cavalerie, dont il reste encore un ou deux pavillons, carrés, à deux étages, bâtis en moëllons et surmontés d'une toiture à quatre pans, en tuiles, construites en 1673 par ordre de Louis XIV.

Entre cette rue et le quai du luchet d'Antoing (c'est-à-dire de la petite porte (l'huisset) de la route d'Antoing), se trouvent de vastes prés coupés de fossés, où on fait blanchir le linge. Ce sont les curoirs ou caurois.

Le *luchet d'Antoing* est le plus ancien quai de la ville car, presque partout ailleurs, l'Escaut, beaucoup plus large autrefois qu'aujourd'hui, baignait le pied des maisons.

Il y a peu d'années on y voyait encore quelques maisons romanes.

No 16. Maison époque Louis XVI.

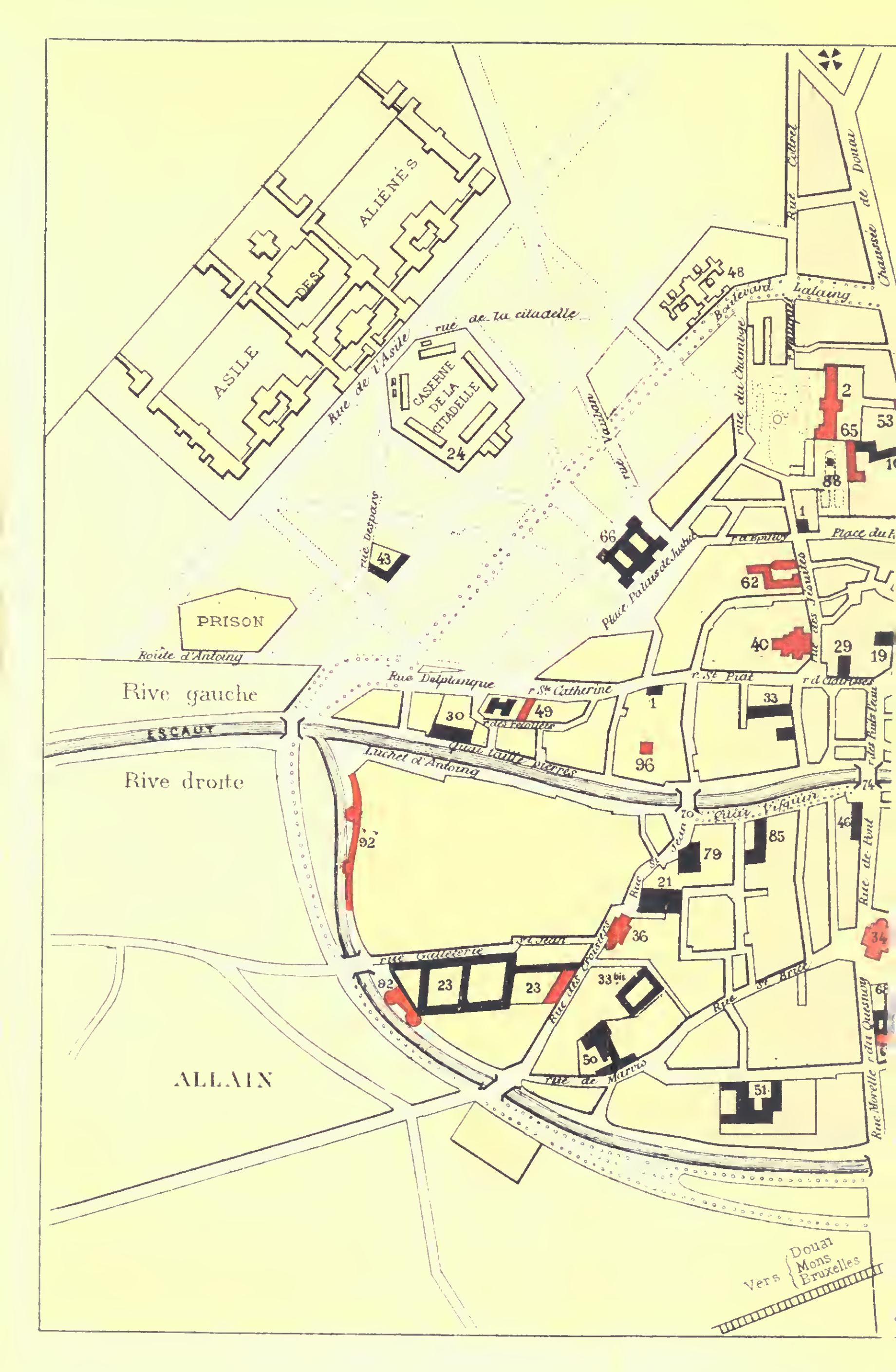
Nos 4 et 5. Deux maisons à pignon, modernisées, du 16e siècle. Les ancres donnent une partie de la date 15... .

Nos 21 et 22. Maisons du 16e siècle, dégradées.

No 23. Maison du 18e siècle.

Ruelle Rifflée. On y voit, no 13, une pittoresque maison, en bois et briques, du 16e siècle.

Rue des Moulins. On y a établi l'ancienne école des arts et métiers, destinée à former de bons ouvriers et contre-maîtres. Elle porte aujourd'hui le nom d'École industrielle.


ASILE DES ALIÉNÉS
Rue de l'Asile
rue de la citadelle
CASERNE DE LA CITADELLE
24
48
Boulevard Lalaing
Rue Cottrel
Chaussée de Douai
rue du Chambge
2
65
53
88
1
66
Place Palais de Justice
rue Vauban
rue Despars
43
PRISON
Route d'Antoing
Rive gauche
ESCAUT
Rive droite
Rue Delplanque
r. Ste Catherine
49
30
Quai taille pierres
Luchet d'Antoing
62
40
29
19
r. St Piat
33
rue des Jésuites
96
74
70
Quai Vifquin
79
85
21
Rue de Pont
92
36
rue Galterie
23
33 bis
Rue des Croisiers
Rue St Brice
50
rue de Marvis
51
34
ALLAIN
Rue Morelle
Vers Douai Mons Bruxelles
TOURNAI


S
O
E
N
PLAINE DES MANŒUVRES
Faubourg de Lille
Boulevard Bara
Boulevard Léopold
Jardin d'arboriculture
Grand' Place
Rue de la Madeleine
r. St Jacques
r. de Courtrai
Quai des Salines
Quai de l'Arsenal
Quai Dumon
Rive gauche
Rive droite
Escaut
Dréve de Maire
Vers Lille Courtrai Renaix
Chemin de fer
Place Verte
rue du Cygne
rue des Carmes
Marché aux vaches
rue Dorée
rue St Brice
rue du Château
rue du Sondart
Place Crombez
Rue Royale

1895

TABLE ALPHABÉTIQUE.

N° 1.

D

E

F

G

H

I

J

L

M

N

P

Q

N° 2.

Cathédrale, p. 121.

N° 3.

Rues, Places, Quais, Marchés.

LÉGENDE DU PLAN.

1. Abbaye S. Amand.
2. " S. Martin.
3. " S. Médard ou S. Nicolas des Prés.
4. " des Prés.
5. Académie de dessin.
6. " de musique.
7. Anciens prêtres.
8. Arboriculture (jardin).
9. Archives.
10. Artilleurs (société).
11. Athénée.
12. Augustins.
13. Baillage.
14. Banque nationale.
15. Beffroi.
16. Béguinage.
    Bibliothèque, 7.
17. Boucherie.
18. " (petite).
19. Bureau de bienfaisance.
20. Campeaux.
21. Carmelites.
22. Carmes.
23. Caserne de cavalerie.
24. " d'infanterie.
25. " de police.
26. Cathédrale.
27. Célestines.
    Chemin de fer, 86.
28. Childéric (tombeau).
    Citadelle, 24
29. Clarisses (anciennes).
30. " (modernes).
31. Cloître de la cathédrale.
    Crèches, 45.
    Croisiers, 23.
32. Dominicains.
    Etats du tournaisis, 9.
33. Ecole communale.
33 *bis*. Ecole industrielle.
    Ecole moyenne, 61.
    Ecole normale, 22.
    Ecole S. Luc, 31.
34. Eglise S. Brice.
35. " S. Jacques.
36. " S. Jean.
37. " Ste Marie-Madeleine.
38. " Ste Marguerite.
39. " S. Nicolas.
40. " S. Piat.
41. " S. Quentin.
42. Evêché.
    Fort rouge, 94.
43. Gendarmerie.
    Gouverneur, 1, 27.
44. Halle aux draps.
45. Halle des Doyens.
46. Halle de S. Brice.
47. Hibernois.
48. Hôpital civil.
49. " Delplanque.
50. Hôpital militaire.
    Hospice de la Vieillesse, 49.
51. " des Incurables.
52. " de Montifaut.
    Hôtel de ville, 2.
53. " " (entrée).
54. Hôtel de l'impératrice.
55. " de la petite nef.
56. " royal.
57. " de la tête d'or.
58. " de la gare.
59. " des neuf provinces.
60. " de la nouvelle belle vue.
61. Institut de demoiselles.
62. Jésuites (anciens).
63. " (modernes).
    " noviciat, 11.
64. Maisons romanes.
    Musée d'antiquités, 44.
    " de tableaux, 44.
65. " d'histoire naturelle.
66. Palais de justice.
67. Parlement.
68. Police (bureau de).
69. Pompiers (hôtel des).
70. Pont de l'arche.
71. " Delwart.
72. " de fer.
73. " Notre-Dame.
74. " à pont.
75. " des trous.
76. Porcelaines (manufacture).
77. Poste.
    Récollets, 30.
78. Rédemptoristes.
79. Reparatrices.
80. S. André (pensionnat).
81. Salle des Concerts.
    Séminaire (ancien), 51.
    " (moderne), 62.
82. Société littéraire (civile et militaire).
83. Sœurs noires (anciennes).
84. " " (modernes).
    " de la Sainte-Union.
85. " de la Compassion.
86. Station du chemin de fer.
87. Statue de Du Mortier.
88. " Gallait.
89. " de la princesse d'Epinoy.
    Tapis (manufacture), 2[illegible].
    Télégraphe, 77.
90. Théâtre.
91. Tour Henri VIII.
92. " Marvis.
93. " rue des Fossés.
94. " rue Perdue. (le fort rouge).
95. " rue S. Georges.
96. " quai [illegible]
97. Ursulines.



